ÉMILE CAMAU

JOSEPH MÉRY

> Le poète charmant
> Que Marseille la grecque, heureuse et noble ville,
> Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile.
>
> V. Hugo.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DE MARSEILLE



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
12, rue des Pyramides, 12



JOSEPH MÉRY

DU MÊME AUTEUR

—

L'*Inquisition*, chez Victor Palmé, éditeur, Paris.

La *Guerre dans les Alpes*, Souvenirs des manœuvres alpines, chez Berger-Levrault, éditeur, Paris.

Les *Provençaux aux Croisades*, chez J. Nicot éditeur, Aix-en-Provence.

ÉMILE CAMAU

JOSEPH MÉRY

Le poète charmant
Que Marseille la grecque, heureuse et noble ville,
Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile.

V. HUGO.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DE MARSEILLE



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
12, rue des Pyramides, 12

JOSEPH MÉRY

L'ENFANT

—

Le 21 janvier 1797, dans une maison du vieux Marseille, située au coin de la Grand'rue et de la rue Belsunce, autrefois rue de l'Egalité, naissait un enfant qui fut Joseph Méry. Ce lieu et cette date ont été souvent discutés, aussi tenons-nous, au début de ces pages, à publier l'acte de naissance relevé à l'Hôtel-de-Ville de Marseille, sur les régistres de l'ancienne mairie du Centre.

« L'an V de la République française, le 2 pluviôse, par-devant nous,

officier public de la mairie du Centre, canton de Marseille, et dans la maison commune, est comparu le citoyen Jean-Joseph-Ferréol Méry, marchand, demeurant rue de l'Egalité, isle 184, maison 5, lequel a présenté un garçon né ce jourd'hui à deux heures cinq décimes dans sa maison d'habitation, de la citoyenne Marie-Anne-Paule Semainier, son épouse, auquel garçon il a été donné les prénoms de François-Joseph-Pierre-Agnès, en présence des citoyens Jean-François Méry, entrepreneur, ayeul paternel du nouveau-né, demeurant rue Coutellerie, et Louis Gaubert, commis, demeurant rue de l'Egalité, témoins majeurs qui ont signé avec le comparaissant et nous.

« *Signé :* J.-Ferréol MÉRY ; J.-F. MÉRY ; GAUBERT ; DURBEC, officier public. »

Ainsi tombe la fable, répétée un peu partout, qui faisait naître Méry aux

Aygalades, en 1802. Parlant de la revendication par Marseille du berceau de Méry, Eugène de Mirecourt a écrit: « C'est une prétention qui l'honore, mais à laquelle, nous regrettons de le dire, il faut qu'elle renonce. Joseph Méry est né aux Aygalades en 1802. » M. de Mirecourt se trompait, nous venons d'en donner l'irréfutable preuve.

Le père Méry était marchand drapier. Il avait épousé une demoiselle Semainier, issue de la famille d'où descendait, dit-on, le cardinal Séméria, mort il y a une trentaine d'années. Joseph Méry a raconté lui-même, dans le *Siège de Marseille*, l'histoire d'un Pierre Méry, berger du castel Saint-Marcel, qui, ainsi qu'en font foi d'anciens registres, « avait agi avec prud'homie et zèle, durant la ténébreuse guerre que les Espagnols, commandés par le connestable de Bourbon, firent endurer aux habitants de la ville de Marseille, » et qui fut récompensé en-

suite, par les consuls de la cité, des grands services rendus aux assiégés.

En 1797, les églises, fermées par la tempête révolutionnaire, n'avaient point encore été rouvertes, et les prêtres ne pouvaient que difficilement, toujours, administrer les sacrements. Des oratoires, disposés dans la partie la plus secrète de certaines habitations, tenaient lieu de sanctuaires. La famille Méry était une de ces bonnes et vieilles familles marseillaises conservant dans leur cœur les principes qui font les familles unies et les nations fortes. On appela un prêtre auprès du berceau de Joseph Méry. L'abbé Bonnafoux, qui fut plus tard, à Marseille, curé de la paroisse Saint-Laurent, administra le baptême à l'enfant, dans la chambre même où il était né et, comme c'était l'usage à ce moment, sur une commode que la famille Méry a conservée très longtemps.

L'enfant grandit dans la boutique

paternelle et près des genoux de sa mère, excellente femme, qui l'entoura de soins affectueux et qui lui inculqua des principes dont il se souvint jusqu'à sa dernière heure, car Méry resta toujours croyant. Il était plutôt malingre que robuste, plutôt laid que beau, et Théophile Gautier put plus tard l'appeler, en plaisantant : *le christ des singes*. Cependant M. de Pontmartin a écrit : « Si, au physique, Méry était fort laid, le sobriquet de *christ des singes*, inventé par Théophile Gautier, donnerait une idée fort inexacte de cette laideur, qu'on oubliait en l'écoutant. Les singes ont des petits yeux et le museau allongé ; et le trait caractéristique de la figure de Méry était l'aplatissement d'un nez effroyablement camard entre deux grands yeux pétillants d'esprit. »

Vers l'âge de huit ans, Joseph Méry entra comme élève au Petit Séminaire pour commencer son éducation. Un

de ses premiers maîtres fut l'abbé Carrier, auquel il dut les principales bases de tout son vaste savoir. L'abbé Carrier était un ancien bénédictin, et c'est à lui que Méry a fait allusion dans certain passage du *Carnaval à Paris* : « Cet homme avait passé presque toute sa vie dans des études graves et étendues : il s'était consacré sans réserve aux plus doctes recherches et, tant que l'ordre des Bénédictins exista, il prit une part active aux grands travaux que ces religieux ont accomplis dans l'intérêt de l'histoire et des lettres.

« Je ne saurais dire avec quel charme cet esprit si savant se mettait à la portée de la faible intelligence d'un enfant, afin de lui faire comprendre les notions les plus élevées et les plus graves.

« Il ne m'apprit pas seulement le grec et le latin, il me fit vivre dans l'antiquité, au siècle de Périclès et

d'Auguste, et dans la familiarité de tous les hommes illustres, dont je lisais avec lui les faits glorieux.

« Sur ce pivot classique, il me faisait, par un art singulier, visiter toute la sphère intellectuelle.

« La grammaire générale, les écrivains français justement célèbres, la géographie et l'histoire tournaient sur cet axe et s'arrêtaient devant l'examen du maître et de l'élève.

« Mon professeur me disait souvent: Cher enfant, je ne veux pas t'apprendre beaucoup, mais je te mets à même de tout savoir. »

Combien différente est l'éducation actuelle ! Aujourd'hui on ne cherche pas à instruire, mais seulement à remplir le plus possible le cerveau des enfants, afin de leur permettre de répondre à un interrogatoire, d'après un programme et avec des manuels ! Aujourd'hui, on cherche à faire des bacheliers de dix-sept ans et des ignorants de vingt ans !

Des milliers de jeunes gens sortent tous les ans des collèges de France, et passent l'examen destiné à couronner huit à neuf ans d'études. Cet examen suppose la connaissance détaillée de tous les auteurs de l'antiquité : il descend chronologiquement la série des dates de toutes les histoires de tous les pays,depuis l'origine du monde ; la géographie de toutes les contrées, à toutes les époques, en est nécessairement le corollaire. Cet examen exige encore la connaissance des langues vivantes,puis un vaste appendice d'études naturelles, physiques et mathématiques. Mais, le lendemain de l'obtention du grade, on a dans sa poche un diplôme qui vous déclare savant sous le grand sceau de l'Etat et avec le contre-seing d'un ministre et on ne sait rien, on n'a ni connaissances élevées ni connaissances pratiques, parce qu'on a trop appris pour ne point tout oublier.

« Les lycées, ainsi que le disait Montalembert, ressemblent à des haras où l'on dresse quelques chevaux de course, et le résultat général de l'enseignement universitaire c'est l'abâtardissement intellectuel de la race française. »

Joseph Méry, au contraire, n'oublia jamais ce qu'il avait appris, grâce à l'abbé Carrier. Il était, il est vrai, doué d'une mémoire prodigieuse. Plus tard, il citait souvent, dans la conversation, des passages de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. Il savait tous ses classiques par cœur, notamment Ovide, Quinte-Curce, Horace et surtout Virgile, qui était son auteur préféré. Il relisait sans cesse les *Géorgiques* et, vers la fin de sa vie, il paria un jour qu'il réciterait tout le deuxième livre de l'*Enéide*, et il gagna son pari. Enfin il lisait et avait beaucoup lu.

Mais on était en 1809. Napoléon Ier avait fondé l'Université; toutefois il

ne voyait pas ses lycées se remplir. Il décida alors la suppression de l'enseignement libre : mesure inique, vexatoire, persécutrice et qui a été, malheureusement, presque renouvelée de nos jours. Le décret du 9 avril 1809 portait qu'aucune école ne pouvait exister en France, si elle n'était régie par les membres de l'Université et soumise à ses règles. Le Petit Séminaire de Marseille, atteint dans son existence, fut obligé de suspendre ses cours, et Méry entra au Lycée.

On vantait beaucoup l'instruction universitaire, et le nouvel élève du Lycée craignait d'être inférieur à ses nouveaux condisciples. « J'avais peur, dit-il dans le *Carnaval à Paris*, de n'être qu'un ignorant, au milieu de la haute éducation dont on me parlait sans cesse.

Je fus donc très étonné de lutter avec avantage, dans les compositions, avec de grands gaillards âgés de

quinze à seize ans ; de la *troisième*, où l'on m'avait admis comme un phénomène, je passai dans la même année à la *seconde*, ce qui était sans exemple.

Grâce à la robuste et saine instruction que je devais à mon premier maître, trois années me suffirent pour terminer mes études.

Ces trois années furent une suite de triomphes ; à chaque distribution de prix, j'avais toutes les couronnes. »

Est-ce bien de lui réellement que Méry a ainsi parlé et, en tout cas, ne s'est-il pas fait illusion ? On peut en douter quand on a eu en mains les divers palmarès du Lycée de Marseille et quand on n'y a pas vu figurer son nom.

Toutefois, Alexandre Dumas, qui fut son ami intime, dit de Méry dans ses *Mémoires* : « Il sait tout, ou à peu près tout ce qu'on peut savoir; il connaît la Grèce comme Platon, Rome comme Vitruve; il parle latin comme

Cicéron, italien comme Dante, anglais comme lord Palmerston.

« Il est savant comme l'était Nodier; il est poète comme nous tous ensemble; il est paresseux comme Figaro, et spirituel... comme Méry. »

Ces quelques lignes esquissent parfaitement Méry, bien qu'elles soient exagérées, comme beaucoup d'écrits de Dumas. Ainsi que la plupart des jeunes gens de l'époque, si Méry connaissait bien les choses anciennes, il était peu au courant des sciences modernes. Un de ses amis, Sébastien Berteaut, a même assuré qu'il ne connaissait aucune langue étrangère. Mais cela est bien difficile à croire, quand on a lu ses divers ouvrages et qu'on sait avec quel talent il a parlé de l'Angleterre et de l'Italie. Ce qui est certain, c'est que Joseph Méry connut la langue provençale et lui porta toujours un culte spécial. Ce qui est certain aussi, c'est qu'il avait horreur des chif-

fres. C'est pourquoi M. de Mirecourt a eu tort de dire : « Il est mathématicien comme Euclide. »

Mais ce qui sauvait Méry, partout et toujours, c'était sa grande assimilation à tout. Ses nombreuses lectures avaient fait que rien ne lui était inconnu et qu'il pouvait causer sur n'importe quel sujet. Il savait l'histoire et il l'a prouvé dans tous ses romans et, en particulier, dans les *Nuits d'Orient* et dans *Constantinople et la Mer Noire*. Dans ses simples *Nuits Espagnoles*, il a enseigné, en des pages pleines d'esprit et de gaieté, beaucoup plus d'astronomie que certains professeurs pendant toute une année. Il fut l'ami de Barthélemy Lapommeraye, conservateur du muséum d'histoire naturelle à Marseille, et c'est auprès de lui qu'il étudia les animaux dont, plus tard, il décrivit très agréablement les mœurs dans diverses chroniques. Les coqs et les poules, surtout, lui ont inspiré des pages charmantes.

Méry savait donc beaucoup, mais il avait l'ambition d'apprendre aux autres tout ce qu'il savait ; et pour cela deux choses lui étaient nécessaires : une place de professeur et un journal. C'est vers ces deux buts que tendirent ses premiers efforts, et il fut assez heureux pour les atteindre tous les deux.

Qu'est-ce qu'une grande vie ? a dit Alfred de Vigny.—Une pensée de jeunesse réalisée par l'âge mûr.

LE JEUNE HOMME

—

A quinze ans, Joseph Méry sortit du Lycée, ses études achevées ; il aida quelque peu son père pendant près de deux années, et fit la connaissance, à la même époque, d'un jeune homme de son âge, Auguste Barthélemy.

Auguste Barthélemy était né à Marseille en 1796, et il venait de sortir du collège de Sorèze où il avait fait ses études. Dès sa rentrée dans sa ville natale, Barthélemy se fit connaître dans le monde littéraire par une satire contre les Capucins qui ont été pendant un temps, à Marseille, très impopulaires. On débitait contre eux autant de fables qu'on en débita dix ans plus tard contre les Jésuites.

Liés bientôt d'une étroite amitié, Mé-

ry et Barthélemy s'amusèrent à rimer ensemble et, dès ce moment, exista entr'eux une association poétique qui devait donner des chefs-d'œuvre. Barthélemy ayant un jour décoché quelques traits mordants contre M. de Chalabre, fermier des jeux, le fils de ce personnage lui en demanda raison. Il y eut duel, mais peu grave,et Méry fut un des témoins de Barthélemy.

Joseph Méry et ses frères passaient chaque année leurs vacances à Gémenos et à Saint-Pons, ces sites privilégiés de la nature. Les eaux et les ombrages enchantèrent l'ami de Barthélemy et, désireux de suivre les traces de l'abbé Delille, il composa une *Ode à Gémenos* :

Salut bocage que j'adore,
Salut silencieux vallons ;
De ma lyre, trop faible encore,
Vous entendez les premiers sons.
Gémenos, à ton paysage
Je rends un poétique hommage,
Ton aspect attendrit mon cœur ;
Déjà mon âme consolée
Réalise dans ta vallée
Les rêves brillants du bonheur.

« J'ai fait plus de cent fois le pèlerinage de Saint-Pons, j'ai visité cette vallée à toutes les époques de ma vie; ma raison d'homme ne m'a point fait rougir de mon admiration d'enfant. Dans les ennuyeuses classes du collège, j'évoquais, à l'époque des vacances, le souvenir de ces beaux ombrages dont je croyais sentir la fraîcheur à quatre lieues de distance. J'ai vu Gémenos et St-Pons avec tous les accidents de la saison et du jour, et jamais la vive impression que l'aspect de ces beaux lieux me fit ressentir, quand je les contemplai pour la première fois, ne s'est effacée de mon âme.»

Mais ces loisirs poétiques ne furent pas de grande durée. C'était en 1814 ; les événements politiques qui s'accomplissaient portaient au commerce un coup très funeste. Le père Méry fut ruiné par une spéculation : à son réveil,un matin,il se trouva sans ressources. Il ne pouvait plus dès lors subve-

nir aux besoins de sa famille, et son fils Joseph, qui avait dix-sept ans, entra, en qualité de professeur, au pensionnat très renommé de M. Revest, au Castellet, près de Toulon. Joseph Méry ne resta que peu de temps dans ce pensionnat, et il se trouvait de nouveau à Marseille quand Napoléon, ayant abandonné l'île d'Elbe, débarqua au golfe Juan.

L'audace de Bonaparte irrita principalement le Midi. L'*Eclaireur Marseillais*, dans son numéro du 4 mars 1815, s'exprimait ainsi : « Marseillais ! l'avez-vous entendu ? avez-vous pu croire à cet excès d'audace ? à ce nouvel acte de démence ? Cet homme que, le poids de ses forfaits, que la volonté des souverains, que les malédictions des peuples semblaient devoir à jamais confiner dans son Isle, ose porter ses criminelles espérances sur une terre qui l'a rejeté de son sein. »

D'où venait la haine de Marseille contre Napoléon ?

Marseille a toujours voulu son bien-être et son repos. Or, sous le premier Empire, cette succession de guerres et de conquêtes avait été pour elle l'agitation et la ruine. L'expédition d'Egypte lui avait coûté, dès le début, la perte de ses relations avec le Levant; le traité d'Amiens n'avait nullement protégé sa marine, et la guerre à mort faite à l'Angleterre avait été funeste à tous ses intérêts. Si l'on joint à cela la nécessité de nouveaux impôts et l'accroissement des anciens, l'augmentation des droits d'importation sur diverses marchandises, la misère affreuse dans laquelle se trouva plongée Marseille par suite de l'arrêt complet de son commerce, les rigueurs de la conscription, les exactions des Droits-réunis et le despotisme de quelques autorités locales, on comprendra que les Marseillais n'apprirent pas sans mécontentement la rentrée en France de l'empereur.

Ils étaient justement dans l'attente de réformes que le comte d'Artois était venu leur promettre au milieu des plus vives acclamations, quand on leur annonça l'étrange nouvelle. Aussitôt, ils courent tous aux armes, se rassemblent immédiatement devant l'hôtel du maréchal Masséna, gouverneur de Marseille, et demandent à grands cris à marcher contre Napoléon.

Masséna paralysa ces efforts et ne laissa partir un bataillon de quatre cent cinquante volontaires que le jour où il fut certain que cette troupe n'empêcherait point le fugitif de l'île d'Elbe de tracer de Cannes à Paris ce que Chateaubriand a appelé une ligne de feu.

Mais l'émotion avait été trop vive pour que les conséquences s'en arrêtassent là. Le duc d'Angoulême était parti de Bordeaux afin de recruter dans les contrées méridionales une armée capable de s'opposer aux progrès de

Napoléon. Le prince trouva partout des esprits favorables à la cause des Bourbons et des compagnies franches s'organisèrent à Marseille.

Méry avait été élevé en haine de Bonaparte. Son ami Barthélemy de même. Tous deux, bien que n'ayant pas l'âge de porter les armes, s'enrôlèrent dans ces compagnies et marchèrent contre l'empereur.

L'armée recrutée par le duc d'Angoulême avait été divisée en trois corps qui devaient se réunir sous les murs de Lyon. Le premier corps, formé dans le département des Bouches-du-Rhône et commandé par le géneral Ernouf, devait déboucher de Sisteron sur Gap et Grenoble. Le 30 mars 1815, les bataillons marseillais se mettent en marche et se trouvent réunis le 7 avril à Sisteron, avec un effectif de 1500 hommes. Le drapeau tricolore flottait à Gap et sur la route, jusqu'au village de la Saulce où étaient établis, avec de

l'artillerie, les postes avancés des régiments ralliés à Napoléon. Le général Ernouf donna ordre de marcher en avant et de s'emparer de la Saulce. Mais les Marseillais se trouvèrent bientôt en face de deux pièces de canon : un peloton d'infanterie qui soutenait cette batterie fit feu et mit en fuite l'avant-garde royaliste. Les 1500 hommes qui venaient derrière rompirent alors leurs rangs, furent poursuivis et massacrés. Le même jour, les troupes du duc d'Angoulême, concentrées à Valence, battirent en retraite : la position du prince était désespérée ; il se rendit.

Méry et Barthélemy furent parmi les peu nombreux marseillais qui échappèrent au massacre de la Saulce et qui, malgré leur insuccès, furent reçus à leur retour par d'enthousiastes acclamations,

Marseille, en punition de sa conduite, eut à subir l'état de siège et res-

sembla bientôt à un vaste camp : les soldats bivouaquaient à côté de leurs fusils en faisceaux. Ces démonstrations redoutables suffisaient pour intimider les plus audacieux; malheureusement le maréchal Brune, qui commandait la place, ne retint pas la garnison dans les limites d'une consigne inflexible : il laissa le sang ruisseler dans les rues et poussa ainsi aux terribles représailles qui furent exercées par la population le jour où elle apprit que l'aigle impériale avait succombé sur le champ de bataille de Waterloo.

Joseph Méry assista à ces horribles scènes, et elles firent sur son esprit une telle impression qu'elles amenèrent plus tard sa conversion politique. Dès ce jour-là même, bien que dans les rangs de ceux qui criaient : Vive le Roi ! il sauva, dit-on, d'une mort certaine, par son intervention courageuse, un menuisier de la rue Neuve, accusé de fidélité à Bonaparte. « Je puis dire,

a-t-il écrit, que je suis entré dans le monde au milieu du retentissement de ces horribles scènes. » C'est avec les souvenirs de ces événements qu'il écrivit quelques années après ce « drame plus vrai que l'histoire », intitulé l'*Assassinat*, où il a raconté la mort d'un vieillard nommé Anglès, tué à Marseille le 25 juin 1815. Il faut reconnaître que ce drame n'a rien de bien poignant. C'est une œuvre politique, mais c'est peut-être la moins bonne des œuvres littéraires de Méry.

Le calme rétabli, Joseph Méry reprit sa place dans le professorat et entra, le 2 janvier 1816, au pensionnat de M. Cauvière, pensionnat dont le souvenir est encore gravé dans le cœur de plusieurs générations marseillaises. Son frère, Louis Méry, qui fut rédacteur en chef du *Sémaphore de Marseille* et qui devint professeur de littérature étrangère à la Faculté d'Aix, débuta aussi dans ce pensionnat et ils y pro-

fessèrent tous deux ensemble pendant quelque temps. Louis Méry était né le 2 juin 1800, trois ans après Joseph. Il a publié divers travaux intéressant Marseille et la Provence.

Bien que tout jeune, Joseph Méry sut se faire écouter, respecter, obéir. Mais il s'aperçut vite que le professorat ne lui laissait point assez de liberté, et, les affaires commerciales de son père s étant un peu améliorées, il partit pour Paris, où il voulait faire son droit. Arrivé dans la capitale, les bancs des cafés le trouvèrent plus assidu que ceux de l'école. Il cultiva les muses et le beau sexe et abandonna le code civil et le droit romain.

En même temps, Méry était déjà saisi de la passion du jeu. Venu à Paris avec cinq francs, il les joua le premier soir et fut assez heureux pour gagner en quelques heures 1200 francs qui lui permirent de vivre pendant plusieurs mois. Mais sa famille, ayant appris sa

conduite, le rappela auprès d'elle. Il revint à Marseille, laissant sa malle au Mont-de-Piété.

Méry fut alors envoyé à Aix pour continuer son droit. Mais il ne fut pas plus sage qu'à Paris et fréquenta de nouveau le tapis vert et les estaminets, tout en se faisant appeler le chevalier de Méry. Son frère Louis a raconté les souvenirs de l'école de droit dans un volume intitulé : *Les Boucles d'oreilles* où il a donné de nombreux détails sur la jeunesse d'Adolphe Thiers,. qui fut leur camarade. La famille Méry ne pouvant plus, de nouveau, suffire aux dépenses de leur fils paya ses dettes et le fit retourner définitivement.

A cette époque, Alphonse Rabbe était une personnalité littéraire à Marseille. Né à Riez, en 1786, Rabbe était entré dans le monde à la suite de brillantes études, avec un esprit remuant, un caractère intrépide, des passions vives, de l'esprit, du cœur, un geste

mâle et parlant, une éloquence noble, hardie, entraînante. Il fut d'abord militaire et pénétra en Espagne, à la suite de Napoléon, en qualité de munitionnaire. En 1814, il prit parti pour la Restauration et publia contre l'empereur deux brochures violentes. Il fut de l'expédition de la Saulce et écrivit des pamphlets en style furibond pour flétrir la trahison du maréchal Masséna qui prêta la main à l'aventure du 20 mars. Plus tard, ayant passé dans le camp libéral et brûlant ce qu'il avait adoré, il disait : « Je voudrais couper cette main qui a écrit les *Massenaires !* » Après avoir déserté la cause bourbonnienne, Rabbe suivit pendant quelque temps à Aix la carrière du barreau avec assez de succès; mais il n'y trouva pas pourtant les ressources nécessaires à ses dépenses, et il vint à Marseille où son salon de la rue de la Darse fut chaque soir très fréquenté.

Auprès de Rabbe on était charmé. C'est que son esprit était façonné à tous les hommes, à tous les entretiens : avec ses vastes lectures, sa merveilleuse sagacité, sa forte mémoire, sa vive imagination, son goût universel, il parlait de poésie, de peinture, d'histoire, de théâtre, de statistique, de politique, avec une propriété d'expression, un luxe de pensées et d'images si étonnants, qu'on disait de lui : « Ses improvisations de salon sont supérieures à ses articles écrits. »

Joseph Méry fut introduit un soir dans le salon de Rabbe et il s'y fit bientôt remarquer. Il était de ceux qui avaient vu Paris, et c'était alors chose rare. Il le savait et, plein d'un juvénile orgueil, il disait :

J'ai vu la reine des cités
J'ai vu la Seine obéissante.

C'est dans ce salon de la rue de la Darse que fut décidée la création du *Phocéen*, journal des arts et du

commerce, dont le premier numéro parut le 5 janvier 1820 et dont Rabbe prit la direction.

Ce dernier se plaisait à paraître ennemi du clergé et les violences antireligieuses du *Phocéen* éclatèrent dès le premier numéro. Justement alors avait lieu à Marseille une célèbre mission prêchée par des hommes professant le contraire de la glaciale maxime de Talleyrand : « Surtout, pas de zèle ! » Ces missionnaires avaient, eux, beaucoup de zèle et ce zèle leur réussissait car ils ranimaient la foi religieuse dans tout Marseille. Rabbe profita de l'occasion et annonça que le séjour et les pieux travaux des missionnaires lui ouvraient un domaine passablement étendu. Aussitôt il commença la publication de *Lettres édifiantes et curieuses* qui voulaient faire concurrence aux *Provinciales* de Pascal.

Les continuels sarcasmes, dont les colonnes du *Phocéen* étaient rem-

plies, irritèrent contre Rabbe plusieurs même de ses amis. Joseph Méry avait jusque-là confié seulement à Auguste Barthélemy le fruit de ses veilles : il profita des violences de Rabbe pour se lancer au grand jour de la publicité, et, après avoir signé L. J. M. quelques articles dans le *Journal de Marseille*, il fit paraître une brochure intitulée : *La Mission.*

Le *Journal de Marseille* du 12 février 1820 disait : « Un jeune étudiant en droit vient d'entreprendre la défense des missionnaires dans une petite brochure fort bien écrite. Les gens de bien verront avec plaisir en la lisant qu'il existe encore dans nos écoles de droit des élèves qui, détestant les doctrines de l'irréligion et de la révolte, pensent qu'on peut devenir célèbre au barreau, en suivant une route opposée à celle du libéralisme. » Rabbe, dans le *Phocéen*, rendait compte en ces termes de cette brochure : « Voici du talent,

voici de l'imagination, du style et, ce qui vaut encore mieux que tout cela, de l'honnêteté et de la candeur! Voici une apologie des missionnaires sans injures, sans fiel, voici enfin de l'inattendu... »

Méry avait écrit : « Je voudrais bien savoir si tous les adversaires des missionnaires accepteraient avec joie les pénibles fonctions que ce titre leur impose. Iront-ils consoler le moribond à son chevet? le criminel dans les fers ou sous la hache du bourreau? l'infortuné sur un grabat où il étale les misères? Veut-on de plus grands miracles de leur héroïsme? Quel est l'homme qui a pu lire sans attendrissement ces aimables descriptions que tant d'écrivains ont faites des républiques fondées par les jésuites dans les champs du Paraguay?....

« ..... Ce pauvre missionnaire, qui s'arrachait volontairement aux douceurs de la société pour aller convertir à la loi de Jésus-Christ des sauva-

ges errants dans les bois, ne se flattait pas que la postérité conserverait la mémoire de son nom; il savait qu'il mourrait inconnu au milieu des sauvages ; mais il ne savait pas qu'une époque arriverait où tant de généreux travaux, où tant de voyages entrepris pour le bonheur des hommes, où tant de maux soufferts pour la religion, loin d'être des titres à la reconnaissance et à l'admiration deviendraient des sujets de mépris.»

« Des sujets de mépris ! s'écriait Rabbe. Et pour qui, je vous le demande ?.. jeune homme, n'abjurez pas cette candeur et cette bonne foi sans laquelle le plus beau talent n'obtient que de stériles succès. Réfléchissez, et voyez s'il y a quelque commune mesure entre les fondateurs de la République chrétienne du Paraguay ou les missionnaires dans les forêts de la Louisiane et les planteurs de croix à Marseille ? »

Les réflexions du jeune écrivain furent telles que les désirait Rabbe, et un jour, quelques années plus tard, s'adressant à Sidi Mahmoud qui était sensé visiter une église, Méry put s'écrier :

Eh bien, qu'aperçois-tu ? de noirs missionnaires
Hurlant sur des tréteaux, escaladant les chaires,
Plantant, aux frais publics, de gigantesques croix,
Et dictant aux Préfets leurs souveraines lois.
Protégés par l'*Étoile* et la gendarmerie,
Ces commis voyageurs de la tartuferie
D'un farouche Seïde étouffent les remords,
Pour fapper les vivants, troublent la paix des morts ;
Sur leur chaire tonnante, où s'allume la poudre,
Ils osent de leur Dieu parodier le foudre,
Sonnent de la trompette, annoncent hardiment
Pour le trente du mois le dernier jugement ;
Puis dans tous les hameaux, que leur zèle ravage,
Ils font au pauvre serf chérir son esclavage,
Et, gorgés de trésors, placent au dernier-trois
L'aumône des chrétiens chez le banquier des rois.

En l'espace de six années, quelle chute ! Comment s'était-elle produite ? Méry était resté, nous l'avons dit, mal disposé depuis les scènes de 1815. Les conversations de Rabbe le décidèrent et, d'ardent royaliste qu'il avait été, il devint bonapartiste et libéral. Sa pieu-

se mère ne put rien contre lui et son père, ancien élève du Séminaire du Bon-Pasteur et ultra-royaliste, lui prodiga inutilement les plus sévères remontrances. Joseph Méry devint un des collaborateurs du *Phocéen* et se signala comme un journaliste incisif, spirituel, mordant. Mais Rabbe, après avoir maltraité et calomnié les missionnaires, attaqua les autorités et ne reprocha rien moins qu'un vol de cinq millions au préfet et au maire. En même temps, il publia divers articles politiques dans son journal qui n'avait pas fourni le cautionnement alors exigé par la loi. A la suite de ces divers délits commis par son directeur, le *Phocéen*, après une existence de trois mois, fut supprimé par la censure pour outrages à la morale publique et religieuse.

Une action judiciaire fut même commencée et, pendant quelques jours, Rabbe fut détenu. C'est à ce moment

qu'un soir, dans les escaliers du Palais-de-Justice, la foule faillit lui faire un mauvais parti. Il reçut même plusieurs coups et dès lors se fit passer pour un martyr de sa cause. Ce fut avec cette réputation qu'il arriva à Paris, appelé par Thiers et Mignet qui l'avaient connu à Aix et qui avaient déjà pris position dans la capitale. Rabbe écrivit au *Courrier Français* et aux *Tablettes Universelles*, puis publia divers résumés, falsifications de l'histoire, où dominait l'esprit révolutionnaire et auxquels l'opposition politique fit un succès de vogue.

A Marseille, le *Phocéen* ayant été supprimé, Méry et quelques jeunes gens qui s'étaient liés dans les salons de Rabbe fondèrent le *Caducée* qui naquit le 8 novembre 1820. C'est Rouchon, ancien étudiant en droit et alors imprimeur, qui eut le premier l'idée du journal. Sans Rouchon et sans ses presses complaisantes, surtout en l'état

de pénurie financière où se trouvait la rédaction, comment la nouvelle feuille aurait-elle eu chance de paraître et de vivre quelque peu ? D'autant plus que le *Caducée* sonna d'abord dans le désert la trompette d'abonnement.

Louis Méry a raconté, dans le *Sémaphore* du 17 mai 1839, quelques souvenirs relatifs au *Caducée* :

« Le premier numéro parut rue St-Ferréol, n° 7, un dimanche à onze heures du matin. Tous les rédacteurs assistèrent à la naissance de l'enfant... Le peu d'habitude qu'avaient les ouvriers de tirer un journal fit perdre un temps considérable... L'imprimeur suait à grosses gouttes... Enfin le cadre tomba, se releva, tomba encore; la machine cria, gémit, les feuilles se succédèrent avec promptitude ; l'enfant était venu à terme.

Il y avait autour de nouveau-né une grande joie; l'imprimeur le bap-

tisa de ses larmes de tendresse; les rédacteurs le prirent dans leurs mains, le baisèrent au front, et lui promirent un grand succès dans le monde.....

Imprimeur et rédacteurs étaient réunis dans une espèce de grande cage où, sur une table, était placé un grand livre d'abonnements, dont les pages blanches étaient vierges de tout nom.

Deux heures sonnèrent, un grand silence se fit pour mieux entendre le doux bruit que ferait le pas d'un abonné montant par l'escalier. Dès que s'ouvrait la porte de l'imprimerie, au fond de laquelle s'élevait la cage de la rédaction et de l'abonnement, tous les visages exprimaient un vif sentiment de satisfaction. Hélas ! on entrait de temps en temps, mais c'était pour faire quelque commande d'étiquettes à bouteilles ou autres de ce genre. L'employé chargé d'inscrire les abonnements avait, dès la première entrée, ouvert son livre et attendu, la plume

derrière l'oreille ; jusqu'à cinq heures la plume garda la même place.

—Allons, ce sera pour demain ! dit-on d'une voix unanime.

Le lendemain se passa comme la veille... Les jours se suivirent et se ressemblèrent... Les rédacteurs se décourageaient, perdant leur temps à regarder par la fenêtre pour tâcher de surprendre sur le visage des passants quelques velléités d'abonnement. Mais l'imprimeur gardait une foi imperturbable au succès du *Caducée*.

—Ils viendront, disait-il; Rome ne s'est pas bâtie en un jour; et il ajoutait : Faites des charades, on les aime à Marseille; annoncez aussi les bénédictions que les églises doivent donner dans la semaine... Nous finirons par gagner de l'argent.

Cependant le journal s'émancipait : son feuilleton devenait sémillant; ses *premiers Marseille* visaient à l'opposition,.. mais les abonnés ne venaient

pas plus pour cela, et deux mois s'étaient écoulés déjà!..Un jour pourtant, quatre heures sonnaient, quand un grand jeune homme, au visage pâle, à la taille élancée, vêtu d'un habit dont la couleur ouvrait un vaste champ aux conjectures, s'avance poliment vers la cage, en franchit le seuil et, le chapeau bien bas, prononce clairement cette phrase étonnante :

—Messieurs, est-ce ici qu'on s'abonne au *Caducée* ?

Il y eut dans la cage un mouvement de stupéfaction et même d'hésitation. L'individu répéta sa question. Le scribe seul ne perdit pas la tête. Il prit sa plume, appuya sa main sur le grand livre, haussa ses lunettes et, se tournant avec dignité vers le grand jeune homme, il répondit d'un ton dégagé :

— Oui, monsieur, c'est précisément ici.

— Eh bien! répondit le grand jeune homme, en se redressant de toute la

hauteur de sa taille, je viens prendre un abonnement.

— Votre nom et votre demeure, monsieur? fit le scribe.

— Bocage, artiste dramatique au Grand-Théâtre.

Les rédacteurs ouvraient grandement les yeux pour contempler l'abonné phénomène... L'abonné, cet être fantastique, avait quitté sa demeure aérienne; il se révélait sous une forme humaine et palpable. On l'entoura, on ne pouvait se rassasier de le contempler. Le jeune homme, objet de cette admiration, ne se rendait pas trop compte de l'ovation silencieuse qu'il recevait; il se laissa vénérer, et reçut, en se retirant, les salutations les plus empressées.

L'imprimeur exultait; il envoya vingt numéros du *Caducée* à Bocage, déclarant que cet artiste irait loin. »

Sans s'en douter, Rouchon disait vrai. Bocage devint un des plus bril-

lants artistes de Paris, et, le premier abonné du *Caducée*, fut plus tard le créateur de divers rôles des drames de Joseph Méry.

Rouchon avait couvé un organe royaliste, il donna naissance à un « serpent libéral ». Quand il s'en aperçut il était trop tard : l'affaire était lancée. Le *Caducée* prit une assez grande importance en Provence où il était le seul organe sérieux du moment. Il fit souvent sensation par ses allures cavalières et son humeur frondeuse.

Les rédacteurs du nouveau journal étaient : « un futur député, deux futurs poètes, un futur procureur général, un futur lieutenant général, un futur romancier, plusieurs courtiers marrons et un docteur qui eut plus tard l'honneur de veiller sur la santé de l'empereur du Brésil. »

Le futur député c'était Elysée Reynard, alors apprenti négociant, mais

déjà l'une des notabilités du libéralisme marseillais ; le futur procureur général c'était Toussaint Borély, dont on garde encore le souvenir à Aix et dont Méry a parlé dans *André Chénier* ; le futur lieutenant général c'était Henri de Girard, alors capitaine en garnison à Marseille. En 1831, Henri de Girard alla combattre en Pologne et obtint là le grade de lieutenant-général. Le futur romancier était Léon Gozlan ; le docteur était le docteur Sigaud qui, après avoir fait quelques journaux, entr'autres l'*Asclépiade*, journal de médecine, chirurgie et pharmacie, alla, en effet, chercher fortune au Brésil. Enfin les deux futurs poètes étaient Joseph Méry et Barthélemy.

Le *Caducée* suivit la voie dans laquelle le *Phocéen* l'avait précédé, et il fut d'abord poursuivi pour avoir parlé politique alors qu'il n'avait pas de cautionnement. Méry attaqua ensuite violemment, dans les colonnes du journal,

un jésuite, l'abbé Eliça-Garay. L'abbé Eliça-Garay était membre du Conseil royal de l'instruction publique, et il allait partout répétant que le roi voulait qu'on formât dans les écoles de son royaume de bons chrétiens et des sujets dévoués. Méry l'accusa d'enjoindre expressément aux professeurs de ne donner les prix qu'à ceux des élèves qui étaient les plus religieux, et d'avoir dit : « Il faut avoir deux poids et deux mesures. » Le jeune journaliste fut poursuivi et condamné à trois mois de prison et six cents francs d'amende. Il fit appel du jugement, et la Cour d'Aix réduisit sa peine à deux cents francs d'amende et à un mois de prison, ce qui ne l'empêcha pas de s'écrier:

Les cachots, autrefois remplis de malfaiteurs,
Ne sont plus occupés que par des rédacteurs.

Les prisons de Marseille se trouvaient alors situées au Vieux Palais de Justice, dans un affreux local où tous les

détenus étaient confondus. Une paille infecte et hachée recevait les prisonniers soumis à l'action meurtrière d'une humidité permanente et d'un air corrompu. Les détenus, qui n'étaient point au secret, pouvaient se promener dans une cour étroite où le soleil ne pénétrait qu'à de rares intervalles. C'est là que Méry subit sa peine, mais cependant avec quelques ménagements, car le procureur du roi, un de ses amis, allait chaque soir le prendre à la prison et sortait avec lui bras dessus, bras dessous, donnant au prisonnier la double liberté du corps et de la parole.

Louis Méry ne s'est pas compté au nombre des collaborateurs du *Caducée* ; toutefois il faisait partie de la rédaction et c'était même, bien qu'un des plus jeunes, l'homme sérieux du journal. Il préludait là aux honorables résultats qui l'attendaient dans la carrière de publiciste, de romancier, d'his-

torien et d'universitaire. En parcourant la collection du *Caducée,* nous avons trouvé, signée de lui, une page à propos du théâtre qu'il n'est pas inutile de reproduire ici, car elle jette un certain jour sur l'éducation reçue par les frères Méry :

« En voyant le goût et la moralité bannis des ouvrages dramatiques de notre époque, on sent la terrible influence que la Révolution a eue sur nos esprits et nos cœurs. La vertu, la raison, la tranquillité des Etats ont été attaquées à l'aide de tous les prestiges qui accompagnent une représentation théâtrale... Le parterre qui, sous Louis XIV, se souleva contre une expression que Molière avait hasardée, écoute tranquillement des conversations infâmes, qui suffisent pour donner une idée de l'état des mœurs en France... Dans ce siècle funeste où tout marche à grands pas vers sa ruine, du théâtre sortent des doctrines

qui arment les suicides d'un poignard, qui entourent de larmes et de deuil les jours de la vieillesse, qui séduisent la jeune fille, qui rompent le lien sacré de l'amour conjugal. O vous, mères imprudentes, qui conduisez vos filles au spectacle, si leurs jours avilis s'écoulent dans les larmes et dans la honte, sachez que la première fois qu'elles conçurent un projet criminel, ce fut au son d'une musique enchanteresse et à la voix d'un comédien...»

Pauvre Méry! Il s'effrayait alors; que dirait-il aujourd'hui? Nous avons fait des progrès depuis, et la scène est devenue parfois infâme. A Paris, le théâtre *libre* existe et on y représente de tels spectacles, les acteurs ont de telles paroles à la bouche que des hommes, qui ne sont point des pudiques pourtant, avouent être obligés de fermer les yeux et se boucher les oreilles pendant la représentation!

Au temps de Méry on ne pouvait

supposer qu'on irait si loin, et Joseph, comme son frère Louis, ne dépassa jamais les limites permises qu'il écrivît un roman ou qu'il fît une pièce de théâtre. C'est une justice à lui rendre.

Malheureusement on ne lui en tint pas grand compte, et M. de Pontmartin le constatait un jour dans une de ses étincellantes chroniques. « Ils n'étaient pas dans le train, disait-il en parlant de Joseph Méry et des auteurs de son temps. Ils jouaient le vieux jeu. Ils pensaient que pour intéresser honnêtement les honnêtes gens la première condition est de ne pas faire de chaque chapitre de leurs livres un attentat aux mœurs. »

Dès ses debuts au *Caducée*, Joseph Méry se révéla poète par plusieurs pièces de vers qui couraient les salons, romancier par des narrations pleines d'intérêt, satirique par le ton épigrammatique qu'il donnait aux appréciations des actes et des paroles émanant

des représentants de l'autorité : il promettait ce qu'il tint plus tard.

M. Justin Cauvière, fils du chef d'institution qui avait eu autrefois Joseph Méry au nombre de ses professeurs, a publié sur le *Caducée* un ouvrage très intéressant, où il dit à propos de ce journal : « Il ne laissa voir que le moins possible les griffes du libéralisme qu'il tenait de sa nature indépendante et querelleuse. Il se contenta d'abord de plaire et d'intéresser ; divertissant presque toujours , sérieux au besoin, souple, alerte, attaquant à propos, parant les coups avec dextérité, adroit à lancer le trait, prompt à la riposte, dénicheur de nouvelles à effet, de scandales amusants surtout, réunissant en un mot les qualités essentielles aux feuilles du genre dont les modèles furent plus tard le *Figaro* de Bohain, celui de Villemessant , la *Mode*, le *Corsaire* et le *Charivari*, celui surtout des années qui suivirent 1830. »

Par ce que nous avons déjà dit de Joseph Méry, on doit comprendre maintenant qu'il fut au *Caducée* dans son élément. Aussi il s'y fit une réputation. Le *Caducée* cessa de paraître le 24 janvier 1822.

Il existait alors le *Journal de Marseille* qui avait paru en 1815 et auquel Méry avait quelque peu collaboré dans les premiers jours de 1820. M. Simonin, père de Louis Simonin, l'ingénieur distingué qui fut rédacteur de la la *France*, était le propriétaire et l'imprimeur du *Journal de Marseille*. Il voulut transformer son organe et offrit à Méry 1,800 fr. pour rédiger le *Journal de la Méditerranée*, titre nouveau que prenait la feuille qu'il imprimait. Méry accepta et publia des Lettres Marseillaises qui furent remarquées et qui étaient adressées à « une de ces Iris en l'air comme en ont adoré tous les littérateurs de vingt ans. » Le curieux de l'affaire, c'est que Méry rem-

plaçait à ce journal un nommé F. Achard à qui il avait fait la guerre dans le *Caducée*, car Achard, ancien imprimeur, avait le tort d'oublier quelquefois la grammaire si toutefois il l'avait jamais sue !

Le *Journal de la Méditerranée* vécut jusqu'en 1829, mais Méry n'y collabora que pendant deux années environ. Il écrivit aussi dans le *Revenant*, journal de Marseille, qui parut du 3 avril au 29 mai 1823, puis dans le *Spectateur marseillais*, recueil littéraire fondé par son frère Louis, et paraissant trois fois par mois à des époques indéterminées.

Joseph Méry faisait partie du *Cercle Académique*, réunion de jeunes gens qui devint plus tard l'*Athénée*. Le président du Cercle Académique était Grange fils, jeune poète qu'une mort prématurée vint enlever après des débuts qui promettaient beaucoup. Le Cercle Académique avait fait pa-

aître en 1821 un recueil littéraire intitulé l'*Alcyon*. Méry fut un des plus zélés collaborateurs de cette petite publication et y fit insérer certaines pièces de vers telles que l'*Ode à Gémenos* et une épître aux *Fâcheux*.

Joseph Méry avait acquis une brillante notoriété à Marseille, mais il n'était point satisfait : il rêvait de Paris qu'il n'avait fait qu'entrevoir et, un beau jour, en 1824, il se décida à partir avec son ami Auguste Barthélemy.

On ne voyageait pas alors aussi facilement qu'aujourd'hui : il n'y avait ni train éclair, ni rapide, ni express, ni même omnibus. Il fallait tout simplement monter dans une diligence qui mettait cinq ou six jours pour faire le voyage. Mais on s'amusait en route. Ainsi, pour que nul importun ne fût tenté d'entrer dans le coupé que les deux poètes avaient retenu, Méry, dont la voix était naturellement rauque, simulait des aboiements de chien : il

redoublait quand une tête de postulant se présentait à la portière. Barthélemy, d'un ton mielleux, disait alors au bonhomme : « Mon pauvre ami est enragé : pourtant ne craignez rien, il aboie seulement, mais ne mord jamais. » Invariablement le voyageur sans place préférait l'impériale et même la boîte de la voiture à ce voisinage effrayant.

LE PAMPHLÉTAIRE

—

Joseph Méry avait vingt-sept ans quand il arriva pour la seconde fois à Paris, les poches pleines, non pas d'or, mais de lettres de recommandation signées : Straforello, de Montgrand, de Panisse et autres sommités marseillaises. Mais il fut accueilli partout assez froidement ; aussi, tandis que Barthélemy allait voir Martainville, qu'il avait connu à Marseille et qui rédigeait alors le *Drapeau blanc*, Méry alla trouver Alphonse Rabbe.

Rabbe, réfugié à Paris, vivait de sa plume, nécessiteux, fier, ulcéré, faisant des besognes commandées, saisi de violence et de rage et défiguré par une horrible maladie contractée à vingt-six ans. Justement, il écrivait

alors son *Histoire des Papes* et il avait besoin de quelqu'un qui pût traduire pour lui des textes latins. Méry fut attelé à cette besogne, ce qui lui permit de faire connaissance avec les amis de Rabbe.

« Je passais souvent mes soirées, a-t-il écrit, au café de Londres, rue Jacob, où je m'instruisais en écoutant les conversations spirituelles d'Alphonse Rabbe, d'Alexis Dumesnil, de Henri de Latouche et de quelques autres célébrités du temps. »

C'est alors que Méry fut introduit dans ce monde libéral qui grandissait par les encouragements de l'opinion, par les luttes de tous les jours. Il entra dans cette société vivante et active de l'opposition du temps, représentée par ses journaux et par ses salons. Il se rangea définitivement sous le drapeau de ce libéralisme qui était à ce moment coté plus bas que le socialisme anarchique de nos jours, et il débuta en

écrivant l'*Assassinat*, dont nous avons déjà parlé, mais qui ne fut publié que plus tard, en décembre 1831.

Dans le salon de Rabbe, Méry retrouva Adolphe Thiers, son compatriote et son ancien camarade de l'école de droit, alors lui aussi à ses débuts. On a raconté qu'un jour Thiers, relancé par un père irrité pour n'avoir pas tenu une promesse de mariage, dut aller sur le terrain et choisit Rabbe et Méry pour témoins. On ajoutait que l'éloquence de ce dernier amena un dénouement amiable de cette affaire d'honneur.

Cette histoire n'est pas bien certaine en ce qui concerne Méry. Il évita, il est vrai, un duel, mais c'est au prince Jérôme Napoléon, alors âgé de vingt-et un ans, et c'était à Marseille, au mois de mai 1843.

Le comte de La Roche-Pouchin, étant à Lucques, avait infligé au jeune prince un outrage en paroles. Comme

le duel était interdit par les lois italiennes, on convint de se battre à Marseille. Joseph Méry fut choisi pour témoin par le prince; mais, au moment où on allait régler les conditions du combat, le secrétaire-général de la préfecture des Bouches-du-Rhône vint informer Jérôme Napoléon que si les autorités voulaient bien fermer les yeux sur l'infraction qu'il commettait en touchant le sol français dont il était exilé, elles prenaient des mesures pour que le duel n'eût pas lieu. Méry s'aboucha néanmoins le soir assez tard avec M. Léopold de Virte, l'un des témoins adverses, et, après avoir expliqué ce qui venait de se produire, proposa de vider la querelle dans la première chambre venue, le lendemain matin au point du jour.

--Le prince, ajouta Méry, se trouve dans un cas exceptionnel. Sa présence, vous le savez, n'est que tolérée pour quelques heures sur la terre de France

d'où il est banni par une loi. Le but de son voyage à Marseille est connu de l'autorité locale ; toutes ses démarches sont surveillées ; il veut cependant en finir à tout prix.

— Je ne saurais, dit M. de Virte, accepter pour mon ami une rencontre dans une chambre. Il n'est pas impossible de dépister la police et de se battre dans la journée à quelques kilomètres de la ville.

—Le prince Napoléon est dans un cas exceptionnel, je vous le répète, répondit Méry, l'autorité locale le surveille. Demain son bras sera lié. Nous marchons sur un terrain brûlant : chaque heure est une année. La nuit est courte ; il ne faut pas la perdre en pourparlers inutiles. Le prince propose de vider la querelle dans une chambre, sans sortir de la ville. Ce genre de combat n'a rien d'insolite : il est fréquent en Allemagne et dans tous les pays où le duel est proscrit.

— Mais, Monsieur, reprit vivement Léopold de Virte, est-ce qu'un pareil duel ne vous révolte pas ?

— Pas le moins du monde. C'est le seul possible. Tout duel est une chose affreuse, une épouvantable nécessité. Dans les circonstances exceptionnelles où le prince est placé, il ne peut que se battre dans une chambre, avant le lever du soleil.

M. de Virte ne voulut rien entendre.

A deux heures du matin Méry se retira, et, à dix heures, M. Marlot, chef de la police à Marseille, mettait par ordre supérieur le prince aux arrêts. Il protesta, tout comme si cette impossibilité de se battre l'eût vivement contrarié, et le lendemain on le forçait à quitter la France.

Il n'évita pas pourtant ce duel qui eut lieu quelque temps après dans le Wurtemberg. Les deux adversaires furent blessés.

Mais revenons à 1824, et rentrons à

Paris. Les occupations de Méry auprès de Rabbe ne lui rapportaient pas grand chose, aussi se décida-t-il à se faire cicerone. Le voilà pilotant les Anglais dans le château et le parc de Versailles, dont il connaissait à fond l'histoire et la topographie, et attrapant de ci de là une livre sterling.

Un riche lord, charmé de l'érudition de ce cicerone improvisé, proposa à Joseph Méry de le prendre à son service en qualité de secrétaire, et de l'emmener à Londres.

Méry refusa :

Dieu me garde d'aller dans cette ville obscure
Où l'emploi du soleil est une sinécure.

Le froid fut le plus terrible ennemi de Méry, et c'est pour se garantir contre ses frimats qu'il imagina les pantalons doublés et ouatés. Il avait horreur du climat de Paris, et il a écrit, dans la célèbre publication, le *Diable à Paris*, un humoristique article relatant

tout ce que ce climat avait eu de fâcheux pour les destinées des rois de France, de la patrie elle-même et de la littérature, grâce aux bronchites, aux rhumes, aux toux, aux rhumatismes qu'il avait prodigués à travers les siècles. Se moquant du ciel toujours couvert de Paris, Méry s'écriait : « On frémit de douleur en songeant que Corneille et Racine, logés dans une mansarde des rues de la Huchette et de St-Pierre-aux-Bœufs, n'ont connu les astres du ciel et les grâces de la nature que de réputation, et sur la foi des auteurs grecs et latins... Les astres du ciel et les fleurs de la terre ont été découverts en Amérique par M. de Chateaubriand, qui parvint à les naturaliser à Paris. »

Dans la *Planète inhabitable*, sa critique a passé en revue tous les pays du monde et spécialement le nord

Cet enfer à la glace où les pâles humains
Passent leur triste vie à se chauffer les mains.

Plus tard, quand Méry fut retourné à Marseille, on se plaignait à Paris de son absence et, en octobre 1840, Alphonse Karr, dans ses *Guêpes*, disait : « J'ouvre mes fenêtres aujourd'hui, et mon ami, le poète Méry, mourrait littéralement de froid, lui qui à Paris sortait avec trois manteaux, et n'ose plus revenir ici par crainte et par souvenir du froid qu'il y fait. »

Méry, étant à Paris, se fâchait en plaisantant contre ses amis de Marseille qui le priaient de leur écrire, et qui se croyaient permis

D'obliger un rimeur frileux, couvert de martre,
Logé sous les glaçons de la butte Montmartre
A faire une chanson, à roucouler des vers.

Il leur disait :

J'ai le mal de l'hiver, j'ai l'onglée aux deux mains ;
Vestale de mon feu que toujours je rallume,
Je n'ai jamais le temps de tailler une plume.
Je me lève à midi pour économiser
Le bois et les manteaux que le froid fait user.

Cependant Méry traduisait toujours chez Rabbe des textes latins. Un ma-

tin que le maître et l'élève travaillaient dans le même appartement, Soulé, directeur du *Nain jaune*, plus tard sénateur et ambassadeur des Etats-Unis, vint rendre visite à l'historien des papes et lui demander quelques articles pour son journal.

— Impossible, mon cher, impossible, s'écria Rabbe avec tout l'orgueil d'un écrivain persécuté par les libraires.

Mais nous laissons de Mirecourt raconter l'anecdote :

« Le visiteur insista inutilement, et il se vit obligé de sortir sans la moindre promesse d'article.

— C'est fort bien de refuser pour vous, dit Méry qui avait assisté à la conversation, mais vous auriez pu accepter pour moi.

—Ah ! c'est juste, dit Rabbe. Où diable avais-je l'esprit ? Mais Soulé n'est plus là, comment faire ?

—Donnez moi une lettre; j'irai ce soir même au *Nain jaune*.

—Hum ! fit Rabbe, jetant un coup d'œil de regret sur les in-folio latins.

Néanmoins il écrit la lettre.

Méry triomphant l'emporte, rédige deux articles en toute hâte et court au bureau du *Nain jaune*, où il trouve Léon Halévy et Santo Domingo.

Il leur présente sa copie avec la lettre de Rabbe.

—Oh ! oh ! lui disent ces messieurs, il y a du bon dans ces articles, mais sont-ils de vous seul ?

—Et de qui donc seraient-ils ? demanda Méry.

—Votre patron, sans doute, y a mis la main ? Il nous semble reconnaître le style de Rabbe.

— Ah ! ceci devient trop fort ! s'écria le jeune homme piqué au vif. Qu'on me donne un sujet ! je veux le traiter à l'instant même, là, devant vous.

Léon Halévy et Santo Domingo le prennent au mot.

Ils lui proposent pour thème la *Petite Poste.*

Méry prend la plume et, séance tenante, il rédige un article désopilant, plein d'esprit, de verve et de gaieté, qu'on porte à l'heure même au compositeur, et qui, le lendemain, est dévoré d'un bout à l'autre de Paris.

Soulé, sans plus de retard, offre à Méry le titre de rédacteur du *Nain jaune* avec dix-huit cents francs d'appointements.

Huit jours après, il porte cette somme à deux mille quatre cents francs, puis à trois mille; puis la caisse ne compte plus et donne au nouveau rédacteur tout ce qu'il demande.

Méry faisait tout le journal. »

Sa place spéciale était cependant le feuilleton de critique. « Né pour admirer les autres, ma critique naissante loua beaucoup et ne dénigra aucun talent: elle osa même commettre ses premiers paradoxes en défendant les

illustres poètes et les glorieux compositeurs de cette époque ; un peu plus tard, elle poussa même l'abus de la hardiesse jusqu'à donner le nom de chefs-d'œuvre à *Moïse* et à *Guillaume-Tell*, lorsque les savants, ennemis des paradoxes, soutenaient que « Rossini ne serait jamais qu'un léger discoureur en musique. »

Mais le *Nain jaune*, écrasé par les amendes que l'on faisait alors pleuvoir sur les journaux de l'opposition, cessa de paraître. Du reste Méry n'était pas satisfait de ses premiers succès. Il rêvait, dans sa modeste mansarde, du retentissement des *Messéniennes* de Casimir Delavigne.

Auguste Barthélemy venait de collaborer au *Drapeau blanc* de Martainville, où on se flattait d'être plus royaliste que le roi, et il avait publié diverses poésies pour se faire bien voir de la cour. Déjà, le 1er octobre 1820, à la nouvelle de la naissance du duc

de Bordeaux, il avait fait chanter l'événement au théâtre de Marseille :

> Peuple français, sèche tes pleurs,
> Livre ton cœur à l'espérance,
> Berry renaît, et tes malheurs
> Sont réparés par sa naissance.

Barthélemy espérait que son zèle serait récompensé de quelque faveur ministérielle. Il alla frapper à la porte des antichambres, mais il fut toujours éconduit. A sa quarante-troisième visite cependant on lui offrit vingt francs. C'était au mois de mai 1825.

Il était furieux : il rencontre Méry, lui raconte ses peines, et tous deux voient passer les équipages de Sidi Mahmoud, envoyé du bey de Tunis pour assister au sacre de Charles X. Méry saisit l'occasion et écrit l'*Epître à Sidi Mahmoud* qui fonda la haute satire de l'époque. Barthélemy, dans les *Adieux à Sidi Mahmoud*, fit une réponse on ne peut mieux réussie, et ainsi prirent naissance les *Sidiennes*,

premiers pamphlets collectifs de Méry et de Barthélemy, qui préludèrent à leur commune fortune et avec lesquels ils harcelèrent le ministère.

Ils présentaient à l'ambassadeur ottoman l'aspect de Paris dans des strophes riches et pompeuses : les misères élégantes de cette capitale, les infirmités du vice et de la police; ils attaquaient les hommes et les choses, sans indiquer autrement que par des initiales les personnages notoirement connus ; ils les désignaient par la rime, avec une si cruelle exactitude, que chacun pouvait les reconnaître et les saisir.

Le gouvernement de la Restauration avait alors à lutter contre deux oppositions : une, d'extrême droite, qui n'avait que des passions, des haines et des ressentiments, une autre, de gauche, formée de libéraux qui, sous la conduite de La Fayette et de Manuel, attaquaient le pouvoir. Les deux oppositions s'étaient alliées et avaient

pour mot d'ordre de faire, avant tout, échec au ministère. Gouverner contre ces deux oppositions réunies était difficile.

La Restauration a été un temps heureux et malheureux. Elle a eu cette fortune de donner à la France au lendemain de ses désastres une grandeur nouvelle par ses institutions généreuses, par l'éclat des tribunes et le réveil des esprits. Elle avait le malheur de s'être confondue en naissant avec des passions d'ancien régime, des ardeurs et des menaces de réaction qui faisaient de la royauté bourbonnienne une suspecte ou une ennemie au milieu d'une société renouvelée par la Révolution et l'Empire. C'est le secret de son histoire, de son caractère, de ses luttes, de sa ruine.

Au lendemain de l'assassinat du duc de Berry, les royalistes ardents avaient accusé le ministre Descazes, et Chateaubriand avait même dit que le pied

lui avait glissé dans le sang. Le roi avait alors appelé aux affaires le duc de Richelieu et avec lui de M. de Villèle et M.de Corbière.

M.de Villèle avait été envoyé à la Chambre en 1815 par le département de la Haute-Garonne. « Cet homme avait des dehors simples, qui manquaient d'agréments ; son accent prononcé ôtait tout charme à son débit, mais sa parole lumineuse éclairait les sujets qu'elle touchait; le jugement, cette qualité maîtresse, éclatait dans les avis qu'il ouvrait.On sentait en lui l'administrateur et le politique. »

Or, tandis que les députés du Midi se réunissaient autour de M.de Villèle, ceux des départements de l'Ouest entouraient un député à la figure pâle et studieuse,dont l'extérieur était encore plus simple, mais dont les yeux perçants annonçaient l'esprit vif et pénétrant. C'était M. de Corbière, un des membres les plus distingués du barreau de Rennes.

Entré d'abord au Conseil avec le seul titre de ministre d'Etat, M. de Villèle reçut en 1821 le portefeuille des finances,et fut élevé, l'année suivante, à la présidence du Cabinet.En prenant la direction des affaires, il n'était pas sans appréhension. Il se trouvait en effet placé dans une situation difficile. « Ce n'étaient plus seulement des orages de la Chambre et des tumultes de la rue, dit M. Guizot, dans ses *Mémoires*, les sociétés secrètes, les complots, les insurrections, un effort passionné pour le renversement de l'ordre établi, fermentaient et éclataient partout, dans les départements de l'Est, de l'Ouest et du Midi, à Belfort, à Colmar, à Toulon, à Saumur, à Nantes, à La Rochelle, à Paris même et sous les yeux des ministres, dans l'armée comme dans les professions civiles, dans la garde royale comme dans les régiments de ligne. En moins de trois mois, huit conspirations sérieuses

attaquèrent et mirent en question la Restauration. »

M. de Villèle était pourtant un modéré, un libéral dans le vrai sens du mot. C'est lui qui, dans une discussion sur le sens électoral, s'écriait : « Seraient-ils bien les députés des départements et exprimeraient-ils bien l'opinion de la France, ceux à la nomination desquels n'auraient concouru qu'un petit nombre de leurs concitoyens? Cette espèce de privilège exclusif, accordé aux contribuables payant 300 francs d'imposition, est-il dans nos mœurs actuelles, est-il d'accord avec le système représentatif ? Il a paru au contraire à votre commission que plus sera grand le nombre de Français qui contribueront à la nomination des députés, plus la Chambre sera ce qu'elle doit être. »

M. de Villèle signala son ministère par des mesures de la plus haute importance : la guerre d'Espa-

gne, la septennalité de la Chambre élective, le milliard d'indemnité accordé aux émigrés, l'établissement du fonds 3 p. 100, le dégrèvement de l'impôt foncier et la prospérité des finances du pays ; mais il s'aliéna l'esprit public en proposant des mesures antipopulaires : rétablissement du droit d'aînesse, loi du sacrilège qui portait la peine de mort contre ceux qui profaneraient publiquement des objets consacrés au culte, censure des journaux, loi contre la liberté de la presse, dissolution de la garde nationale, mesures qui firent qualifier son administration de *ministère déplorable.*

Tandis que ces divers actes faisaient qualifier ainsi par les libéraux les efforts de M. de Villèle, les royalistes de l'extrême droite n'étaient pas contents : « Ce ministère, écrivait la *Quotidienne*, est plus dangereux que tous les gouvernements qui l'ont précédé. La Convention vous ôtait vos têtes,

mais non vos principes ; sous Bonaparte il y avait de la gloire, il n'y a aujourd'hui que du cynisme et de la corruption. » Le *Drapeau blanc* tenait à peu près le même langage. Le rédacteur en chef de cette feuille, M. Martainville, répondit un jour à M. de Villèle qui lui reprochait ses violences : « Il faut bien croire que j'ai raison, car plus mes articles sont violents plus le *Drapeau blanc* gagne d'abonnés. »

C'est dans ces circonstances que Joseph Méry et Barthélemy publièrent les *Sidiennes*. Tout Paris voulut lire ces petits poëmes ; et, aujourd'hui encore, bien que les passions et les haines politiques qui les firent naître soient éteintes, on ne peut nier le beau talent littéraire de ces poésies et leur vif esprit. Dans l'une d'elles, on faisait intervenir M. de Peyronnet, le garde des sceaux, qui disait :

> Je veux, à mon devoir fidèle,
> M'envelopper dans ma vertu.

M. de Villèle lui répondait à part :

> Voilà, voilà ce qui s'appelle
> Être légèrement vêtu.

Encouragé par ses premiers succès et désireux de faire tomber le ministère, Méry écrivit l'*Epître à M. de Villèle*, puis la *Villèliade* ou la prise du château de Rivoli, poëme héroï-comique qui parut en 1826.

Il existait alors un petit cénacle littéraire de jeunes, un groupe d'esprits indépendants et originaux. Ce qui rapprochait tous ces jeunes c'est la foi aux idées, l'ardeur généreuse des convictions, la sève morale; c'est cette vivacité de passion d'une société renaissante où l'on s'intéressait à tout, à la charte et à la poésie, aux luttes parlementaires et à un livre d'histoire, à une nouveauté littéraire comme à un discours de la Chambre, aux *Méditations* de Lamartine comme à une leçon de Cousin.

On se réunissait chez Armand Carrel, qui avait été en garnison à Marseille et qui se lia intimement avec Méry. Carrel, du reste, travaillait aussi chez Rabbe. Adolphe Thiers venait quelquefois dans ce petit cénacle. Il dit un jour à Méry : « Vous versifiez avec une facilité rare; le ministère Villèle devient de plus en plus impopulaire : pourquoi n'écririez-vous pas une satire contre M. de Villèle ? »

Un soir Méry lut son poëme à ses jeunes amis. Il l'avait improvisé en huit jours. L'allure en était vive et la plaisanterie gracieuse dans sa malignité. Les membres du petit cénacle le trouvèrent superbe et proclamèrent la *Villèliade* un chef-d'œuvre. Laissons de nouveau Mirecourt raconter l'anecdote :

« Il y avait à cette réunion d'amis un clerc d'avoué qui ne s'attendait en aucune sorte à être, quelque vingt ans plus tard, ministre de l'instruction publique.

Achille de Vaulabelle ne possédait pas un sou vaillant.

Mais il fouilla dans la poche de son frère, officier aux gardes, y trouva quelques louis et, quarante-huit heures après, la *Villèliade*, tout imprimée et toute radieuse, sortait des ateliers typographiques de Fereau, rue du Foin Saint-Jacques.

Le *Constitutionnel* était alors place de la Bourse.

Il avait pour rédacteurs Etienne, Jay, Tissot, Jouy, Arnault, véritables rois de la presse et dispensateurs uniques de la publicité : car, en ce temps-là, il n'y avait point d'annonces.

Tout livre dont ces messieurs dédaignaient de rendre compte était sûr de rester dans l'oubli.

Le jeune auteur de la *Villèliade* se présente à la rédaction du *Constitutionnel* avec deux exemplaires de son œuvre.

Etienne en prend un, le coupe assez

dédaigneusement du doigt et le parcourt ; mais bientôt il tressaille et pousse des exclamations :

— Bravo, s'écrie-t-il, bien touché !.. c'est du Juvénal tout pur !

Jouy, qui tenait l'autre exemplaire, ne disait mot.

Tout à coup, il se retourne vers Méry et lui demande :

— Est-ce vous qui avez écrit cela ?

— C'est moi, répondit le timide auteur.

— Je vous en fais mon compliment, jeune homme. Vous irez loin.

Des importuns arrivent. On parle de la Chambre et des discours prononcés à la séance du jour. Méry s'incline et sort.

L'accueil de l'aréopage a été flatteur; mais il faut, dans la conjoncture, autre chose que des louanges stériles, et aucun de ces messieurs n'a promis de rendre compte de son œuvre.

Méry se reproche de n'avoir pas abordé franchement ce point capital.

Sachant qu'Etienne va dîner tous les soirs aux Frères Provençaux, il prend le parti de l'attendre et se place résolument en embuscade, bien décidé à l'accoster au passage.

Au bout de vingt minutes il voit sortir son homme.

Etienne a la brochure à la main ; il lit en marchant.

—C'est bien, pense Méry, laissons-le lire. Je lui parlerai tout à l'heure.

Et il le suit à quelque distance.

Mais Etienne lisait toujours. C'eût été vraiment dommage de l'interrompre. Il lut d'un bout à l'autre de la rue Vivienne; il lut sous les arcades du Palais-Royal ; il ouvrit, en lisant, la porte des Frères Provençaux et continua à lire après s'être mis à table.

Il avait sur les lèvres un sourire approbateur et se livrait à de petits hochements de tête, que Méry observait de la galerie voisine, au travers des glaces de la première salle.

— Bon ! s'écria le poète en se frottant les mains, j'ai mon article.

Après ce qu'il venait de voir, il était fort inutile de parler à Etienne.

Le lendemain, Méry se lève et consulte ses finances : il a quatre sous dans sa bourse, juste un sou de moins que le Juif-Errant.

Mais qu'importe ?

Il déjeune avec un sou de pain, une tablette de chocolat d'un sou, et il lui reste encore dix centimes pour aller lire le *Constitutionnel* au café de Thémis.

O bonheur ! la *Villèliade* a son article ! un feuilleton complet, un énorme feuilleton de six colonnes !

Méry court chez la brocheuse, met sous son bras un paquet de treize exemplaires et se dirige du côté du Palais-Royal.

Il entre chez le libraire Ponthieu, sous les galeries de bois.

—Voulez-vous, lui dit-il, montrant son paquet, prendre ceci en dépôt ?

— Non, vraiment, dit Ponthieu; je suis encombré de brochures. Il en pleut de tous côtés, je ne reçois plus rien.

— Mais, objecte Méry, ce que je vous offre peut avoir du succès ; le *Constitutionnel* en a longuement parlé ce matin.

Le libraire, à ces mots, dresse l'oreille.

— Êtes-vous sûr de cela? dit-il au poète.

—Rien de plus facile que de vous en assurer : faites acheter le journal, répond Méry.

Deux minutes après, Ponthieu lisait l'article avec un air de stupéfaction profonde.

Il était à peine au bas de la première colonne, qu'un individu ouvre la porte et demande :

— La *Villèliade*, s'il vous plaît ?

— Voilà! se hâte de répondre Ponthieu, en prenant avec vivacité les trei-

ze brochures sous le bras de Méry et en donnant une à l'acheteur : prix cinq francs !

L'étranger paye et sort.

— Diable ! diable ! murmure le libraire, c'est l'article qui fait déjà son effet. Il n'y a rien d'étonnant ; on vous donne beaucoup d'éloges.

Il reprend le journal et veut achever de lire.

Mais aussitôt paraît un second acheteur, puis un troisième, puis un quatrième, puis cinq, six, neuf autres. Le paquet d'exemplaires est vendu et la boutique se remplit toujours.

— Patience, messieurs,patience ! dit Ponthieu ; je ne puis suffire à l'empressement du public. D'ici à quelques minutes, on va m'apporter deux mille exemplaires. Ayez la bonté d'attendre !

Et, conduisant Méry dans son arrière-boutique :

— Voyons, lui dit-il, combien voulez-vous de votre poëme ?

— Heu ! fit le jeune homme, je ne sais... j'attends vos offres, et je m'en rapporte à votre conscience.

— Vingt mille francs, cela vous convient-il ?

— Mettons vingt-cinq, dit Méry, et ce sera marché fait.

— Touchez là, dit Ponthieu.

Ils se frappèrent dans la main.

Le libraire ouvrit sa caisse et compta vingt-cinq billets de mille francs que l'heureux poète engloutit dans cette même poche où il n'avait puisé le matin qu'un denier si modeste.

En sortant de la boutique de Ponthieu, Méry trouva que les galeries du Palais-Royal n'étaient pas assez hautes et craignit sérieusement de s'y blesser le front.

Il changea un de ses billets contre de l'or.

Puis il entra chez un perruquier-coiffeur et se fit raser le menton pour la première fois. »

Si Méry était tellement content c'est qu'il n'avait pas toujours reçu des éditeurs un accueil aussi flatteur et aussi agréable. L'échec qu'il éprouva en compagnie de Barthélemy lorsqu'il se présenta pour la première fois chez un libraire fut consigné dans une épitre adressée à un ami :

Nous avons découvert ici
Un âne de Montmorency
Qui tient boutique de libraire.
Parlant fort peu, mais sachant braire,
Il nous dit : — Avez-vous un nom ?
Et nous lui répondîmes : — Non.
Sans parrain, comme sans baptême,
Nous vivons frappés d'anathème,
Et l'ami qui veut nous parler
Nous siffle pour nous appeler.

Le pamphlet contre M. de Villèle fut vendu en moins d'une semaine à plus de douze mille exemplaires. Il eut seize éditions successives, et l'on imprima le 60e mille et la vingt-huitième édition en 1830. C'était un succès sans exemple alors dans toute l'histoire de la littérature.

Inconnu la veille ou à peu près, Méry fut dès ce jour-là un homme illustre. Toutes les célébrités vinrent lui tendre la main. La vogue fut immédiate, le rire universel; même dans les salons royalistes on répétait les épigrammes contre l'inventeur du double vote, le trio ministériel, la chambre des trois cents muets et le président du conseil que Méry appelait :

Jean Bart du garde-meuble, et Neptune d'eau douce.

Cependant, malgré les écus et les félicitations qui lui arrivaient à la fois, Joseph Méry était loin de jouir d'une tranquillité parfaite. A chaque instant il s'attendait à voir frapper à sa porte la vengeance ministérielle. Cette crainte n'était pas sans fondement et ses nombreux amis la partageaient. Mais il en fut quitte pour la peur. M. de Villèle était doué d'un esprit ferme et d'un suprême bons sens, il était

d'ailleurs occupé par d'autres affaires et il laissa passer la satire.

Devenu riche, Méry paya ses loyers arriérés et quitta le modeste logement qu'il occupait rue du Harlay pour venir habiter un premier étage de la Chaussée d'Antin. Il paya aussi toutes ses dettes. Or, parmi les créanciers qui lui présentèrent leur note, fut Alphonse Rabbe qui avait fait souvent dîner à sa table le pauvre Méry.

Rabbe n'avait pas réussi et, de plus, en avançant dans la vie, il ne guérissait pas du mal cruel qui l'avait défiguré; ses souffrances devenaient plus cuisantes de jour en jour et son esprit allait toujours s'assombrissant. Dans les souvenirs qu'elle a consacrés à son mari, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, Mme Victor Hugo trace un portrait saisissant de Rabbe, tel qu'il était alors : « Ses paupières, ses narines, ses lèvres étaient rongées; plus de barbe et des dents de

charbon. Il n'avait conservé que ses cheveux dont les boucles blondes flottaient sur ses épaules, et un seul œil dont le regard ferme et franc jetait encore un éclair de beauté sur ce masque hideux. »

Il se faisait horreur à lui-même, ne pouvait voir un miroir sans frissonner, et cependant y regardait avec une persistance féroce sa peau rongée et son visage autrefois si beau. « Cadavre vivant, s'écriait-il, quand seras-tu donc rendu à la terre? ô solitude! ô mort! je me suis abreuvé de vos sévères délices. Vous êtes mes amantes, seules mais fidèles... Amère et cruelle absence du visage de Dieu, jusques à quand me tourmenteras-tu?»

Puis il adressait à la mort une apostrophe sinistre où il l'appelait avec une sorte d'ivresse, où il l'adorait comme la déesse de la délivrance et de la liberté. Elle vint auprès de lui dans la nuit du 31 décembre 1829, et l'on

crut, non sans raison, qu'il s'était empoisonné. Cette fin n'étonna pas ceux qui connaissaient les lignes passionnées qu'il avait écrites en faveur du suicide.

Après avoir payé ses dettes, même à Rabbe, Joseph Méry se souvint d'une jeune personne, Mademoiselle Borel, qu'il avait connue à Marseille, et il vint l'épouser. Cette jeune personne était la fille du propriétaire d'un café des Allées de Meilhan; c'était la bonté et l'honnêteté personnifiées, mais elle était peu instruite, elle était même un peu niaise, paraît-il,et ne put comprendre son mari. Ce qui est certain, c'est que Méry ne la mena jamais à Paris,où on le croyait garçon.Plus tard,il oublia complètement sa femme et l'absence de cette épouse fut un malheur qui pesa constamment sur sa vie.

Méry profita de son séjour à Marseille, en novembre 1826, pour publier quelques articles dans le journal le

Messager, qui paraissait alors. Peu de temps après il perdit son père et sa mère, puis rentra à Paris.

Le succès de la *Villèliade* avait été trop considérable pour que son auteur pût s'arrêter en si beau chemin. Méry pria Barthélemy de le seconder et de continuer la lutte contre le ministère, lutte qui venait de changer de phase.

Les journaux de l'opposition commençaient à porter sur les questions religieuses le principal effort de leur polémique. M. de Montlosier, pair de France et rédacteur du *Drapeau blanc*,écrivait des brochures et envoyait des pétitions à la Chambre pour montrer ce qu'il appelait « l'envahissement du parti prêtre » et pour denoncer « l'existence d'une société mystérieuse désignée sous le nom de Congrégation. » Les Jésuites, introduits en France sous le nom de *Pères de la foi*, redevenaient un épouvantail com-

me au siècle précédent. « Ces jésuites, ces congrégations, disait encore M. de Montlosier, entretiennent en France une agitation dangereuse ; la loi les condamne, nous avons le droit de réclamer l'application de la loi. »

Méry et Barthélemy se laissèrent emporter par le courant et, en 1826, ils publièrent successivement : *Les Jésuites*, épître à M. le président Seguier ; *Malagutti et Ratta*, ou les deux ultramontains, qu'ils mirent en scène à propos de l'assassinat d'un changeur de Paris par deux italiens; puis *Rome à Paris*, poëme contre le fanatisme, qui parut au mois de décembre et qu'on leur acheta 12,000 francs.

C'est à la même époque que Méry et Barthélemy lancèrent ce spirituel pamphlet contre l'Académie, intitulé : *La Biographie des Quarante*. L'Académie venait de faire coup sur coup deux choix vivement blâmés par le parti libéral : elle avait nommé l'abbé Frays-

sinous et l'archevêque de Quélen. Les deux poètes écrivirent entre autres cette épigramme :

Hier, traversant, je ne sais dans quel but,
Le pont du Louvre et de l'Académie,
Au vieux cadran qui meuble l'Institut
J'entends sonner deux heures et demie :
Au même instant, la tour de l'Auxerrois
Sonne en duo, mais compte jusqu'à trois ;
Si bien qu'oyant l'une et l'autre pendule,
Je fus perplexe, et puis, me ravisant :
Non, tout va bien, dis-je, car à présent
L'Eglise avance et l'Institut recule.

En 1827, au mois de février, les deux poètes publièrent la *Peyronnéide*, épître à M. de Peyronnet. Ancien procureur général à Bourges, devenu garde des sceaux grâce à la protection de madame du Cayla qui avait été l'amie de Louis XVIII, M. de Peyronnet avait fini par prendre le portefeuille de l'intérieur et il venait de préparer un projet de loi sur la presse que Chateaubriand avait qualifié de *vandale*. L'arrogance hautaine que M. de Peyronnet portait dans les dis-

cussions contribuait, plus encore peut-être que le souvenir des rigueurs judiciaires qu'il avait exercées quelques années auparavant, à exciter des haines qui ne ménageaient pas plus en lui l'homme que le ministre. Contre M. de Peyronnet toutes les armes semblaient permises : de sanglantes allusions aux détails vrais ou faux de sa vie privée circulaient sous une forme satirique qui les gravait dans tous les esprits.

Après la *Peyronnéide*, Méry et Barthélemy écrivirent la *Corbiérèide*, poëme héroï-comique contre M. de Corbière et sorte de pendant à la *Villèliade*, puis la *Soirée chez Peyronnet* et *Les étrennes à M. de Villèle* ou nos adieux aux ministres.

Le résultat qu'on espérait approchait : l'opposition gagnait tous les jours du terrain, et il n'était que trop évident que la royauté, que la religion elle-même se trouvaient compromises

avec le ministère ; que, de moment en moment, le respect, qui est une des conditions de leur existence, allait s'affaiblissant pour faire place à une dangereuse impopularité. Cette impopularité toujours croissante se manifestait par mille démonstrations hostiles. Le 29 avril 1827, à une revue de la garde nationale, on accueillit le roi par les cris répétés : « A bas les ministres! A bas les jésuites! » De leur côté les journaux de l'extrême droite continuaient à s'écrier : « Il faut faire justice du ministère le plus corrompu et le plus corrupteur qui ait jamais existé. »

Charles X pria M. de Villèle de donner sa démission. En apprenant cette décision, la dauphine ne put s'empêcher de dire au roi : « Vous abandonnez M. de Villèle ; c'est la première marche de votre trône que vous descendez. »

M. de Martignac arriva au pouvoir. C'était la concession extrême que le

roi entendait faire aux libéraux. Gouverner avec le centre, tel était le programme qu'apportait le nouveau ministre. Les désirs de Méry et de Barthélemy étaient ainsi réalisés. Aussi les traits piquants qu'ils décochaient chaque jour tombèrent de leurs mains. S'ils n'attaquèrent pas M. de Martignac ce fut peut-être encore parce qu'ils savaient que ce ministre avait appris par cœür la *Villèliade* et s'était plu à la débiter dans de nobles salons, où elle avait été couverte d'applaudissements qui s'échappaient spontanément d'un auditoire faisant passer l'esprit et les saillies avant les opinions politiques.

C'est dans cet interrègne de la satire que Méry et Barthélemy s'occupèrent d'un grand poëme sur *Napoléon en Egypte*. On était alors libéral et bonapartiste. C'était la mode. Napoléon était surtout en faveur dans le clan des poètes : Béranger le divini-

sait; Victor Hugo, Casimir Delavigne, Lamartine le chantaient. Méry et Barthélemy suivirent ces exemples, oubliant qu'ils avaient marché contre lui les armes à la main, et que l'un d'eux l'avait appelé :

Étrange imposteur et soldat couronné !

L'éditeur Ambroise Dupont acheta *Napoléon en Egypte* pour 60,000 fr. Il avança la moitié de cette somme avant que Méry et Barthélemy eussent fait un seul vers. Mais il ne préjugea pas à tort du talent des deux auteurs, car grandeur de conception, richesse d'images, pureté de style, vérité de caractères, tout est dans cette sublime gazette où sont retracés les épisodes d'une guerre de géants dans les déserts de l'Afrique.

Napoléon en Egypte parut au mois de novembre 1828. Dans la préface, les auteurs disaient : « En dégageant notre poëme de tous les accessoires de

l'antique épopée, il ne fallait ni copier servilement l'histoire en gazetier, ni la tronquer par des licences poétiques: entre ces deux écueils était une route à suivre, étroite mais encore belle ; nos juges décideront si nous nous en sommes écartés. »

Fidèles à ces engagements, les poètes suivirent de leurs beaux vers Bonaparte à Alexandrie, aux Pyramides, au Caire, au désert, à Ptolemaïs, dans la mosquée hideuse des pestiférés, et sur le champ de bataille d'Aboukir. Les adieux à la terre d'Egypte, le tableau qui déroule l'avenir de celui qui sera Napoléon, le chant du désert, les portraits des chefs de l'armée furent admirés des amateurs de belle poésie et peuvent être comparés aux œuvres des plus grands poètes. L'ouvrage pourtant n'était pas complet ; la critique peut reprocher à Méry et à Barthélemy ce qu'ils n'ont pas fait ; elle peut dire qu'il y avait encore de puissantes

inspirations à recevoir de la *Terre des Prodiges* ; que le poëme a été écrit trop vite, avec verve mais non avec tout le soin possible. Ces défauts tiennent moins au sujet qu'au but que se proposaient les auteurs : si *Napoléon en Egypte* n'est pas assez travaillé, s'il est incomplet, c'est que, malheureusement, il fut encore un livre d'opposition.

Joseph Méry et Barthélemy étaient venus à Marseille pour écrire ce poëme et s'étaient installés au château d'Espagne à Mazargues. Louis Méry, qui a décrit divers sites marseillais, a parlé du château d'Espagne. Après avoir dit toutes les beautés de cette demeure qui fut vraiment royale puisque Charles IV d'Espagne, dépossédé de son trône par Napoléon Ier, y demeura, il ajoute : « Le palais a un souvenir littéraire : deux poètes y trouvèrent des inspirations; ils voulaient teindre leurs vers de couleurs orientales ; notre

Midi les leur prodigua dans ce ciel ardent, dans l'aspect de la mer étincellante où bondissent tant de feux, dans le calme solennel qui les entourait : la poésie de nos deux compatriotes plongea dans cet air d'Orient et en sortit toute embaumée, gracieuse et folâtre comme une arabesque avec les souvenirs du harem. »

Les deux poètes firent hommage de *Napoléon en Egypte* à tous les membres dispersés de la famille impériale. Barthélemy alla jusqu'à Vienne pour tenter inutilement d'en remettre lui-même un exemplaire au duc de Reichstadt. A son retour, il alla à Stuttgard visiter Auguste Schwab qui venait de traduire leur poëme en allemand, puis il rentra à Marseille où il retrouva Méry et reprit avec lui sa tâche. Ils écrivirent alors le *Fils de l'homme* ou souvenirs de Vienne. Cette relation du voyage auprès du fils de l'empereur fut publiée au mois de juin 1829. Elle

renferme les plus beaux vers de Méry et Barthélemy ; c'est, au point de vue littéraire, la plus parfaite de leurs inspirations. Le gouvernement la fit poursuivre. Le procès eut lieu à Paris le 29 juillet 1829. Barthélemy présenta sa défense en un plaidoyer en vers qui est attribué à Méry. Il expliquait comment était né le *Fils de l'Homme* et ajoutait :

Et, tandis que Méry
Allait, sous le soleil de la vieille Phocée,
Ressusciter un corps usé par la pensée,
J'osais, vers le Danube égarant mon essor,
A la cour de Pyrrhus chercher le fils d'Hector.
Je portais avec soin, dans mes humbles tablettes,
Ces dons qu'aux pieds des rois déposent les poètes ;
Et poète, j'allais pour redire à son fils
L'histoire d'un soldat aux plaines de Memphis :
Voilà tout le secret d'un long pèlerinage.

Et, parlant de Méry, retenu à Marseille, il disait en terminant son exorde :

Il attend aujourd'hui l'œuvre de la justice ;
S'il eût été présent, il serait mon complice.
Éternels compagnons dans les mêmes travaux,
Forts de notre union, frères et non rivaux,
Jusqu'ici dans l'arène à nos forces permise
Nos deux noms enlacés n'eurent qu'une devise,
Et jamais l'un de nous, reniant son appui,
N'eût voulu d'un laurier qui n'eût été qu'à lui.

Barthélemy fut condamné à trois mois de prison et 1,000 francs d'amende. Tous les détails de cette affaire,qui accrut considérablement la popularité des deux poètes, sont relatés dans le *Procès du Fils de l'Homme* que Méry et Barthélemy firent paraître peu après.

Mais le 9 août 1829 on apprit par le *Moniteur* que M. de Martignac abandonnait le ministère et cédait la place à M.de Polignac.C'était l'extrême-droite qui arrivait au pouvoir. Aussitôt l'opposition libérale reprit encore plus vivement que sous M.de Villèle. Ce que fut cette opposition, Armand Carrel, ami de Joseph Méry, va nous l'apprendre : « Toute la politique, pour les journaux comme pour l'opposition dans la Chambre, consistait toujours à vouloir ce que le gouvernement ne voulait pas, à combattre ce qu'il demandait, à refuser tout bienfait offert par lui, comme cachant une

trahison secrète, enfin à le rendre impossible afin qu'il tombât, et c'est par là, en effet, qu'il est tombé. »

Méry et Barthélemy prirent part à cette opposition et recommencèrent leurs satires. A cette époque, on offrit à Joseph Méry le ruban de la Légion d'honneur. Mais, craignant que cette distinction ne fut offerte que par crainte de sa plume, il la refusa et publia successivement avec la collaboration de Barthélemy : la *Censure,* la *Bacriade,* le *Congrès des ministres,* la *Guerre d'Alger* qui furent écrites à Marseille au château d'Espagne. L'esprit vif et facile, la verve mordante qui animent la *Villèliade* se retrouvent dans ces autres pamphlets.

La *Bacriade* est relative à Nathan Bacri, un juif barbaresque qui était venu habiter Marseille, et qui est considéré comme ayant occasionné la guerre qui donna l'Algérie à la France.

Le dey, qui régnait à Alger en 1793,

avait fait au gouvernement français une importante fourniture de blé. La République ne régla rien pour le paiement de ces blés ; l'Empire de même ; seule la Restauration prêta l'oreille aux réclamations du gouvernement algérien. La dette fut reconnue pour sept millions. Bacri, qui avait la confiance du dey d'alors nommé Hussein, fut chargé de négocier cette créance dont il était devenu titulaire ; mais il était lui-même sous le coup de réclamations financières, élevées par des négociants français, compliquées d'une demande de 300,000 piastres dues à Bacri par l'Espagne et versées par cette puissance aux mains du dey qui la retenait. L'affaire allas'embrouillant chaque jour. Ce fut alors que Hussein, irrité de ne pas recevoir les sept millions, s'en prit à la France et outragea publiquement son vieux consul Deval, en le souffletant d'un coup d'éventail qui fut une déclaration de guerre.

Méry et Barthélemy se saisirent de Bacri et en firent le héros de leur poëme satirique.

M. de Polignac achevait pendant ce temps de perdre la partie royale « avec des atouts plein la main » ; les deux poètes voulurent accélérer la chute de la monarchie et ils écrivirent le poëme de *Waterloo* qui clôtura leur campagne contre la Restauration. Méry, étant à Marseille pendant l'été de 1829, travaillait à ce nouveau pamphlet. Barthélemy vint le rejoindre, et ensemble ils terminèrent cette œuvre, dirigée contre le général de Bourmont qui venait de recevoir le commandement du corps expéditionnaire d'Afrique, et auquel on reprochait de n'avoir pas secondé Napoléon à Waterloo.

Le littérateur Saintine avait visité, au mois de juin 1829, le fameux champ de bataille. Le soir de sa visite, il écrivit à Méry et à Barthélemy une lettre dans laquelle il leur donnait des dé-

tails qui les aidèrent puissamment pour ce poëme où sont de forts beaux vers, comme ceux-ci :

C'est alors que sonna cette heure solennelle
Que Dieu marque du doigt sur l'horloge éternelle.
Alors se révéla cette terrible loi
Dont l'homme cherche en vain le terrible pourquoi ;
Cette loi qui prescrit, sans le retard d'une heure,
Qu'un monarque s'éteigne et qu'un empire meure.
Le soir on vit paraître à l'horizon lointain
Un Blücher, un vieillard, prête-nom du destin ;
Le ciel laissa tomber un atome de sable
Sur le géant que tous jugeaient impérissable;
L'aigle sans dieu, perdant son foudre accoutumé,
S'abîma dans la nue... et tout fut consommé.

Lamartine n'a certainement jamais mieux dit.

Aussitôt après la publication de *Waterloo*, Barthélemy entra à Sainte-Pélagie pour purger sa récente condamnation. Il en sortit trois mois après, à la veille des fameuses Ordonnances de Juillet et de cette révolution que, d'accord avec Méry, il avait prévue, désirée, prophétisée, caressée et chantée d'avance.

Les deux pamphlétaires étaient à

Paris au moment où cette révolution éclata et le *Dictionnaire des Contemporains*, après Eugène de Mirecourt, dit que pendant trois jours Méry quitta la plume pour le fusil. On a nié énergiquement le fait, et il est difficile de le contrôler ; toutefois, voici un indice qui donne raison à Vapereau et qui laisse croire qu'en effet Joseph Méry se souvint en 1830 qu'il avait porté les armes en 1815 contre Napoléon.

Le *Sémaphore de Marseille* du 20 août 1830 contenait un élogieux article sur le poëme l'*Insurrection*, dont nous allons parler, et dans cet article se trouve ce passage qui est à citer : « Pour communiquer l'électricité de cette grande commotion politique, il fallait en avoir éprouvé soi-même les effets ; pour parler de cette glorieuse révolution, il fallait avoir pris part aux grandes circonstances qui l'ont accompagnée, avoir combattu dans cette lutte de la liberté contre le despo-

tisme. *Une main encore noircie par le feu du 29 juillet pouvait seule écrire la plus belle page de notre histoire, et il n'était donné qu'a des poètes soldats de rendre d'une manière digne du sujet ces faits de géants qui excitent l'admiration de tous les peuples.* MM. Méry et Barthélemy viennent de remplir cette grande tâche. Qui, mieux que nos illustres compatriotes, aurait pu nous dire les actions héroïques des enfants de Paris, et nous retracer les scènes de deuil et de terreur qui, pendant trois jours, transformèrent en un vaste tombeau la première capitale du monde ? *Acteurs de ce grand drame, ils ont repoussé la tyrannie, bravé la fusillade du Carousel, sont entrés aux Tuileries et ont salué les premiers l'étendard de notre délivrance !* »

Le journaliste qui écrivait ainsi se laissait-il emporter par son lyrisme et racontait-il des faits qu'il supposait seulement être vrais ? Il est difficile de

le croire. De plus, il faut faire remarquer, à ceux qui ont catégoriquement nié l'assertion avancée par le *Dictionnaire des Contemporains*, que les rédacteurs du *Sémaphore* étaient les amis de Méry, que son frère Louis avait des rapports quotidiens avec ce journal, qu'il occupait même une place importante dans la rédaction et qu'il aurait pu facilement rectifier cette assertion si elle n'avait point été vraie.

Nous avons nommé le poëme l'*Insurrection*. Il fut écrit quelques heures après la victoire de Juillet, et cette œuvre valut à Méry et à Barthélemy de sincères félicitations de Sainte-Beuve qui la déclara « l'une des meilleures improvisations des auteurs. » Joseph Méry composa en même temps la *Tricolore*, hymne dont Halévy écrivit la musique et qui fut chantée sur tous les théâtres de Paris.

Méry et Barthélemy avaient déclaré dans la *Villèliade* que leur badinage

ne dépassait pas vis-à-vis de la royauté irresponsable celui de Boileau à l'égard des chanoines de la Sainte-Chapelle. Au lendemain de la révolution, quand les ruines apparurent à leurs yeux, ils comprirent qu'ils s'étaient trompés. Aussi est-ce avec regret que, parlant de la Restauration, Méry disait plus tard : « L'époque se faisait admirable, un mouvement merveilleux s'opérait dans les sciences, dans les lettres et les arts. Léopold Robert, Gericault, Delacroix se levaient sous les yeux d'Ingres, de Gérard, d'Horace Vernet. Deux poètes naissaient, deux maîtres les plus purs et les plus harmonieux qui aient éclairé un horizon littéraire depuis Virgile le Divin, on les nommait Lamartine et Victor Hugo ; mais quel que fût l'éclat de cette pléiade, le fracas de la tribune déjà commençait à dominer tout autre bruit de gloire. »

Ses injustices contre le gouvernement d'alors, Méry les avoua plus

sincèrement encore lorsqu'il écrivit : *Une Chaumière sous la Restauration* et *Une Audience de Mehemet-Ali*, reconnaissant pour vrai le fameux mot d'Armand Carrel : « Sous la Restauration nous avons joué la comédie pendant quinze ans. »

Mais le mal était fait et il était trop tard pour le réparer. Il fallait en subir les conséquences. Les crises de l'établissement du nouvel ordre de choses, les émeutes journalières , la perturbation dans les fonds publics,que devaient suivre bientôt le sac de Saint-Germain l'Auxerrois, les troubles du procès des ministres, le pillage et la destruction de l'archevêché,les violences enfin qui devaient amener la guerre civile et l'imminence de la guerre extérieure découragèrent Méry.

Il rentra peu de temps après à Marseille où nous le retrouvons, au mois de novembre 1830, occupant ses loisirs à faire des cours de littérature contem-

poraine au cercle de l'Athénée. Ensuite, toujours en collaboration avec Barthélemy, il écrivit la *Dupinade* ou la révolution dupée, poëme héroï-comique qui parut au mois de mai 1831, puis les *Douze journées de la Révolution*, suite de poëmes sur les principales scènes de l'histoire révolutionnaire.

Ces douze journées sont : *Le Serment du jeu de Paume* (20 juin 89), la *Bastille* (14 juillet 89), le *Peuple à Versailles* (5 et 6 octobre 89), le *Peuple aux Tuileries* (20 juin 92), le *Peuple roi* (10 août 92), les *Massacres* (2 et 3 septembre 92), la *Mort de Louis XVI* (21 janvier 93), les *Girondins* (31 mai 93), *Chute de Robespierre* (27 juillet 94), le *Peuple à la Convention* (20 mai 95), *Bonaparte* (5 octobre 95), *Saint-Cloud* (9 novembre 99).

Bien des choses sont exagérées dans ces poëmes. Le libéralisme croyait alors aux hautes vertus de la Révolution ; il n'y croit plus autant aujour-

d'hui. Cependant la poésie du 21 janvier est parfaite, c'est certainement la plus belle. La dernière ne cache pas l'amour des poètes pour Bonaparte :

Il approche celui dont la parole forte
Va tout ressusciter sur une terre morte.
. . . .
Il ne prend pas la France ; elle seule se livre,
Se jette dans ses bras et lui demande à vivre.
Tout lui sera permis maintenant, il peut tout :
Son chemin est tracé ; qu'il aille jusqu'au bout !

Auguste Barthélemy était resté à Paris et avait obtenu du gouvernement de Louis-Philippe 1,500 fr. de pension sur les fonds inscrits au budget au profit des gens de lettres. Dès lors, il n'avait plus qu'à encenser le pouvoir. Mais bientôt son esprit d'opposition reparut et il créa une satire hebdomadaire intitulée *Némésis*, journal en vers d'un seul homme, où il voulait respecter le roi et flageller son gouvernement. On lui retira immédiatement sa pension.

Le 27 mars 1831 parut le numéro modèle.

Une fois par semaine,
Je dois tout visiter dans ce vaste domaine.
Fort de mon unité, seul, libre de soutiens,
Je ne suivrai de but, de conseils, que les miens.
De mes futurs combats, faut-il donner un gage?
Eh bien! j'invoquerai mon antique langage,
Ma guerre de sept ans, sous ce joug détesté:
Et douze mille vers tout chauds de liberté.
. . . .
Qui donc peut m'arrêter, rendre ma plume esclave?
L'indigence? je l'ai; la prison? je la brave?

Ce qui arrêta Barthélemy ce fut le poids du fardeau dont il avait voulu seul se charger. Il appela Méry à son secours. Ce dernier refusa, et Barthélemy fut obligé de prendre pour collaborateur Louis Reybaud, le célèbre auteur de *Jérôme Paturot*. Cependant, Barthélemy étant tombé malade, Méry se décida à revenir en toute hâte à Paris pour aider son ami dans une entreprise aussi fatigante et qui demandait tant de régularité dans la publication. Il devint dès lors le plus fidèle auteur de ces satires les plus véhéments peut-être que la langue française puisse comporter et qui eurent

bientôt une popularité aujourd'hui incroyable. Vérités ou injures, les traits lancés contre MM. D'Argout, Persil, Guizot et tous les hommes du pouvoir restèrent pour longtemps attachés à leur nom.

Une de ces satires les plus méchantes fut décochée contre Lamartine. On l'attribue à Méry. Lamartine, alors au comble de sa gloire, voulait devenir homme politique et il s'était adressé aux électeurs de Dunkerque et de Toulon. *Némésis* lui déclara qu'il n'avait aucun titre pour être député et que son seul devoir était d'aller visiter l'Orient :

Va, les temps sont passés des sublimes extases,
Des harpes de Sion, des saintes paraphrases ;
Aujourd'hui tous ces chants expirent sans écho.
Va donc, selon tes vœux, gémir en Palestine
Et présenter, sans peur, le nom de Lamartine
Aux électeurs de Jéricho !

Lamartine se fâcha et répondit vivement :

Ton Dieu n'est pas le mien et je m'en glorifie
J'en adore un plus haut que tu ne comprends pas.

La *Némésis* vécut un an et, douze mois durant, ce ne fut qu'un jet de poésie, un jet de même hauteur, ne déclinant jamais, grandissant plutôt. *Némésis* prit un à un tous les grands événements politiques, les para de ses couleurs, les accentua, les cadença dans sa langue nerveuse et sonore; elle saisit au corps les réputations les plus robustes, jeta ses défis aux noms les plus hauts, attaqua en bloc ou en détail, enchassa tout dans son rythme, tout, jusqu'aux abstractions gouvernementales; elle fit tour à tour du paradoxe et de la logique, de l'art ou de la raison d'Etat; parla aux passions et au bons sens, souffla l'émeute ou appela la discussion; entonna un chant de guerre ou prêcha la fraternité des peuples. Tous les partis comparurent à sa barre; aux uns elle tendit la main, elle frappa sur la joue aux autres. Quelquefois elle fouillait dans les mœurs, interrogeait nos monuments, le *Palais*

Royal en hiver, l'*Archevêché et la Bourse*, le *Panthéon*, l'*Obélisque et la Colonne.* Ailleurs c'étaient de majestueuses et grandes peintures et des épopées étincelantes, comme la *Statue de Napoléon* et la *Fête du Soleil.*

Maintenant encore à lire ces compositions improvisées, à les peser, à les détailler sans passion dans le silence du cabinet de travail, à les dépouiller de tout intérêt de circonstance, de toute sympathie politique, on est émerveillé de les voir si pures, si neuves et si complètes, et on se prend à douter que ce soit là une œuvre de quelques jours, et cependant cela est.

Toutefois la *Némésis* dépassa souvent le but : bien des passages sont peu dignes d'un écrivain ; elle ravalait les rois, les juges, l'armée et traitait le Pape d'*imbécile vieillard.* Aussi fut-elle pour Barthélemy la cause de divers procès, mais il les gagna ; le gouvernement chercha alors à frapper

cette publication en la soumettant au timbre : elle subit le timbre et continua à vivre. Pour en finir, on poursuivit Barthélemy sous le prétexte qu'il traitait des sujets politiques sans dépôt de cautionnement. C'était la vérité : aussi fut-il condamné à un mois de prison et 200 francs d'amende. Il épuisa les juridictions : il fut acquitté en appel, mais il fut définitivement condamné par la cour de Rouen après un arrêt de la cour de cassation. Il n'avait pas les cent mille francs de cautionnement exigés, et la *Némésis* cessa de paraître. Le dernier numéro, le 52e, porte la date du 1er avril 1832.

Au début de la *Némésis*, pour ne pas faire mentir le sous-titre : *Journal en vers d'un seul homme*, Méry consentit à ce que son nom ne parût pas; mais, plus tard, il revint sur sa décision, et ceci fut le sujet de querelles qui brouillèrent pendant un certain temps les deux amis. Barthélemy alla même,

dit-on, jusqu'à traiter Méry de *Méphistofelès poltron.* Cependant, dans la magnifique édition illustrée de la *Némésis*, publiée en 1838 par MM. Fiurne et Cie, Barthélemy dit, dans une note, qu'il est bien loin de s'arroger la part de Méry. Il parle de ce dernier dans une poésie et l'appelle :

... cet ami, mon complice fervent.

Et, pour bien indiquer leur accord, ils se disaient :

Jumeaux prêts pour la palme et prêts pour le martyre :
Romulus et Remus de la haute satire.

Du reste, la presse avait soulevé le voile qui cachait au public le principal rédacteur de la *Némésis*, et le libraire Perrotin, publiant la *Némésis* en volume, écrivit au frontispice les noms des deux auteurs.

Toutefois, dès cette époque, les deux amis, bien que devant se retrouver plus tard, ne vécurent plus dans la même

intimité. Barthélemy, sans ressources, n'hésita pas à faire subitement volte-face et à se rapprocher du pouvoir en publiant une apologie de l'état de siège établi à Paris, après les sanglantes journées de juin 1832. C'est M. Thiers, alors un personnage influent du gouvernement, qui acheta la conversion de Barthélemy, comme il avait acheté la trahison du juif Deutz, avec de l'or.

De l'or!... Ah malheureux! vois le peuple en furie
Vilipender ton buste et crier : infamie!
Lacheté! Trahison!
Vois, vois ta Némésis, qui t'inspirait tes œuvres,
Exciter contre toi ses hideuses couleuvres
Qui soufflent un noir poison.

Et le jeune poète marseillais, qui, dans le *Sémaphore* du 25 août 1832, blamait ainsi Barthélemy, s'écriait en terminant sa pièce de vers :

Mais non, non, tu n'a pas, infidèle à toi-même,
Abjuré ton génie et bravé l'anathème
Qui dévore l'honneur;
Tant d'avenir perdu, tant de gloire éclipsée!...
Oh! non, jamais, jamais cette affreuse pensée
N'entrera dans mon cœur.

Il fallut pourtant se rendre à l'évidence. Auguste Barthélemy avait passé avec armes et bagages au camp du gouvernement. Méry s'était catégoriquement refusé à entrer dans une semblable voie et il garda rancune à M. Thiers d'avoir opéré la conversion de Barthélemy.

« Un jour, a-t-il écrit, M. Thiers, ministre de l'intérieur, manda un statuaire et lui dit :

—J'ai besoin d'un Génie de la France, faites-m'en un petit de douze à quinze pieds de haut.

L'artiste se prosterna humblement et lui dit :

—Monseigneur, cette divinité n'existant pas dans la mythologie, je vous prierai de m'en donner le signalement.

A quoi le ministre répondit :

—Faites mon portrait en pied, et drapé à la grecque; mettez-moi des ailes au dos ; attribuez-moi des cheveux blonds, et voilà tout.

L'artiste fit poser le ministre et le Génie de la France fut fait.

On se prépare à hisser ce Génie sur la coupole du Panthéon. Il y avait une croix jadis. La statue de M. Thiers remplacera la croix. Jamais l'ambition n'aura élevé un homme si haut. »

Méry était rentré à Marseille aussitôt après la publication de la *Némésis*. Le cercle des Beaux-Arts, établi rue Noailles, venait justement de s'ouvrir. Ce fut la réunion du monde aristocratique et intelligent. Méry en devint un des habitués et s'y fit remarquer plus que jamais par ses conversations pleines de verve et d'esprit. Un jour, il saisit sur une table le premier journal qui lui tombe sous la main ; un cercle nombreux se forme autour de lui, et, pendant une heure, il lit un étincelant feuilleton. Quand il eut achevé, on se précipita pour connaître le nom de l'auteur. Le journal ne contenait rien du tout. Méry venait d'improviser tout

ce qu'il avait fait semblant de lire. Il profita aussi du repos auquel sa plume était condamnée par les événements pour faire au cercle de l'Athénée, au mois de décembre 1833, une série de conférences ; il en fit une sur les *Eglises gothiques*.

Le chroniqueur du *Sémaphore* disait quelques jours après : « Quelle vivacité pittoresque ! quelles mélancoliques plaintes sur nos monuments qui s'en vont ! quelles confidences suaves du poète voyageur; et, à travers tant d'intimes choses, combien d'érudition jetée, de traits historiques semés, d'observations fines sur l'art ! Tantôt nous avons vu le poète au pied d'une chapelle agreste, qui couronne un vert plateau au-dessus de Honfleur, abaisser tristement son regard sur l'Océan qui écume à huit cents pieds sous la montagne, et s'affliger de la ruine prochaine du gracieux temple couvert de mousse. Tantôt c'était dans Rouen, in-

fecté du choléra, qu'il entrait au lever du soleil, et nous faisait partager son extase sous les saintes nefs de la cathédrale. Ailleurs nous écoutons une conversation nocturne avec un prêtre, conversation où le prêtre était artiste et le poète religieux. Puis c'était l'histoire d'un haut et puissant seigneur qui, ayant épuisé la vie à trente ans, levait les yeux vers Dieu et se bâtissait pour cellule une abbaye ; et cette histoire expliquait l'art, l'art gothique tout de foi, tout d'originalité.»

Les applaudissements des Marseillais étaient certainement chers à Méry. Cependant il désirait autre chose. Il voulait voir l'Italie où l'appelait la famille impériale qui, depuis longtemps, entretenait avec lui des relations par lettres.

LE VOYAGEUR

—

Le poète qui avait écrit en si magnifique langage les triomphes du plus illustre des Bonaparte devait être l'ami de la famille impériale. La reine Hortense, réfugiée à Florence, depuis que son mari avait abdiqué le trône de Hollande, avait écrit à Méry : « J'ai lu le *Napoléon en Egypte* et j'apprends vos beaux vers à mes enfants. »

L'espérance de la douce et flatteuse hospitalité qu'il recevrait là bas décida Méry à se rendre en Italie. D'autres raisons l'attiraient aussi. Aucun pays certainement n'est, plus que l'Italie, rempli de souvenirs français et Méry désirait voir de ses propres yeux les

théâtres où tant d'actions d'éclat signalèrent la valeur de nos armes.

« Jamais pèlerin partant pour l'Italie n'a senti plus que moi dans son cœur cette fervente dévotion d'artiste qui s'attache à tous les puissants souvenirs. Ce n'était pas l'Italie des autres que j'allais voir : c'était la mienne, l'Italie de mon enfance, de mes études et de mes rêves. »

Les souvenirs de cette Italie, Méry les conserva précieusement et quand, à son retour, il publia les *Scènes de la vie italienne* et bien d'autres ouvrages, il eut soin d'en parsemer ses récits. En traversant les routes des Alpes ce sont les souvenirs des passages des armées de la République et de l'Empire. Au sommet des Alpes, c'est l'hospice du Saint-Bernard où l'armée de Napoléon demeura un jour ; c'est le pas de Suse qui vit le cardinal de Richelieu portant la cuirasse ; puis c'est Turin la première ville importante. Là, du pied

des Alpes jusqu'à l'Adriatique ; depuis Rivoli jusqu'à l'embouchure du Mincio; depuis Marignano et Cremone jusqu'aux bouches de l'Adige, on rencontre les souvenirs des luttes des Français en Italie. François Ier, ses triomphes et ses glorieux revers; les armées de la République et celles de l'Empire : Pavie, Marengo, Lodi, Arcole; les traditions de quatre siècles parlent de notre grand pays. Depuis Milan, la cité parisienne de l'Italie, jusqu'à Venise, muette dans ses lagunes, on visite des lieux illustres et rayonnants de fastes glorieux.

En Italie encore on trouve la contrée la plus fertile du monde, les vergers, les champs, les ruisseaux, tout le paysage fortuné des églogues de Virgile, qui vous accompagnent comme à travers un jardin jusqu'à Mantoue, la ville du poète immortel.

Les travaux gigantesques et les prairies verdoyantes, que l'on fauche

en hiver, frappent d'admiration et d'étonnement. De la base du dôme de Milan, jusqu'au fût de la colonne de la Piazzetta, où est posé le lion de Saint-Marc à Venise, que de merveilles !

On contemple les lacs limpides et pittoresques, comme ceux de la Suisse et de l'Ecosse, mais riches de toutes les splendeurs qui encadrent leurs eaux, dans lesquelles se réflètent tant de magnifiques demeures et de chefs-d'œuvre de l'art; on admire les îles toujours vertes et dont les Italiens sont si fiers, et qui sont les parures de leurs lacs. Sur le trajet on ne rencontre pas la foule importune et profane, mais des intelligences supérieures, éclairées et instruites, et dans les villas, des hôtes illustres, des artistes célèbres, des étrangers de distinction, des talents et des renommées appartenant à tous les pays.

Cette Italie, Méry l'avait déjà décrite dans la *Némésis* :

Là, chaque nom de ville où l'étranger afflue
Trouve au fond de tout cœur un cri qui le salue ;
C'est Florence qui dort sous ses berceaux de fleurs,
Merveilleux muséum de marbre et de couleurs ;
C'est Mantoue où naquit l'Homère d'Ausonie ;
Le sonore Milan, orchestre d'harmonie ;
C'est la molle Capoue, amante d'Annibal ;
Venise qui n'est plus qu'une salle de bal,
Venise qui, pareille à la Vénus antique,
Sa chevelure au vent, sort de l'Adriatique ;
Parme, Pise, palais bâtis de marbres blancs,
Celles que l'Apennin abrite de ses flancs,
Toutes dans leur histoire ayant quelque prodige,
Fille de l'Eridan, du Tessin, de l'Adige,
Et cette Rome enfin, merveilleuse cité,
Si rayonnante encor dans sa caducité,
Qui, veuve des Césars, à leur couche fidèle,
Ne jugea que Dieu seul pour époux digne d'elle.

Méry abusa même peut-être un peu de l'Italie. Il s'en défend cependant avec esprit dans la préface d'un de ses romans, la *Comtesse Hortensia*, et il donne les raisons de son adoration : « L'Italie a des charmes qu'on retrouve difficilement ailleurs ; elle a un soleil d'abord, chose assez rare en Europe ; elle a deux mers véritables qui

ne sont pas des Océans gris et invisibles ; elle a les originaux des paysages de Poussin, de Salvator Rosa et de Léopold Robert; elle a des villes pleines de statues,de tableaux, de jardins, d'églises, de fontaines, de ruines ; et dans ces villes chaque minute trouve un remède à son ennui; elle a les passions de son climat, elle vous donne de beaux horizons pour votre berceau,une terre harmonieuse, odorante et chaude pour votre vie, et des marbres charmants pour votre tombe. Que peut-on demander de plus à un pays ? Au reste, qu'il soit permis aux hommes du Midi de profiter des dernières heures poétiques laissées à l'Italie par notre siècle industriel et ravageur. Bientôt la terre de Saturne subira le sort commun : il y aura un chemin de fer sur la voie Appia ; on établira des comptoirs de marbre dans la Strada Balbi, des usines à Tibur, des manufactures à Villa-Pamphili, un gazomètre dans le Coly-

sée, un télégraphe sur le Vésuve, un corps de garde sous le laurier de Virgile, un observatoire sur le tombeau d'Adrien, des filatures sur le Tibre et à la cascade de Terni, un octroi dans le temple de Sybylle, une fonderie dans les Thermes de Titus et de Caracalla, une école des Arts-et-Métiers à Herculanum; les gondoliers de Venise chanteront les vaudevilles du Gymnase, les paysannes d'Aricia prendront le costume des fermières de Meudon et les Italiens parleront anglais et prendront du thé vert. Hâtons-nous d'écrire, le Vésuve va s'éteindre et la vapeur menace notre péninsule d'une épidémie de volcans. »

Joseph Méry, accompagné de deux de ses amis, M. H. Clérisseau, rédacteur en chef du *Garde National*, et M. D. Plassin, quitta Marseille au mois de février 1834, à bord du *Sully*, navire qui faisait alors les voyages de France en Italie. Nous ne le suivrons pas durant

tout son voyage, qu'il a, du reste, en partie raconté dans les *Scènes de la vie italienne*, ouvrage réédité depuis sous le titre de *Nuits italiennes.*

Ce livre n'est point un itinéraire, l'auteur le dit dans sa préface, mais pourtant il a le mérite de faire mieux connaître le pays dont il parle que tous les itinéraires du monde. Méry ne décrit pas, il se laisse aller à de beaux spectacles.

Le poète longe par une belle nuit les rives parfumées de ces mers du Midi et arrive à Gênes. « On a donné à Gênes le surnom de *superbe*; elle est bien mieux que superbe : elle est charmante ; la grâce y court les rues ; les yeux y sont toujours réjouis par des aspects délicieux ; on y rencontre à tous les pas d'adorables perspectives de jardins, de fontaines, d'orangers, de portiques, de vaisseaux, de citadelles, dans une atmosphère d'ombre, d'azur, de rayons ; et quelquefois toutes ces cho-

ses se fondent et composent un ensemble si ravissant, qu'il ne paraît point appartenir à la réalité, comme un tableau de Claude Lorrain. Aussi le lambris d'une chambre est lourd sur la tête du voyageur débarqué à Gênes; un attrait irrésistible l'oblige à marcher dans cette ville qui est un musée de marbre, un jardin d'Armide, une hôtellerie de marins, une sœur italienne de Madras et de Ceylan. D'ailleurs, d'autres accessoires y provoquent la locomotion : le pavé doux comme l'acier poli ; la beauté des rues, la beauté des femmes, la beauté du ciel. »

De Gênes, Méry va à Florence, de Florence à Rome et de Rome à Naples. A ces importantes stations, tout ce qui peut s'éveiller d'élan poétique, de hautes pensées et de sublimes échos dans un esprit d'élite, vous le trouverez dans ces feuilles jetées et recueillies là comme au hasard.

Le 5 mars 1834, Joseph Méry était à

Florence. Dans cette ville, il se lia avec le général Macdonald, le général Tchichakoff et le nonce du pape S. E. Felice Angeli. Il alla ensuite rendre visite à la reine Hortense et fut reçu magnifiquement

Dans ce palais magique, où le plus grand des noms
Déroule devant vous ses merveilleux chaînons ;
Où, sur des fronts si beaux, incessamment respire
Le cachet triomphal des grands jours de l'Empire.

A Florence aussi, Méry vit la reine Caroline de Naples, veuve du général Murat, et c'est dans ses salons qu'il improvisa un soir l'ode célèbre : *Bonaparte et Murat* dont le sujet lui fut donné, au milieu d'un bal et devant toute la société de Florence, par la reine de Naples ; elle a été écrite au vol de la plume sur un album; elle a trois cents vers.

. . . .
Quand le canon sonnait l'heure de la bataille,
Il montait à cheval, grand de toute sa taille,
Le premier réveillé dans le camp endormi,
Et courant, radieux, hors la ligne des tentes
Avec son beau dolman et ses plumes flottantes
Il se montrait à l'ennemi.

Épouse du héros, digne sœur du grand homme,
De quelque titre saint que ma bouche vous nomme,
Une larme toujours viendra mouiller mes yeux.
Soyez heureuse, vous ! Que ce chant vous console
Car vous brillez encor de la double auréole
Des deux noms qui luisent aux cieux.

« La pièce écrite, je la lus à la sœur de Napoléon, à la veuve de Murat et j'eus le bonheur de voir des larmes tomber sur son noble visage; c'est la seule fois que je me suis estimé heureux de savoir improviser quelques vers. Une pareille journée ne me reviendra plus. »

Méry alla ensuite à Rome trouver au palais Rinuccini Lætitia Bonaparte, l'infortunée mère de Napoléon Ier. En 1814, le Saint-Père lui avait offert une généreuse hospitalité et elle s'était installée dans la ville éternelle où elle vivait dans une retraite presque absolue. « Quand j'ai vu mon fils précipité du trône, répétait-elle souvent, que je l'ai vu envoyé par les Anglais à Sainte-Hélène, où je savais bien qu'ils

me le tueraient, je me suis dit : Toi la mère de cet homme, tu dois maintenant oublier le monde, il n'y a plus de plaisir pour toi ; ton fils est malheureux, tu seras désormais triste et retirée. » Elle tint parole ; jamais aucun son de joie ne sortit de sa demeure. Elle vit successivement mourir son gendre Murat, son fils Napoléon, ses filles Eliza Bacciochi et Pauline Borghèse. En 1827, elle perdit un fils de Lucien, jeune homme de hautes facultés ; en 1831, le fils aîné de Louis, qu'elle affectionnait particulièrement ; en 1832, ce fut le duc de Reichstadt ; en 1833, le fils unique de Bacciochi, qui mourut en quelques heures d'une chute de cheval. » Ils meurent tous, disait-elle, moi seule je reste ; je suis comme un arbre qui perd ses feuilles. Est-ce qu'il faudra que je les enterre tous après les avoir mis au monde ? »

En 1830, elle avait fait une chute en se promenant, s'était cassé la cuisse

et n'était plus sortie. Dans les dernières années de sa vie sa vue s'était éteinte. Alors le corps de cette malheureuse mère n'était plus qu'une ruine ; l'esprit seul avait conservé sa chaleur et sa force.

C'est dans cet état que Méry la trouva : « Une seule dame de compagnie était auprès de madame-mère ; elle travaillait à un ouvrage de broderie. Le salon était orné de beaux tableaux représentant la famille de Napoléon; ils étaient signés par nos peintres célèbres, et avaient appartenu aux galeries des résidences impériales. Rien ne m'a paru touchant comme cette mère illustre, privée de ses enfants et entourée de leurs portraits. Immobile sur sa chaise, elle me parut souffrante, souffrante de ses douleurs physiques, de sa vieillesse, de ses souvenirs, mais héroïquement résignée. Sa robe, qui la serrait étroitement, laissait deviner un état de maigreur

extraordinaire; ses mains étaient décharnées; sa figure n'avait conservé qu'un pâle épiderme : ses yeux, bien ouverts, erraient au hasard, mais ne semblaient point privés de l'usage de la vue. De la place que j'occupais, je voyais à la fois et la tête immobile de la mère de Napoléon, et la haute tour du Capitole. Quel assemblage de noms! La grandeur de la chose romaine luttait avec la grandeur d'une femme. Le Capitole et la femme avaient eu la plus étonnante part de puissance dans les créations qui ne sont pas venues de Dieu : et le hasard des révolutions humaines avait fait asseoir la femme à l'ombre du monument romain pour me les présenter ainsi associés, à moi, obscur pèlerin, qui n'avait reçu du ciel et de la fortune que des yeux faciles aux larmes devant ce grand spectacle, et un cœur énergique pour le sentir. »

Méry passa plusieurs semaines au-

près de la mère de Napoléon et reçut les dernières confidences de cette illustre femme, qui avait été une des plus belles de son temps. Elle ne vivait plus que par le souvenir du passé et ne semblait se ranimer qu'en parlant de son fils. Elle put longuement causer de lui avec Méry et songer avec ce marseillais à l'époque où — c'était en 1793 — Paoli, commandant en Corse, livra l'île aux Anglais et l'obligea, elle, son fils Lucien et ses trois filles, à aller chercher une retraite d'abord à la Valette, près de Toulon, puis à Marseille même, où son fils Joseph, d'abord roi de Naples, puis d'Espagne, épousa Julie Clary, fille d'un riche négociant de cette ville.

La princesse Lætitia avait alors auprès d'elle la comtesse de Montfort, fille du roi de Wurtemberg et épouse de son fils Jérôme. Méry a dédié à la comtesse, qu'il avait déjà vue à Florence, des vers charmants. Elle mourut

à Rome en 1835. Elle précéda de peu de temps sa belle-mère, qui mourut le 2 février 1836.

Joseph Méry rentra en France au mois de juin 1834. Pendant le temps qu'il était resté en Italie, il avait étudié Rome. Et, grâce à l'obligeance du cardinal Fesch, qu'il voyait tous les jours au palais Rinuccini, et de M. de Latour-Maubourg, notre ambassadeur, chez qui il déjeunait souvent au palais Colonna, nul ne la connut mieux que lui : il en remontrerait à un Transtévérin. Amant passionné de la muse latine, en même temps qu'élevé dans le catholicisme du midi provençal, il a foulé le sable de toutes les ruines, il a lu toutes les inscriptions et, en même temps, poète du XIX[e] siècle, il a assisté en artiste et en croyant aux *funzioni* de la semaine sainte.

Il parcourut aussi le pays le bâton à la main et le cigare à la bouche « comme sur le boulevard Italien de

Paris ». Se souvenant d'un mot de Grégoire XVI : « Il faut être poli même envers Dieu », Méry avait l'habitude de faire sa première visite à l'église cathédrale lorsqu'il entrait dans une nouvelle ville. « Je me suis récité, a-t-il écrit, Virgile de mémoire sous les pins de Tibur, Shakespeare sur les berges de l'Arno, et Dante sur la pierre du Dôme. »

Méry voyageait toujours sans bagages, et, avait-il besoin d'un habit ou d'un mouchoir, il achetait le tout et donnait le mauvais et le sale aux malheureux. Il économisait selon lui le blanchissage. Rien ne l'embarrassait ainsi et il pouvait partout et toujours rêver à l'aise. « Nous étions tous riches alors, a-t-il dit, les poètes voyageaient en financiers. »

Rentré à Marseille, Joseph Méry adressa des articles à la *Revue de Paris*, qui avait été fondée en 1829 par le docteur Véron et qui précéda la

Revue des Deux-Mondes. Ellé eut pour rédacteurs une pléiade de jeunes et brillants auteurs, parmi lesquels Jules Janin occupait le premier rang. Méry publia, dans cette revue, *Herculanum* ou l'orgie romaine, poëme qu'il écrivit à bord du *Sully*, à son retour d'Italie, en juin 1834. Il collabora ensuite à la *Revue de Paris* pendant plusieurs années et écrivit pour elle des études sur le midi de la France intitulées : l'*Italie des Gaules.* Expliquer poétiquement l'antiquité, telle était la voie que Méry s'était tracée à ses débuts. Détourné de ce sentier, lors de son arrivée à Paris, par les préoccupations du moment et par les embarras d'une carrière presque politique, il y revint le jour où le repos et la tranquillité arrivèrent.

Le comte Jules de Castellane, alors très renommé à cause des fêtes d'hiver qu'il donnait à Paris, dans son hôtel du faubourg St-Honoré, avait mis à la

disposition de Méry son beau château des Aygalades, aux environs de Marseille. « Tout gai, tout éclatant de joie, il lève la tête pour mieux voir sa belle Méditerranée qui le salue de sa vague et l'embaume de ses parfums d'algue ; tout est serein autour de lui : point de ces masses de rochers qui assombrissent, point de ces hautes collines, géants de pierre qui semblent veiller sur le suzerain, point de ces forêts mélancoliques dont les ombres larges et touffues versent un deuil, une plainte éternelle sur des murs humides et noirs ; mais des eaux vives et chatoyantes, des allées où l'on respire à l'aise, des bosquets jolis comme ceux de M. de Crébillon le fils, des ponts peints et frêles, un village à côté, un clocher qui se laisse voir à travers des éclaircis de verdure, voilà le château des Aygalades. »

Ce château fut construit par le maréchal de Villars, qui avait été nommé

gouverneur de la Provence après la célèbre victoire de Denain. Le maréchal ne l'habita que peu de temps, pendant un court séjour qu'il fit en Provence après la mort de Louis XIV, mais il en garda toujours un excellent souvenir et c'est peut-être ce château qui l'attacha si vivement à Marseille. Il fut dès lors le protecteur de toutes les nobles entreprises de Provence, et il est considéré comme le fondateur de l'Académie de Marseille, à laquelle il fit don d'une rente annuelle, qui doit être distribuée, comme prix, à la suite d'un concours ouvert sur des questions d'éloquence et de poésie.

A la mort du maréchal de Villars, le château des Aygalades passa au duc de Villars son fils, qui lui succéda dans le gouvernement de la Provence et dans la plupart de ses dignités.

Le duc de Villars habita aux Aygalades chaque année pendant la belle saison et y rassembla une nombreuse

société. On était avec lui en plein dans la Régence, dans le genre Pompadour. Il jouait un jeu d'enfer, scandalisait Marmontel par ses propos licencieux et faisait avec de belles marquises des vignettes en action pour les romans de Crébillon le fils et de Diderot.

Dans un grand dîner qu'il donnait aux Aygalades se trouvait un abbé d'une laideur remarquable. Le duc de Villars, après l'avoir considéré longtemps avec une attention particulière, lui dit d'un ton railleur : « Parbleu, l'abbé, vous ressemblez comme deux gouttes d'eau à un portrait qui est dans mon antichambre. » L'abbé, sans se déconcerter, répliqua : « Monseigneur, vous n'êtes pas heureux en ressemblance, car je ne ressemble pas plus à ce portrait, que vous ne ressemblez à Monsieur votre père. »

C'était la vérité, il n'avait aucun des talents du vainqueur de Denain;

cependant, ainsi que le fait remarquer M. l'abbé Dassy dans son ouvrage sur l'*Académie de Marseille*, son amour pour les lettres, le goût éclairé avec lequel il les cultiva jusqu'à la fin de sa vie, sa bienfaisance fort connue, la sensibilité de son cœur, sa tendresse paternelle, la sagesse de son gouvernement en Provence, son amour pour le progrès des arts, doivent lui faire beaucoup pardonner. Comme le maréchal, il fut le protecteur de l'Académie de Marseille et fonda, lui aussi, un prix destiné à couronner chaque année un travail scientifique sur un sujet utile à Marseille et à la Provence.

Parmi les hôtes illustres qui habitèrent le château des Aygalades, il faut encore citer Barras, qui y vint quelques années après la chute du Directoire. Exilé du pouvoir, l'ancien conventionnel mena dans cette magnifique demeure une vie bien sombre. Tous les habitants des environs fuyaient

à son approche, car on le regardait comme un ogre. Quand Barras pouvait rencontrer un paysan, il lui montrait le portrait de Robespierre qu'il avait toujours sur lui, et lui disait : « Celui-là était vraiment un ogre et c'est moi qui l'ai tué. »

Mais les crimes des uns excusent-ils les crimes des autres ?

L'ancien directeur paraissait vivre aux Aygalades dans un complet éloignement de toute affaire politique. Cependant il était considéré comme nourrissant de grands désirs de vengeance ; or, un jour, on l'aperçut braquant sa lunette sur un vaisseau anglais dont la vue dérida son visage. On le soupçonna d'avoir eu des relations secrètes avec l'amiral Exmouth et, quelques jours après, il recevait l'ordre de partir pour Rome ; dans l'intervalle Mallet et Guidal avaient été fusillés à Paris.

C'est donc dans ce château des

Aygalades, plein de ces souvenirs, que, sur l'invitation du comte de Castellane, Joseph Méry s'installa au retour de son premier voyage. Mais cette demeure était trop seigneuriale pour ses goûts modestes, et il préféra aller tout simplement demeurer à Fontainieu, propriété voisine des Aygalades et qui appartenait aussi au comte de Castellane.

Fontainieu c'est l'agreste asile,
Verdoyant portique des cieux,
Où l'heureux poète s'exile
Dans un azur délicieux.
C'est la villa napolitaine
Où coule une double fontaine,
Où l'air se parfume de thym,
Où les beaux arbres de l'allée
Gardent à la terre voilée
Toute la fraîcheur du matin.

« Dans sa maison de campagne de Fontainieu, écrivait un de ses admirateurs, Méry peut entendre ce bruit de la foule, ce sonore strepidus que la louange fait autour de son nom. Une ville tout entière dit, en parlant de lui,

notre poète, et c'est là il nous semble une bien douce récompense, surtout quand toute la France répète ce que dit Marseille. »

Joseph Méry se reposait à Fontainieu et ne faisait entendre sa voix que dans quelques grandes circonstances. Au mois d'octobre 1834, mourut Boïeldieu, Méry écrivit :

Le deuil après le deuil ! Quand un grand homme tombe
La mort va tout de suite ouvrir une autre tombe ;
Hérold est encor tiède au fond de son caveau,
Et la scène à son front met un crêpe nouveau.

. . . .

Boïeldieu ! notre ami ! qui dès nos jeunes ans
Nous berçait chaque jour de refrains séduisants.

. . . .

Ainsi fait le destin !.. Mais quand meurt le génie
Nous, au moins, honorons sa précoce agonie :
Nous, en nous souvenant de son éclat si beau,
Jetons, à pleines mains, des fleurs sur son tombeau.

Au mois de décembre suivant, Méry assiste à un banquet offert par la jeunesse de Marseille à Alexandre Dumas. Il est à côté de l'illustre romancier. C'est peu après ce banquet que le choléra fit son apparition à

Marseille. Ce fléau se propagea rapidement et fit pendant assez longtemps plus de deux cents victimes par jour. Aussi, les imaginations aidant, on revit la peste de 1720 et cinquante mille habitants s'enfuirent de la ville et se réfugièrent au delà même de la Durance, abandonnant leurs affaires, leurs maisons, leurs amis. Marseille était déserte: la Cannebière était en deuil, la rue St-Ferréol avait vu ses beaux magasins se fermer l'un après l'autre. Méry, qui dut quitter Fontainieu, loua, pour se mettre à l'abri du fléau, une petite bastide, au pied des collines de St-Loup; il l'appelait ses *Chères Charmettes*.

Dès que le choléra eut disparu, Méry regagna Fontainieu et il y fut bientôt rejoint par Auguste Barthélemy qui était revenu à Marseille.

Barthélemy travailla sous les frais ombrages de Fontainieu à sa traduction de l'*Eneide* qui eut un grand

succès. Il avait voulu associer Méry à son œuvre, mais ce dernier refusa à cause de leurs dissentiments politiques. Auguste Barthélemy continuait à encenser le pouvoir. En 1833, il avait publié l'*Obélisque de Luxor* ; en 1835, il publia le *Cinquième Anniversaire* et les *Funérailles* ; en 1837, *Constantine*. Il fut récompensé de son zèle : le 2 août 1837, on le fit chevalier de la Légion d'honneur. Deux années après, en 1839, il publia la *Colonne de Mazagran*. Mais, en 1844, Barthélemy attaqua de nouveau le pouvoir et fonda la *Nouvelle Némésis*. Il écrivit aussi diverses pièces satiriques, mais, réduit à ses seules forces, il ne fut pas goûté et ses poésies ne réussirent pas.

Barthélemy acclama le gouvernement de 1848, puis l'Empire et salua dès lors d'une dythirambe toutes les journées solennelles du règne de Napoléon III. Il se fit remarquer surtout par son lyrisme quand l'empereur vint

à Marseille en 1860. Pour le remercier, on le nomma bibliothécaire de la résidence impériale de Marseille. Ce n'était qu'une pension déguisée car la bibliothèque n'existait pas même en projet. Auguste Barthélemy mourut le 22 août 1867.

Mais retournons à Fontainieu où les deux poètes se délassaient de leurs travaux de longue haleine en rimant des couplets fantaisistes, dont plusieurs sont encore gravés sur la façade de l'antique maison.

Le cri de la cité lointaine,
A nos pieds, meurt, en arrivant ;
Nous n'entendons que la fontaine
Ou le pin qu'agite le vent.

A tout instant, l'œil rencontre dans ces beaux lieux quelque vestige d'inspiration poétique. On conçoit, en effet, que chaque point de vue, chaque tableau, chaque accident pittoresque de la contrée ait dû fournir à Méry et à Barthélemy de nombreux motifs de

formuler en vers charmants les impressions qu'ils ressentaient. M. le comte de Castellane voulut consacrer le souvenir de cette hospitalité accordée aux deux poètes et, grâce à lui, la plupart de ces vers n'ont pas été perdus. Ce noble châtelain a fait inscrire sur le marbre tout ce qu'il a pu recueillir de ces morceaux échappés à l'inspiration de ses deux hôtes illustres. Aussi à Fontainieu trouve-t-on çà et là des pages poétiques, éparses en cent endroits, et imprimées avec un luxe inouï de vignettes naturelles et d'encadrements magiques.

Quelques-unes de ces poésies furent réunies dans une brochure intitulée: *Les Aygalades et Fontainieu*, dédiée à M. le comte de Castellane par les deux auteurs. C'est à Fontainieu encore que Méry et Barthélemy écrivirent cette humoristique poésie : *La Charte du Poste.*

Tout poste bien réglé doit avoir une charte ;
De son texte si clair, malheur à qui s'écarte.
Sur ce mur éclatant, tout chasseur qui le lit,
Ne peut plus désormais excuser son délit.
. . . .
Avant que le soleil, le doux soleil d'automne,
Ait doré les rocs nus que notre mer festonne,
Quand la nuit règne encore et que le ciel riant
Se teint d'un doux reflet de pourpre à l'Orient,
Depuis la St-Michel jusqu'au trente-un décembre
Tout chasseur doit quitter sa paresseuse chambre,
Et, le front agité d'un belliqueux souci,
Son fusil à la main doit s'enfermer ici,
De peur qu'en arrivant trop tard sur cette rive,
Son aspect en plein jour n'épouvante la grive
Et qu'un merle causeur ne divulgue aux forêts
Nos postes menaçants et nos pièges secrets.
. . . .
Pour charmer les ennuis de ce lieu solitaire,
Le beau sexe est admis. Mais puisse-t-il se taire !
Quand le huis sera clos, d'un air silencieux
L'immobile chasseur contemplera les cieux.
Qu'on se taise pour suivre un gibier à la piste,
Qu'on sache bien qu'un poste est un couvent trappiste ;
Le moindre son de voix, le plus léger propos
Monte jusqu'à la grive et glace les appeaux.
. . . .

Il faudrait tout citer. Joseph Méry profita aussi de ses loisirs marseillais pour publier dans le journal le *Sud* et dans le *Garde national* des critiques théâtrales. Il dut même un moment prendre la direction du Grand-Théâ–

tre de Marseille ; mais ce projet ne put aboutir et, peu après, Méry partit pour Paris. C'est alors qu'il collabora à la *Galerie de la Presse*, publication des plus intéressantes, dont chaque livraison contenait une biographie des célébrités artistiques et littéraires de l'époque. Méry publia les biographies de Meyerbeer, de Victor Hugo, de Mlle Taglioni, etc.

Mlle Taglioni, cette célèbre danseuse qui pouvait dire avec le poète :

> Près de moi . . . .
> Les papillons sont lourds, les colibris sont laids,

captiva Joseph Méry. Il a dit de cette jeune reine de la chorégraphie qu'elle avait «élevé la danse à la sainteté d'un art. »

Pendant l'été de 1837, Mlle Taglioni alla en Angleterre et Méry l'y suivit. Il adressa alors à la *Presse* une série de lettres sur les nuits de Londres. Dans ces articles, qui furent

publiés ensuite en volume sous le titre de *Nuits anglaises*, il décrivit avec beaucoup de talent les mœurs de l'Angleterre.

« On m'a montré, disait-il, sur la route de Crewe, un monsieur couvert d'une longue redingote bleue,à double collet, avec des bottes à l'écuyère, un castor de baronnet, un jabot,des gants et une canne à pomme ; ce monsieur était un berger, un Tytire anglais; en effet,il conduisait une douzaine de brebis à Crewe, et lisait le *Times.* »

« On cite à Londres, écrivait-il une autre fois, le Strand et Oxford-Street, qui n'offrent à l'œil aucun agrément de perspective.Le Strand, depuis Temple Bar jusqu'à Charing Cross, est un prosaïque conducteur de foule,une double haie de maisons plates et bourgeoises, où le regard ne distingue que la façade de Sommerset-house et les deux clochers de Sainte-Marry-Lebonne et de Saint-Martin. Oxfort-Street est la plus

longue rue du monde, et les brouillards éternels qui couvrent son horizon extrême peuvent même faire croire qu'elle ne finit pas, mais rien ne réjouit les yeux,dans cet amoncellement de maisons à deux étages ; une interminable tristesse se déroule sous un ciel de charbon de terre en fusion, en justifiant tous les efforts que l'Angleterre a faits pour conquérir les lumineuses rues de Calcutta,le Londres du soleil. » Méry eut des pages splendides pour dire les horreurs de la misère à Londres et à Manchester, cette misère affreuse, mêlée à la plus hideuse des prostitutions, que beaucoup ont décrite mais personne avec plus de talent.

Si on est étonné de la façon agréable dont Méry raconte tout ce qu'il a vu, on est plus étonné encore quand il parle de ce qu'il n'a pas vu. Nous voulons citer à ce propos une page où il décrit Constantinople qu'il n'a ja-

mais visité. Il est difficile de dire avec plus d'esprit :

« Des rues qui montent, des Turcs qui fument, des chiens qui mordent, des mosquées de carton, des promenades de cyprès, des tombeaux pour banquettes, des maisons en ruine, des minarets qui crient l'heure qu'il n'est pas, des boutiques sans acheteurs, des cafés sans café, l'hiver au mois d'août, l'été en décembre, le vent partout : il souffle du Bosphore, de la Corne-d'Or, de la mer Noire, de la mer de Marmara ; un sérail qui sue l'ennui par tous ses kiosques, et des passants qui vous saluent en vous disant en turc : « Chien de chrétien ! » voilà Constantinople. »

Cet Orient, que Méry ne vit pas, l'avait pourtant beaucoup tenté. « J'étais né pour les grands voyages, je me suis résigné aux courtes promenades. J'avais tout ce qu'il faut pour être un Tavernier ou un Levaillant, tout excepté un de ces beaux patrimoines de gui-

nées qu'on éparpille sur les vagues de l'océan Indien, en échange de l'inépuisable richesse des émotions et des souvenirs. Une seule fois, j'ai cru toucher du doigt la réalité de mes rêves ; le roi de l'Inde, l'illustre sir William Bentinck, que j'eus l'honneur de rencontrer au Louvre chez le duc de Choiseul, mon ami, me fit les plus brillantes propositions,et les plus acceptables aussi, pour me décider à venir à Calcutta. Mon patrimoine était trouvé. Je me voyais déjà élevé sur la cime d'un éléphant, seul cheval que j'aime, lorsque la fatalité me précipita de nouveau sur le pavé du Nord. Une mort subite m'avait enlevé le noble sir William, mon protecteur. »

Méry se consola en allant,en 1838, à Stockholm, où il vit le château royal qui renfermait l'épouse de Bernardotte, Eugénie Clary, belle-sœur de Joseph Bonaparte, une seconde reine enfant de Marseille, et où il vit surtout la

maisonnette dans laquelle était née mademoiselle Taglioni.

En 1858, du fond du Caucase, Alexandre Dumas écrivit un jour à Méry : « Venez avec moi, l'année prochaine, mon cher Méry ; l'Orient est votre véritable patrie : c'est l'Inde qui a fait éclore votre plus beau roman, c'est l'Egypte qui a fait mûrir vos plus beaux vers. Vous avez encore dans la tête, ou plutôt dans le cœur, cinq ou six romans et huit ou dix mille vers pareils qui ne demandent qu'à prendre leur essor. Ouvrez la cage à ces beaux oiseaux d'or, mon ami, et je serai là pour leur crier :

Enfants d'un père que j'aime
Allez et soyez heureux !

« Au revoir, cher ami, pensez quelquefois à celui qui pense souvent à vous.

« Alex. Dumas. »

Méry lui répondit :

« Paris, 7 janvier 1859.

« ..... Vous me faites rentrer, mon vieil ami si jeune, dans les plus anciens souvenirs de notre vie ; eh bien ! vous avez oublié celui-ci peut-être. En 1833, nous fîmes le projet d'aller à Jérusalem et de rebondir dans l'Inde. Nous avons, depuis cette date, renouvelé ce projet vingt fois, et vous savez trop ce qui nous a manqué pour réaliser notre rêve. Moi, je me suis consolé en écrivant, dans la *Presse*, des livres sur l'Inde, l'Afrique, la Chine, Madagascar, en un temps où les ministres ne s'occupaient que d'éloigner de la Chambre les candidats de l'opposition. Mes livres donnaient une sorte de satisfaction à ma soif de voyages. Miss Julia Pardoe, en les traduisant en anglais, me prouvait dans sa préface que j'avais voyagé dans

l'Inde et en Chine, et cela me suffisait. Je croyais miss Julia et son journal *The Critic*. Aujourd'hui votre lettre me démontre que je n'ai rien vu du tout, et la passion de l'inconnu me remonte au cerveau. »

Malheureusement pour Méry, il était trop tard pour entreprendre de pareils voyages et il se contenta de reparcourir l'Europe. Ses premiers voyages avaient été inspirés par l'amitié et par l'amour, les derniers le furent par le jeu.

Tout jeune, Méry fréquentait à Marseille un petit café situé sur le Port et il se prit de passion pour le jeu : il devint très fort aux dominos, aux échecs, aux dames, aux cartes et il se laissa entraîner par le courant. Il savait pourtant ce qu'il en coûtait et il a parfaitement décrit la triste fin d'un joueur dans les *Souvenirs de l'Adolescence*. Mais c'est bien le cas de répéter que, si tous les hommes ne faisaient pas eux-mêmes ce qu'ils reprochent aux autres de faire ils ser

Nous avons dit comment,dès son arrivée à Paris, Méry tenta la fortune. Il réussit cette première fois, mais ne fut pas si heureux dans la suite, et dépensa au jeu durant sa vie plus d'un million qui l'aurait fait riche et dont la perte le laissa toujours dans une situation pécuniaire bien gênée. Aussi était-il l'ennemi de Clichy, la prison pour dettes : « Quelle étrange et absurde prison qui sert à incarcérer quelques milliers de francs de dettes, pour rendre service à tant d'usuriers de Paris ! »

Méry fut aussi l'ennemi des maisons de jeu alors nombreuses : il leur en voulait de tout l'argent qu'elle lui prenaient et mena contre elles,dans le *Corsaire*, une brillante campagne. Il réussit, et ce fut sur la motion d'un député qui lisait le *Corsaire* chaque matin que les jeux publics furent enfin supprimés.

Au lendemain de cette suppression,

il semblait que Méry devait être satisfait. Pas du tout; il fut très ennuyé de voir les maisons de jeu interdites à sa passion, et il se récria : « Cette mesure était sage en principe, mais on n'aurait pas dû la généraliser. Sans doute, il était urgent de fermer les maisons où les ouvriers, les commis de recette, les jeunes étourdis allaient perdre leur cuivre ou leurs billets de banque; mais puisque les Anglais, les Américains, les Russes, les Espagnols et les millionnaires ennuyés avaient l'extrême bonté de venir donner à Paris le superflu de leurs rentes, sans se plaindre, on aurait dû, puisqu'on ne fermait pas la Bourse, où l'on biseautait alors la hausse et la baisse, on aurait dû laisser ouvertes les trois maisons aristocratiques de la rue de Richelieu et du Palais-Royal, maisons dont l'entrée était si difficile... Elle est incalculable la somme d'or étranger que cette loi de 1837 a enlevé au commerce de Paris. Aussi

l'Allemagne illumina sur la rive droite du Rhin. Les Anglais, les Américains, les Russes, les Espagnols ont bâti et enrichi plusieurs villes étrangères avec le superflu qu'ils destinaient à Paris, leur cité de prédilection. »

Méry suivit l'exemple de ces étrangers et alla retrouver les jeux en Allemagne, à Ems, à Viesbaden, à Aix-la-Chapelle, à Hambourg. Ses pertes furent nombreuses, et la passion du jeu le poussa jusqu'à vendre les cadeaux reçus en Italie des impératrices et tout ce qu'il possédait, pour aller s'attabler devant le tapis vert et la roulette.

Les rares fois qu'il gagna, il en profita pour parcourir l'Allemagne. Au mois de juillet 1856, il se rendit à Schwalheim dans la Hesse Electorale. En visitant la forêt magnifique qui se trouve dans les environs, il aperçut la source si renommée qu'on appelle la *Fontaine de la vie* et qui donne une

eau merveilleuse. Assis auprès de cette source, et laissant son esprit vaguer à l'abandon, le poète en vint à songer au désastre de Varus qu'il savait avoir eu lieu dans la contrée. Alors, se rappelant mot pour mot son Tacite, il comprit que l'historien latin avait décrit justement tout ce qu'il voyait autour de lui, que les soldats romains avaient été attendus, cernés, surpris, égorgés dans cette forêt, auprès de cette fontaine.

Méry publia en Allemagne un petit travail sur cette hypothèse ; mais aussitôt plusieurs savants s'inscrivirent en faux contre sa théorie.

— Et que pourriez-vous objecter, dit-il à ses adversaires, si par hasard je découvrais dans la forêt de Schwalheim des médailles de Germanicus ?

Il faut beaucoup d'or pour remuer les terres, et Méry n'en avait pas. Mais un ami des lettres et des arts, un généreux anonyme, vint à son secours et

voulut faire les fouilles à ses frais. On manda trente ouvriers à Schwalheim, et on se munit de tous les engins nécessaires. C'était le 1er septembre 1856. On convoqua plusieurs étrangers de distinction. Ils assistèrent aux fouilles qui furent laborieuses et pleines de péripéties jusqu'au troisième jour.

Le 3 septembre, Méry, qui avait de ces sortes de superstition et qui disait souvent que la grande musique porte bonheur, fit exécuter l'ouverture de *Guillaume Tell* et le *Cujus animam gementem* du Stabat, par un excellent orchestre. Il ne fut pas déçu ; dans l'après-midi, un cri de joie retentit à dix-huit pieds de profondeur, dans un abîme où se dégageait un fléau asphyxiant d'acide carbonique ; l'ouvrier remonta, tenant dans ses mains une médaille de Germanicus-César ! Quand cette médaille avait été déposée là, Jésus-Christ avait quinze ans.

Méry s'empara de la précieuse relique et ne la quitta plus depuis. On continua les fouilles ; on trouva soixante et quatorze médailles et une foule de débris d'origine romaine que les assistants se partagèrent.

Les tribunaux s'occupèrent de l'affaire et voulurent demander la restitution de tant de trésors dispersés ; mais le procès n'eut pas de suite, et Méry put retourner l'année suivante à Schwalheim, sans être inquiété autrement que par des félicitations.

Au mois de septembre 1856, Méry se rendit aussi à Nauheim et alla visiter les ruines du château d'Heidelberg contre la restauration duquel il protesta. En 1858, il était à Bade où il rencontra Meilhac, le spirituel auteur que l'Académie française a admis parmi les siens, et Hector Berlioz, le compositeur.

Berlioz appartenait à l'école musicale que Méry détestait, et ce dernier,

bien qu'il fût l'ami de tout le monde, ne pouvait pardonner au musicien certains faits. Un soir, Berlioz était à Marseille et Méry put l'entendre, dans une loge où ses amis le faisaient assister à une magnifique représentation de la *Sémiramide*, lancer, tout en riant, des imprécations incendiaires contre cette musique qui agissait moins sur sa raison que sur ses nerfs. « Ne placera-t-on jamais, s'écriait-il, le répertoire italien sur un baril de poudre, auquel j'aurai le plaisir de mettre le feu? »

Méry, passionné de la *Sémiramide*, gardait depuis ce jour un peu rancune à Berlioz et causait justement de lui avec Meilhac dans les jardins de Bade.

— Quel homme ce Berlioz! disait Méry.

— Charmant !

— Sans doute, mais il se plaint toujours.

— Il n'a pas l'air heureux.

— Il se croit infortuné, et pourtant

il porte à sa boutonnière tous les ordres de l'Europe ; il a un feuilleton aux *Débats*, qui lui rapporte beaucoup d'argent; il a la rare fortune d'être en même temps le confrère de Meyerbeer et de Jules Janin : n'importe ! il se plaint.

—En effet.

—Il a eu le bonheur,plus rare encore, de soulever des tempêtes avec une musique qui n'aurait dû soulever que des baillements ; il se plaint ! Ici on le comble d'argent et d'égards ; il se plaint. Tout ce qu'il y a de célèbre à Bade, depuis le général Gortschakoff jusqu'à Adèle Courtois, a tenu à honneur de lui être présenté ; il se plaint. Il n'est jamais content. Nous avons tous applaudi sa pièce de *Béatrix*. Eh bien il se plaint !

Méry en était là de son discours lorsque Meilhac et lui aperçurent, à dix pas, au détour d'une allée, Berlioz qui marchait en lisant.

Il les vit et vint à eux de la façon la plus courtoise. Après les compliments d'usage, il ôta son chapeau et, s'essuyant le front avec son mouchoir, il dit :

— Mon Dieu, quelle chaleur ! C'est insupportable !

— Vous voyez, dit tout bas Méry à Meilhac, que vous disais-je ? Il n'est jamais content.

L'auteur de la *Symphonie fantastique* était en effet susceptible à tous les froissements ; mais ce n'était pas sans motif. C'était lui qui avait poussé l'orchestre aux grandes sonorités nouvelles et l'on disait pourtant : Wagner et Berlioz. A ces petites vexations, les plus cruels chagrins se mêlèrent. Ses *Troyens* furent défaits au Théâtre Lyrique. Il perdit un fils officier de marine.

Cependant, comme le disait Méry à Meilhac, la part dévolue à l'existence de Berlioz n'avait rien de si médiocre. Sa faute fut de n'en point savoir jouir :

la nostalgie des hauts sommets le tourmentait, le consumait ; il avait des tristesses d'*Ecclésiaste.* « A toute heure, je dis à la mort: Quand tu voudras; qu'attend-t-elle encore? » Ainsi parlait-il en 1865, au plein de son intelligence et de sa faculté d'action. Il avait toujours dans l'esprit cette pensée d'Eschyle: « Oh! la vie d'un homme! lorsqu'elle est heureuse, une ombre suffit pour la troubler; malheureuse, une éponge mouillée en efface l'image et tout est oublié. »

Nous avons laissé Méry à Bade continuant sa course à travers les établissements de jeu. Il était à Monaco en 1864. Enfin, en août 1865, déjà très fatigué, il était encore à Ems où il se trouva avec un groupe de brillants écrivains et journalistes parisiens: Cuvillier-Fleury, Arsène Houssaye, Aurélien Scholl, Albert Wolff, Charles Yriarte, etc.

Bien que Joseph Méry fut un pas-

sionné au jeu, il n'aimait pas cependant que les jeux de hasard. Il adorait par exemple les échecs et il y était de première force. Il a même écrit sur la stratégie de l'échiquier, dans le journal le *Palamède*, des articles qui font encore aujourd'hui autorité.

« Le joueur d'échec, a-t-il dit, qui s'est voué à son art avec passion mène une vie pleine d'émotion et de charme : c'est un général qui livre cinq ou six batailles par jour et ne fait de mal à personne. Il a toute l'exaltation du triomphe, toute la philosophie de la défaite, toute la volupté de la vengeance comme dans la vie militaire : seulement il ne verse point de sang humain. »

C'est à Paris, au club des Panoramas, que les échecs étaient le plus en faveur.

Amateurs de Berlin, d'Amsterdam et de Vienne
Accourez aujourd'hui de vos divers climats
Au noble club ouvert sur les Panoramas.

Méry assista dans ce club, en 1836, à une célèbre partie d'échecs qui eut lieu entre M. de La Bourdonnais, champion français, et l'écossais Mac Donnel, qui avait traversé le détroit pour lui disputer la partie. Dans un poëme héroï-comique, intitulé une *Revanche de Waterloo*, Méry a raconté les péripéties de ce combat qui se termina par la victoire de M. de La Bourdonnais.

L'écossais Mac Donnel, en son pays prophète,
Resta comme étourdi du poids de sa défaite ;
Il contempla longtemps, d'un œil terne d'effroi,
La case malheureuse où fut maté son roi.

M. de la Bourdonnais a fait connaître plus tard comment avait été écrit ce poëme. Après avoir dit les diverses phases de la partie, il ajoute : « M. Méry était présent et il avait suivi cette partie avec cet intérêt qu'il porte à tout. — Voilà un sujet de poëme, dis-je à M. Méry ; malheureusement, la poésie ne peut se plier à la démonstration technique des cinquante coups d'une

partie.— La poésie se prête à tout ce qu'on veut, me répondit-il.— Personne eucore n'a pourtant osé aborder ces difficultés, ajoutais-je; on a déjà beaucoup de peine à les aplanir en prose et à les rendre claires. — Eh bien, M. de la Bourdonnais, je mettrai votre belle partie en vers ! — Il vous faudra du temps, lui dis-je en riant.—Demain matin elle sera à l'impression.

« En effet, M. Méry prit sur-le-champ une plume et du papier, s'enferma dans un cabinet avec moi, et il écrivit son poëme, comme s'il eût fait une lettre à un ami. J'indiquais les coups sur l'échiquier, et lui, tout en causant avec moi, les traduisait en vers. L'abbé Delille a fait quelques vers sur les échecs, mais il a jugé impossible la démonstration d'une partie. L'abbé Roman en a écrit une, elle est en vers de dix pieds, mais on ne peut la suivre, c'est une mêlée dans laquelle on ne distingue rien. La partie traitée par

M. Méry, indépendamment de son merveilleux mérite poétique, est écrite avec tant de clarté, qu'il suffit, pour la jouer, de connaître la marche du jeu. Notre poète français reste donc sans modèle et sans rival.»

M. de Pontmartin, dans ses *Mémoires*, a raconté une partie de jeu à laquelle fut mêlé Joseph Méry. M. de Pontmartin et le poète étaient tous deux invités, en juillet 1843, dans une campagne des environs de Marseille, chez un ami où il y avait nombreuse réunion, et Méry s'était assis à la table de jeu, en face d'un personnage en habit noir. Ils avaient commencé un écarté.

«Méry perdit la première partie. Suivant son habitude il s'entêta, et pria la galerie de le laisser continuer son duel avec le mystérieux inconnu. Sa deveine fut persistante, féroce, impitoyable. Il perdit douze parties de suite. Quelquefois, son antagoniste avait l'air de

se divertir à ses dépens, comme le chat avec la souris. Il le laissait arriver jusqu'à quatre; puis, un roi, tourné comme à point nommé, consommait la défaite du pauvre poète, qui pâlissait, suait à grosses gouttes, trépignait, demandait d'autres cartes, les mêlait avec furie, — et perdait toujours.

Méry, de désastre en désastre, était arrivé à une perte de 1,500 francs ; il avait un peu perdu la tête. Il demanda à son adversaire, toujours impassible, de jouer les 1,500 francs — quitte ou double, — en *cinq liées*. Le vainqueur accepta avec le flegme dont il ne s'était pas un moment départi.

L'intérêt redoublait. Tous les assistants de l'un et de l'autre sexe se rapprochèrent de la table. Les cœurs battaient.

Méry gagna les deux premières *manches*. Mais il perdit la troisième et la quatrième. L'émotion était à son comble. A la fin, la chance sembla

tourner encore en sa faveur, dans cette cinquième partie, qui allait le racquitter ou doubler sa perte. Il avait quatre points ; son antagoniste n'en avait que trois. Il relève ses cartes, un jeu magnifique : la dame, le valet et le dix de cœur qui était l'atout ; la dame de carreau et la dame de pique. Son adversaire était le premier à jouer. Il joue le roi de carreau ; une levée ; le valet de carreau. Méry coupe de son dix, et abat son jeu, se croyant sûr de la partie.— Pardon ! lui dit poliment l'inconnu ; je prends votre dame d'atout avec le roi, et je joue le roi de pique ; troisième levée ; j'ai gagné. Je n'avais pas besoin de marquer le roi, puisqu'il me suffisait de gagner le point pour en marquer deux : vous aviez refusé de me donner des cartes.

—Mon cher Méry, lui dit l'amphytrion, sans lui laisser le temps de ruminer son infortune, ne vous inquiétez pas. Sans vous le dire, nous nous étions tous in-

téressés dans votre jeu. En réalité nous voilà les débiteurs de monsieur... La somme que vous venez de perdre lui sera comptée dans dix minutes, et vous nous la rendrez quand vous pourrez : seulement, c'est à une condition ; c'est que vous allez nous payer votre rançon...

—Et comment? répliqua le poète.

—Il est six heures ; nous vous accordons soixante minutes ; à sept heures précises, vous me remettrez soixante vers, où vous aurez passé en revue toutes les personnes qui m'ont fait l'honneur et le plaisir de venir aujourd'hui chez moi.

Méry s'exécuta de bonne grâce ; il se retrouvait dans son élément. Ce fut un véritable tour de force. A sept heures moins deux minutes, il avait improvisé les soixante vers; rien n'y manquait, pas même les rimes riches et la consonne d'appui. Toutes les personnes présentes eurent leur compliment,

tourné avec une grâce exquise, sans afféterie, sans fadeur, avec une variété étonnante, comme si ces louanges délicates avaient coulé de source ou jailli naturellement sous cette plume magique. Méry récita ses vers, qui eurent un succès fou ; les dames déchiraient leurs gants à force d'applaudir ; les hommes criaient : « Vive Méry ! » Les bravos et les acclamations duraient encore, quand l'amphytrion, qui avait eu, lui aussi, ses quatre alexandrins, prit la parole et dit au poète :

— Merci mille fois, mon cher ami, mais vous ne nous deviez rien, par la bonne raison que vous n'avez pas perdu un centime ! — puis, montrant le mystérieux joueur : vous auriez joué avec monsieur jusqu'à minuit, vous n'auriez gagné que les parties qu'il aurait voulu perdre... vous étiez à sa discrétion...je vous présente M. Albertazzi, le prestidigitateur incomparable, qui attire en ce moment toute la ville au Gymnase marseillais.

M. Albertazzi salua. Méry s'avança et lui tendit la main :

— Je sais, monsieur, lui dit-il, que vous faites des prodiges. Vous venez d'en faire un de plus... Par 36 degrés de chaleur, vous m'avez donné une sueur froide...»

Puis, prenant par le bras M. de Pontmartin, il lui dit tout bas en riant et désignant l'amphytrion :

— Que le bon Dieu bénisse ce diable d'homme ! il est parfait, mais terrible quand il veut être ingénieux. Il était si simple de me demander des vers sans me faire subir le supplice de cette atroce partie d'écarté avec un escamoteur. J'étais dans tout mes états. Songez donc ! je perdais 1,000 écus, et je n'ai pas cinquante francs dans mon tiroir !

Il en était presque toujours ainsi pour Méry. Seulement les parties n'étaient ordinairement pas un amusement. Le jeu fut son défaut. Que celui

qui n'en a point, lui jette la première pierre !

Mais tous les défauts se paient. Méry avait toujours perdu au jeu et cependant, sur la fin de sa vie, des rumeurs fâcheuses circulèrent. On alla jusqu'à l'accuser de *corriger la fortune.* Il faut avouer qu'il la corrigeait drôlement, puisqu'ayant gagné dans sa vie avec sa plume un million, il se trouvait, grâce au jeu, sans le sou.

M. de Pontmartin, qui s'est fait l'éditeur de ces accusations, s'écrie dans ses *Mémoires* : « Je n'en ai jamais cru un mot, et je m'appuie sur le témoignage du baron Gaston de Flotte, bon juge en fait de loyauté et d'honneur : « Lui ! me disait-il, Méry! allons donc! oui, il l'a corrigée une fois et voici comment : nous jouions à l'écarté en tête-à-tête, je perdais 2,000 francs. Il savait que, dans ce moment-là, cette perte me gênerait énormément. Il m'offrit de jouer une dernière partie

quitte ou double. J'acceptai et je gagnai. Mais, savez-vous ce que j'appris par hasard, dix ans après ? A deux reprises, pendant cette partie décisive, Méry avait écarté le roi d'atout! »

Puisque nous en sommes aux anecdotes à propos de la passion du jeu qu'avait Méry, racontons-en une dernière qui a trait à la jeunesse du poète.

Léon Gozlan était à Marseille et Méry, qui l'avait connu au *Caducée*, entretenait avec lui une correspondance active, le pressant de venir le rejoindre à Paris. Mais la famille Gozlan s'y opposait par raison d'économie. Finalement Léon reçut de Méry cette lettre :

« Viens vite ! je suis à la tête de deux mille francs. C'est plus qu'il n'en faut pour que nous puissions attendre tranquillement ensemble la gloire et la fortune. »

Léon montra la lettre à ses parents, qui firent encore des objections. Néan-

moins, ils consentirent à son départ. On se cotisa, on le fit habiller de neuf et, sa voiture payée, on lui mit cent francs en poche.

Quelques jours après, Gozlan débarquait à Paris. Il court chez Méry :

—Eh bien ! dit-il, nous sommes donc riches ?

—Riches ? répondit Méry, est-ce que tu aurais apporté le Pérou dans ta valise ?

—Et les deux mille francs que tu m'annonçais dans ta lettre ?...

—Evanouis, envolés, disparus ; le jeu me les avait donnés, le jeu me les a repris !

—Mais alors qu'allons-nous faire ? reprit Gozlan sérieusement inquiet.

—Tout espoir n'est pas perdu. Je ne pense pas que ton estimable famille t'ai expédié à Paris sans garnir ta bourse ?

—J'ai cent francs, fit piteusement Gozlan.

—Cent francs ! mais c'est le levier d'Archimède ! Confie-les moi et, demain, nous serons de vrais Crésus.

Les cent francs de Léon Gozlan allèrent rejoindre les deux mille francs ; et Méry se promenait mélancoliquement dans la chambre qu'il partageait avec Léon, lorsqu'il aperçut, étalés sur une chaise, les vêtements neufs de son ami.

—Que vois-je ? s'écria-t-il.

—C'est, répond Gozlan, un habillement que je n'ai pas encore porté...

—Et qui est indigne d'un homme comme toi ; la coupe en est mauvaise ; tu serais à jamais compromis si on te voyait vêtu de la sorte. Il faut le vendre ; avec l'argent que nous en retirerons, je puis encore tenter la chance du jeu ; elle m'a trop maltraité pour m'être toujours contraire.

L'habillement fut vendu ; est-il besoin de l'ajouter ? l'argent qu'on en retira fut joué et perdu par Méry.

Cette anecdote a été racontée par le *Salut public*, le 13 novembre 1860. Elle est plaisante ; est-elle vraie ? Il est permis d'en douter. Méry fut joueur, mais s'il perdit ce fut son argent et non celui des autres. Ainsi qu'on l'a dit déjà, cette anecdote est une de celles que la malice contemporaine décoche incessamment contre les célébrités quelconques ; c'est le genre Mirecourt ; les biographes de cette école font rire, mais on ne croit guère à leurs historiettes, et on leur applique volontiers le mot qui a survécu à l'amusante pièce intitulée : *Folies dramatiques* : « Le fait est d'autant plus douteux que tous les biographes l'affirment. »

LE ROMANCIER

—

Après un séjour d'environ deux ans à Marseille, à sa rentrée d'Italie, Joseph Méry retourna à Paris où la plume produisait à ce moment de l'or.

Déjà, au mois de novembre 1830, il s'était fait connaître comme prosateur par la publication du *Bonnet vert*, étude psychologique du forçat, qui avait disputé la palme à *Rouge et Noir* de Stendhal, et qui avait été écrite avec des notes fournies par M. Adolphe Esménard, commissaire de marine, intendant du bagne de Toulon. Dans la préface d'une des nombreuses éditions de cet ouvrage, Méry disait : « Voici mon premier livre de prose ; je l'ai écrit dans un âge où l'on ne fait que des vers, quand on sait aligner un alexandrin.

J'ai gardé ce livre en manuscrit jusqu'en 1829 ; je n'osais le publier, me méfiant beaucoup d'une prose faite à l'âge de vingt ans, lorsque un éditeur, rencontré par hasard, me demanda le manuscrit, non pour l'acheter, mais pour le lire : il le lut et l'acheta.

La première édition parut en 1830, et plusieurs éditions successives donnèrent à ce livre l'apparence d'un succès.

J'aurais dû être encouragé à me lancer dans la carrière du roman; mais les vers triomphaient de la prose : il a fallu l'explosion littéraire de 1836 pour me ramener à un genre qui est ma prédilection. »

Joseph Méry, en effet, avait été appelé alors à figurer dans ce groupe d'hommes éminents qui opérèrent le grand mouvement littéraire de notre siècle. A cette époque, la littérature n'était pas moins agitée que la politique. On ne connaît plus aujourd'hui

que par le souvenir les querelles qui divisaient le monde des lettres et des arts, querelles ardentes, éloquentes et fécondes, qui s'étendaient à toutes les manifestations de l'esprit, à la poésie, au drame, au roman, à la philosophie, à l'histoire. Méry était lié avec Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, de Balzac, Henri Heine, Frédéric Soulié, Léon Gozlan, Eugène Sue, Arsène Houssaye, Mérimée, Alphonse Karr, Armand Carrel, Stendhal, etc. Son voyage en Italie avait achevé de l'élever au premier rang. Après avoir publié les *Scènes de la vie italienne*, que nous avons déjà signalées, Joseph Méry écrivit successivement pour la *Revue de Paris* : l'*Ame Transmise*, un *Amour de Séminaire*, les *Adeptes de l'Immortalité*, un *Amour au Sérail*, *Annibal à Capoue*, le *Bonheur d'un millionnaire*, etc. Rompu aux

luttes quotidiennes de la presse, car il collaborait à ce moment à plusieurs journaux, Méry porta dans les romans ces allures vives, ces détails piquants et malicieux qui font le mérite de certaines feuilles.

A la suite d'une nouvelle visite au bagne de Toulon, il compléta son premier roman, le *Bonnet vert*, par une série d'articles sur les *Forçats*. Ces articles furent dédiés au duc d'Orléans, auquel Méry demandait la grâce de deux jeunes africains qui avaient défendu leur pays contre nos soldats et qui, pour ce crime, étaient enfermés à Toulon. L'écrivain faisait un portrait hideux du bagne :

A Toulon, est un bagne, image de l'enfer
Où le damné s'endort sur un chevet de fer ;
Les jours y sont brûlés par des soleils torrides,
La jeunesse, en trois nuits, s'y crevasse de rides,
La vertu s'y fait crime, et le crime joyeux
Épouvante l'oreille et fait baisser les yeux.

Peu de temps après, Méry publia un *Amour dans l'Avenir*, pages de

l'histoire de l'Italie, à la fin du règne de Napoléon Ier, dans lesquelles il a fait intervenir Joachim Murat. Divers recueils périodiques du temps publièrent aussi : *Van Dick au palais Brignola*, où Méry a raconté diverses anecdoctes sur ce peintre illustre ; puis *Saint-Pierre-de Rome*, les *Amants du Vésuve*, les *Nuits de Londres*, et enfin la *Comtesse Hortensia*, un roman des plus dramatiques qu'on lit aujourd'hui encore avec un grand intérêt.

Etant à Rome, Méry travaillait souvent aux archives du Vatican, vaste reliquaire pontifical où la science, l'histoire, la poésie ont des trésors inconnus. Il sut mettre à profit la complaisance inépuisable et la merveilleuse érudition des écclésiastiques chargés de ces archives, et recueillit une foule de matériaux qui lui permirent d'écrire plus tard divers ouvrages, entr'autres: la *Cour d'amour*. C'est aussi avec les découvertes précieuses faites pendant

son voyage en Italie, dans les bibliothèques vaticanes, qu'il put écrire *France et Orient*, ce monument élevé à la gloire des Croisés qui accompagnèrent saint Louis dans son expédition d'outre-mer.

En 1841, Joseph Méry profita de son passage à la direction de la bibliothèque de la ville de Marseille pour écrire le *Siège de Marseille*, où il a noblement dépeint le dévouement des femmes marseillaises, combattant au boulevard des Dames pour la liberté de leur cité, faisant le sacrifice de leurs cheveux pour suppléer le chanvre, et pointant les coulevrines sur la tour Sainte-Paule.

Cet ouvrage, qui a été réédité sous le titre les *Deux Amazones*, obtint un grand succès. C'était, en effet, une belle et patriotique inspiration que celle qui avait déterminé Méry à prendre, pour sujet d'un roman historique, le siège de Marseille par le connétable

de Bourbon, circonstance si glorieuse dans les annales de cette ville.

Quarante jours de siège, après lesquels le connétable fut forcé d'abandonner son entreprise; une lutte avec cette terrible armée qui força, quelques années plus tard, les murs de Rome et de Florence et qui couvrit l'Italie de sang, de ruines et de désolation, tel est le fait admirable, tel est le cadre dans lequel Méry a renfermé son action.

La Marseille du seizième siècle renaît avec sa physionomie gracieuse et ses passions énergiques, dans ce livre où l'imagination la plus heureuse s'allie à la précision scientifique la plus irréprochable. Quant au héros de ce drame, le connétable de Bourbon, l'auteur ne lui a rien ôté de ce caractère altier et farouche que lui attribuent ses contemporains. C'est bien le grand homme que le démon de l'orgueil a perdu et qui porte sur son front l'em-

preinte de la fatalité. Il serait difficile de trouver un personnage plus fécond en contrastes que cette nature bizarre, composée de vertus élevées et de vices énormes. Méry s'en est admirablement servi.

Aussitôt après avoir terminé le *Siège de Marseille*, Méry écrivit *Anglais et Chinois*, délicieuse nouvelle dans laquelle toutes les qualités de l'esprit et du style se trouvent exprimées à chaque page avec un relief admirable. La scène se passe en Chine, dans ce pays où les choses réelles revêtent un caractère fantastique. L'érudition déployée dans cette gracieuse fantaisie du poète ferait honneur à un mandarin : sites, costumes, ameublements, sentences, mœurs domestiques, tout est de la plus exacte *chinoiserie*. Ce roman fut un véritable événement littéraire et décida un diplomate, M. de Lagrené, à demander au gouvernement l'ambassade de Chine.

Anglais et Chinois avait paru dans la *Presse ;* Méry donna ensuite à ce journal les romans indiens : *Héva*, la *Floride* et la *Guerre du Nizam*, qu'il avait été chargé d'écrire pour contrebalancer les succès d'Eugène Sue, porter ombrage aux lauriers du *Journal des Débats* et ramener les lecteurs.

C'était l'heure de vogue du roman feuilleton. C'était l'époque où Paul Féval, sous le pseudonyme si retentissant de Sir Francis Trolopp, qui devint européen en quelques semaines et franchit l'Océan, faisait paraître les *Mystères de Londres* dans le *Courrier Français*. Le *Journal des Débats*, qui était admirablement rédigé, s'était acquis pour le feuilleton Eugène Sue, de Balzac, Alexandre Dumas, Charles de Bernard, Frédéric Soulié, etc.

Paul Féval, qui donnait en même temps les *Mystères de Londres* au *Courrier Français* et le *Fils du Diable*

à l'*Epoque*, a décrit dans les *Etapes d'une conversion* le point auquel en était arrivé la réclame du feuilleton :

« Anténor Joly était alors le directeur de l'*Epoque* et il voulut lancer le *Fils du Diable*. Paris fut tapissé d'affiches gigantesques qui annonçaient le nouveau roman. Sur ces entrefaites arriva le carnaval. Anténor Joly avait le génie de la réclame et Mirès, qui fournissait l'argent au journal, ne marchandait pas. On fit construire un char monumental que traînèrent huit beaux chevaux. A la suite venait une cavalerie très brillante ; chaque paladin portait un nom d'écrivain en vogue sur son écu, et la cohue du mardi-gras croyait voir défiler devant elle,en chair et en os, tous les favoris du feuilleton : Alexandre Dumas, Méry, Gozlan, Roger de Beauvoir, Frédéric Soulié, Eugène Sue et jusqu'à cette belle George Sand qui ne se doutait guère, au fond de son manoir berrichon, de l'auda-

cieux abus qui était ainsi fait de sa renommée. »

L'énorme succès des *Mystères de Paris* et du *Comte de Monte-Christo* avait doublé le nombre des abonnés du *Journal des Débats*. Tous les journaux rêvaient une spéculation pareille.

Madame Emile de Girardin ayant donc confié à Méry le rez-de-chaussée de la *Presse*, ce dernier écrivit la curieuse trilogie indienne. *Héva* parut en 1842 ; une prodigieuse érudition se fond avec un art admirable dans le récit, l'intrigue et les belles descriptions de cette œuvre. On dirait, en la lisant, que Méry a passé sa vie à étudier le sanscrit et l'immense théogonie de l'Inde. Le tigre était de sa part l'objet d'une prédilection d'artiste et de poète ; aussi a-t-il saisi volontiers l'occasion de raconter, avec une verve entraînante, une chasse faite à ces terribles animaux. La *Floride* et la *Guerre du Nizam* parurent ensuite. Il étala,

dans ce dernier roman surtout, tant de trésors de couleur locale ; il détailla avec une telle fidélité d'expressions et de coloris les rues, les carrefours, les maisons et même le caractère des habitants que les Parisiens le crurent cosmopolite, hindou, naturalisé citoyen de Bombay, de Delhi, de Benarès ou de Lahore, habitué des jungles du Bengale et de Ceylan. D'autres prétendaient que le très spirituel écrivain, pour faire de pareils livres, était resté trois ans dans les colonies anglaises. Plusieurs paris furent perdus à ce propos.

La vérité vraie c'est que ses causeries du soir, au cercle des Beaux-Arts à Marseille, avec les officiers de marine et les capitaines au long cours lui avaient tenu lieu de voyages et de palette. Son exubérante imagiuation avait fait le reste et si bien fait que, quelques années après, des voyageurs lui écrivaient : « Vos romans sont des

histoires ; vos paysages existent ; vos héros ont existé, leurs aventures sont réelles. » Sa situation d'écrivain n'ayant pas voyagé dans les pays qu'il décrit, Méry ne l'avait pas cachée. En tête d'*Héva* il avait écrit : « J'ai sur mes devanciers un avantage considérable pour peindre ce paysage ; je ne l'ai pas vu. »

C'est à Marseille que prirent naissance les romans de la trilogie indienne. M. Georges Bell a raconté dans le *Moniteur universel* comment Méry, enfermé dans son cabinet de directeur de la bibliothèque de la ville, travaillait dans les années qui suivirent 1840 : « Sur une grande table qui occupait presque tout l'appartement, il y avait les immenses in-folio de Raffles et de Sollwyns sur Ceylan et l'Inde anglaise, avec leurs splendides images, deux publications merveilleuses comme en entreprennent quelquefois les grands seigneurs lettrés de

l'autre côté du détroit ; il y avait Sonnerat, dont le voyage fait autorité ; le capitaine Taylor, un des héros de la guerre des étrangleurs, qui a raconté ses expéditions nocturnes dans trois volumes in-quarto. La France sur cette table était représentée par Jacquemont. Au milieu de tous ces livres ou plutôt de toutes ces planches gravées avec un art infini, M. Méry s'amusait à voyager en imagination. Il s'enthousiasmait en parlant de ces merveilleux pays qui auraient pu être les nôtres, le Bengale, le Pendjaub, Java, Sumatra, les îles de la Sonde, l'Afrique Orientale. Puis, la moindre circonstance ramenait sa pensée sur le temps présent, et alors, tout d'un coup, un nuage voilait son front. La pensée joyeuse reprenait bien le dessus; mais, pour quiconque eût observé, il était évident que l'écrivain était travaillé par une préoccupation constante. Cette étude des pays aimés du soleil, qui

charmait les loisirs du poète et le consolait de bien des déceptions, nous a certainement valu les beaux livres dont nous nous occupons. »

A l'époque où parurent ces ouvrages, ceux qui, en France, connaissaient la double presqu'île indienne étaient presque portés à ne considérer ce pays que comme un accident géographique. Les luttes des Anglais, leurs travaux intérieurs de conquête, leurs efforts d'assimilation, fournissaient à peine de loin en loin thème à quelque article de gazette. Vainement, ici ou là, quelques voix parlaient-elles du général Allard, de la lutte des Sikes et des Gourkas, des combats des Afgans; tout cela expirait sans écho et était oublié le lendemain. Il fallut le talent de Joseph Méry, fort aimé du public, son charme de conteur, son esprit qu'aucune prodigalité ne savait épuiser pour faire lire avantageusement cette trilogie indienne à côté des *Mys-*

tères de Paris, des *Trois Mousquetaires* et de *Consuelo.* Le succès d'*Héva*, de la *Floride* et de la *Guerre du Nizam* fut si grand que, dès leur apparition, ces ouvrages furent traduits en anglais et réimprimés à Londres.

C'est pendant que Méry publiait ces romans dans la *Presse* qu'un incendie éclata dans les bureaux de ce journal et détruisit les premiers feuilletons de la *Guerre du Nizam.* Madame de Girardin offrit à l'auteur en dédommagement cinq mille francs. Il refusa, car il savait la *Presse* dans un moment difficile, et il recommença son œuvre. Mais, quelque temps après, il reçut un cadeau d'une richesse et d'une beauté royales, un vrai chef-d'œuvre de l'orfèvrerie moderne. C'était un encrier magnifique, ciselé par Klagmann et orné, par MM. Mail et Duponchel, de figures et de bas-reliefs tirés des principales œuvres de Méry. Les côtés de la

base portaient des plaques sur l'une desquelles on lisait :

HOMMAGE
DES DIRECTEURS DE LA *Presse*
AU TALENT ET AU CARACTÈRE
DE LEUR COLLABORATEUR MÉRY.
DÉCEMBRE 1844.

Plus tard, Méry fut un jour obligé de mettre en gage ce splendide objet d'art, pour garantir un prêt d'argent nécessité par une dette de jeu. Cet encrier donna lieu ensuite à un procès entre Méry et ses créanciers, procès que le poète gagna mais qui empoisonna les dernières années de sa vie.

M. de Pontmartin raconte qu'il rencontra plusieurs fois Méry à Marseille à l'époque où il travaillait à ses romans. Il parle surtout d'un dîner fait chez Roubion, au restaurant de la Réserve, en 1843. Il y avait là Henri Abel, alors rédacteur en chef de la *Gazette du Midi*, Joseph Autran, sous-bibliothécaire de la ville et, plus tard, membre de l'Académie française, Sébastien

Berteaut, qui fut secrétaire de la Chambre de Commerce de Marseille et qui a écrit divers souvenirs sur Méry. Il y avait enfin Méry et Gaston de Flotte. Le repas fut excellent et on y fit honneur bien que, chez Roubion, la vue soit si belle « qu'une fois assis autour de la table, on ne sait pas si l'on doit manger ou regarder. » Comme toujours Méry fut extraordinaire de verve et d'esprit.

C'est à la suite de ce dîner que M. de Pontmartin se lia un peu plus intimement avec Méry et qu'ils firent ensemble plusieurs excursions. Il faut laisser raconter une de ces excursions au regretté chroniqueur de la *Gazette de France.* Cette anecdote montre un peu les travers de Méry, mais ce livre n'est point un panégyrique : c'est un portrait. Avant tout, il faut qu'il soit ressemblant.

M. de Pontmartin avait invité Méry et son acolyte Sébastien Berteaut à

venir passer quelques jours chez lui au château des Angles; pendant qu'ils étaient réunis tous les trois, ils décidèrent d'aller visiter le pont du Gard, que Méry voulait décrire pour la *Revue de Paris.*

« Sous un soleil de septembre encore très chaud, mais tempéré par une légère brise, nous descendions de voiture, Méry, Berteaut et moi, devant l'auberge de la Foux, qui figure, je crois, dans un des romans de la première jeunesse de Dumas fils. En dix minutes, au petit pas de promenade, on va de cette auberge au pont monumental. Nous avions à cotoyer un ruisseau digne d'Estelle et de Némorin, où trois ou quatre jolies lavandières, Nausicaas de village, faisaient assaut de battoirs, de bavardages et de frais éclats de rire. Méry nous arrêta pour nous les faire mieux remarquer.

— Regardez, nous dit-il, ces profils romains, ces yeux noirs, ces galbes de

statue antique, à cent pas d'un des plus purs monuments que Rome nous ait légués ! On ne m'ôtera pas de la tête qu'il existe des affinités mystérieuses entre les monuments et les races... Les mères de ces adorables jeunes filles ne sont probablement que de simples paysannes ; mais, depuis leur enfance et, plus tard, pendant leur grossesse, elles ont, du matin au soir, contemplé ce merveilleux pont du Gard ; elles l'ont admiré d'instinct ; elles se sont assimilé les exquises élégances de cette architecture...

Pendant ce *speech*, qui nous en promettait d'autres, les regards de Méry s'étaient particulièrement fixés sur la plus belle de ces jeunes Romaines. La fine commère n'eut pas de peine à deviner que le poète parlait d'elle, et qu'il n'en disait pas de mal. Quoique Méry ne fut pas précisément un Antinoüs, l'honneur d'attirer l'attention d'un homme décoré valait bien un sourire. Elle lui sourit.

A notre grande surprise, Méry, en présence du célèbre pont, nous fit grâce de l'improvisation que Berteaut m'avait annoncée.

—Tu sais, dit-il à son ami,que j'ai à faire trois cents vers qu'attendent les imprimeurs de la *Revue de Paris*. J'ai besoin de me recueillir encore un moment et de me monter l'imagination en face de ce prodigieux chef-d'œuvre de l'architecture romaine.Si vous m'en croyez,vous prendrez les devants pour aller commander le déjeuner. Je serai à vous dans une demi-heure.

Nous reprîmes, sans nous hâter, le chemin de l'auberge.Nous commandâmes à l'hôtelier de préparer le déjeuner ; nous attendîmes une demi-heure, puis une heure...De guerre lasse,nous allions nous mettre à table,lorsque enfin nous vîmes arriver Méry ; dans quel état, grand Dieu ! Il était pâle comme un linge,haletant, effaré ; sur son front découlaient de grosses gouttes de

sueur. Il avait perdu tout un pan de sa redingote, dont les deux manches étaient en lambeaux ; plus un bouton à son gilet ; au bas de son pantalon dès éclaboussures d'eau savonnée et de boue. A sa chemise et à ses mains du sang !

—Mes amis, nous dit-il d'un ton tragique que justifiait l'effrayant désordre de sa toilette et de sa personne ; mes amis, je suis perdu... je viens de tuer un homme !...

J'eus un moment de stupeur et d'épouvante : ce qui redoubla ma surprise, ce fut de voir Berteaut accueillir avec un calme relatif cette terrifiante nouvelle; il dit à son ami :

— Tuer un homme, vous Méry ! En dépit du commandement : *Homicide point ne seras !* C'est affreux, effroyable, inimaginable ! Si vous ne me le disiez pas, je refuserais de le croire, et vous, qui le dites, vous n'en êtes peut-être pas bien sûr... Voyons, contez-nous cela !

— C'est simple comme une tragédie antique... j'étais retourné auprès de la belle lavandière qui m'avait fait les yeux doux et qui semblait prendre quelque plaisir à ma conversation... Tout à coup nous voyons sortir des oseraies du Gardon...

— Un monstre furieux ?

— Furieux, oui ; monstre, pas tout à fait... Un géant ; un jeune homme aux formes athlétiques. Il s'avance vers moi avec des gestes menaçants, et me dit dans un français qui aurait mieux fait d'être provençal : « Je vous défends de parler à cette fille, à ma *promise.* » Vous devinez ma réponse. Alors cet hercule enragé tire de dessous sa veste un long couteau... Rosa (elle s'appelle Rosa) pousse un cri de désespoir et de terreur : « Etienne ! Etienne ! » Elle se précipite dans les bras de son *pûmiou* (amoureux), et s'efforce de lui arracher le couteau. Dans ce mouvement, dans cette lutte

terrible, le couteau tombe par terre ; je le vois briller au soleil, au moment où le malheureux Etienne prononce ces paroles fatales : « Au fait,mes poignets suffiront. » Quels poignets, mes amis ! De quoi assommer le bœuf Apis ! La situation était de celles qui ôtent au plus sage l'usage de sa raison. Ces poings redoutables étaient suspendus sur ma tête; le couteau gisait à mes pieds; je le ramasse avec la prestesse d'un de ces Thugs que j'ai décrits dans la *Guerre du Nizam* et, dans la même seconde, dans le même éclair... oh ! mes amis, c'est horrible !... Les poings redoutables d'Etienne s'appesantissent sur mes épaules, et le couteau s'enfonce dans sa poitrine découverte. Je vois couler le sang ; Rosa s'évanouit ; Etienne s'effondre comme un chêne sous la cognée du bûcheron... J'achève de perdre la tête, je m'enfuis, et me voilà !...

— Il n'est peut-être pas tout à fait mort ? dis-je timidement.

— Et les circonstances atténuantes surabondent, ajouta Berteaut.

— Que faire, grand Dieu ! que faire ? reprit le poète, qui ne voulait pas renoncer à son meurtre; les gendarmes vont venir, et...

— Nous avons le temps de déjeuner avant leur arrivée... Vous dites que le drame s'est passé dans les broutières du Gardon ?...

— Au plus épais.

— Rosa, compromise dans ce tragique épisode, se gardera bien de donner l'alarme... Elle aura commencé par prodiguer ses soins à Etienne, qui n'est peut-être que blessé... qui sait ?... une blessure légère...

— Dieu le veuille ! murmura Méry.

— Donc nous avons au moins deux heures devant nous. Déjeunons d'abord; puis nous tiendrons conseil...

— C'est que j'ai à envoyer à la *Revue de Paris* trois cents vers sur le pont du Gard et les antiquités de Nîmes. Il faut

que ces vers, payés d'avance, partent demain matin.

— Eh bien ! mon ami, rien de plus facile, poursuivit Berteaut, qui, décidément, prenait l'avantage. Nous allons déjeuner, puis l'hôtelier vous prêtera une blouse et vous donnera une chambre où vous vous enfermerez sous clef pour écrire vos vers, tandis qu'on raccommodera tant bien que mal votre redingote. Je suis sûr que les émotions de la matinée ajouteront encore à la vivacité, à la magnificence de votre inspiration. Nous, pendant ce temps, nous ferons bonne garde... Si les gendarmes arrivent, nous leur dirons... nous leur dirons...

Tout se passa conformément à ce programme. Nous n'aperçûmes pas le moindre tricorne. En revanche, tandis que Méry versifiait, nous allâmes, Berteaut et moi, faire un tour de promenade sur le théâtre du crime; nous fûmes vite renseignés.

Méry était allé, en effet, causer et marivauder avec la belle Rosa et ses gentilles compagnes. Il les fit rire ; son succès l'encouragea sans doute à quelque pantomime trop démonstrative. A ce moment arrivèrent les amoureux de ces demoiselles, trois ou quatre robustes gaillards, beaucoup moins polis que Némorin. Ils commencèrent par injurier le *Parisien* qui le prit de très haut et les traita de manants. Alors, malgré les cris plaintifs des lavandières, une grèle de coups de poing défonça le chapeau de Méry, déchira sa redingote, meurtrit son visage. Son nez saigna, et quelques gouttes de sang jaillirent sur sa chemise et sur ses mains. Avouer cette mésaventure, c'était trop humiliant pour le chantre de *Napoléon en Egypte*. Il aima mieux être, pendant quelques heures, assassin que rossé.

Nous rentrâmes ; Méry nous lut ses trois cents vers, improvisés en trois

heures. Il est probable que nos applaudissements, très sincères et très vifs, lui firent oublier son crime, car il ne nous en parla plus. Seulement, quand nous partîmes de l'auberge du Pont-du-Gard, il nous demanda de baisser les stores de la voiture. »

Cette aventure est vraie, mais elle s'est passée beaucoup plus tôt que l'écrit M. de Pontmartin, puisque Méry y a fait allusion dans la *Revue de Paris* du 19 janvier 1834. M. de Pontmartin, qui s'est plu à montrer les travers de Méry, prend occasion de cette aventure pour attaquer beaucoup le poète sur ce qu'il appelle sa *pose*. Nous avouons que, s'il n'est pas amusant de raconter qu'on a reçu des coups, il n'est pas nécessaire, pour cacher sa mésaventure, de dire qu'on vient de tuer un homme.

Méry venait donc d'obtenir un grand succès avec ses trois romans indiens : *Héva*, *la Floride* et la *Guerre du Ni-*

zam. Ce succès s'accentua par la publication successive de la *Sémiramide*, la *Ferme de l'Orange*, une *Conspiration au Louvre*, où il a finement critiqué les inscriptions des monuments de Paris, une *Veuve inconsolable*, la *Circé de Paris*, *Adrienne Chénevrier*, les *Deux Enseignes*, le *Transporté*, un *Mariage de Paris*, etc.

C'est aussi peu après la trilogie indienne que parut la *Croix de Berny*, ce roman steeple-chase couru à quatre dans le feuilleton de la *Presse* avec Madame de Girardin, Théophile Gautier, Méry et Jules Sandeau. La Croix-de-Berny, située sur les bords de la Bièvre, est l'endroit des environs de Paris où eut lieu la première course steeple chase, nouvellement importée d'Angleterre. Ce fut un événement et, pendant quinze jours, on ne parla que de cela. C'est alors que Madame Emile de Girardin eut, un soir dans son salon, l'idée de *courir* un roman. Sa proposi-

tion fut acceptée, et chacun des combattants s'apprêta à rompre des lances dans ce brillant tournoi littéraire. Madame de Girardin signa Irène de Chateaudun ; Théophile Gautier, Edgard de Meilhan; Jules Sandeau, Raymond de Villiers; Méry, Roger de Montbert.

Les quatre auteurs réunirent leur œuvre et obtinrent un immense succès. On a reproché cependant bien des choses à ce roman, et principalement le manque d'unité. Mais dans un steeple-chase chacun n'est-il pas libre de son allure? On ne pouvait demander à ce roman que de l'esprit. On en eut et en abondance ; aussi, malgré les critiques, la *Croix de Berny* a conservé depuis cinquante ans les faveurs du public.

Méry se surpassa dans cette œuvre qui fera époque dans l'histoire du roman. Peu ont écrit avec plus de sens que lui sur la psychologie de l'amour, de cet amour qui est « le plus dur de

tous les travaux », qui est la cause des « supplices qui portent les noms les plus vulgaires et les plus innocents. » Méry a décrit là, en des pages pleines de verve et d'esprit, les ennuis de la poste restante, les mœurs de l'Orient, les aventures les plus extraordinaires. Une des dernières lettres, celle de la provocation, signée : Prince de Montbert, est un chef-d'œuvre de jalousie, de haine, de colère et de méchanceté. Elle dépeint magnifiquement la passion d'une âme vaincue et irritée. La dernière lettre de Méry, celle écrite après la mort de Raymond et d'Irène, deux des héros du livre, est parfaite et elle exprime des sentiments d'une haute portée.

Méry publia ensuite la *Chasse au Chastre*, cet oiseau rare qu'un chasseur marseillais poursuit jusqu'en Italie. Cette ravissante fantaisie, intitulée d'abord la *Chasse d'un artiste* et dans laquelle les nemrods provençaux sont

blagués avec une verve intarissable, est préférable à tout ce qu'on a pu écrire de nos jours sur des sujets semblables ; Méry y a résumé toutes les qualités de son charmant esprit. Aussi la *Chasse au Chastre* est-elle restée proverbiale dans le Midi.

Déjà, en 1833, dans un petit opuscule intitulé *Marseille*, album des étrangers et des visiteurs, Méry disait : « Dans nos contrées, ce n'est pas le chasseur qui manque, c'est le gibier. Chaque habitant aisé de Marseille a sa *bastide* qui est le meilleur repos à toutes les fatigues de l'industrie et du commerce : la bastide où l'on va le samedi soir pour en revenir le lundi matin ; la bastide bien chaude et bien close, avec ses mûriers devant la porte, sa vigne, et ses oliviers tout autour, et au bout le poste à feu. Le poste à feu c'est la poésie, c'est le drame de la bastide, c'est la première et la plus haute expression des joies bucoliques du di-

manche d'automne. Il y a 20,000 postes aux environs de Marseille. »

C'est l'esprit plein de ce souvenir que Méry écrivit la *Chasse au Chastre.* Du reste, il a raconté dans une préface comment il fut amené à écrire ce récit dont il s'était entretenu auparavant avec Alexandre Dumas, pendant une visite de ce dernier à Marseille. « Me trouvant à Vienne, en Dauphiné, bloqué par les neiges d'un hiver très rigoureux, et ne pouvant continuer ma route, je m'installai à l'auberge des Trois-Rois et, pour attendre le dégel, je me mis à écrire ma chronique de *Ponce Pilate à Vienne.* La neige tombait toujours sur la route de Paris. Un souvenir méridional ramena ma pensée vers les tièdes collines où la chasse manque, mais où le soleil ne manque pas et, de rêveries en rêveries, je songeai à l'histoire du chastre. Croyant que Dumas avait oublié cet oiseau à travers les monuments de l'Italie, j'é-

crivis ma *Chasse* et je la publiai dans la *Revue de Paris*. Dumas,de son côté,écrivait un délicieux roman sur le même sujet...Quelques lettrés ont daigné souvent s'occuper de cette double chasse,et c'est pour eux que je donne cette explication. »

Peu de temps après, Méry publia la *Juive au Vatican* et *Debora*, deux des livres les plus exacts et les plus complets écrits sur l'Italie. Ces ouvrages obtinrent un grand succès. La *Juive au Vatican* surtout fit grand bruit en 1850. Ce roman fut d'abord publié dans l'*Ordre*. Louis Veuillot l'attaqua à propos de son titre, mais Méry gagna son procès le jour où il commença sa publication en insérant une dédicace en vers latins au Pape Pie IX.

En 1852, Méry publia les *Contes et Nouvelles*, puis les *Nouvelles nouvelles*, les *Matinées du Louvre*, le *Dernier jour d'Herculanum*, le *Dernier Fantôme*, les *Amours de Titus*, *Mon-*

sieur Auguste, le *Paradis terrestre*, les *Uns et les autres*, la *Comtesse Adrienne*. Dans ce dernier roman il a prouvé qu'il connaissait la question sociale et il a indiqué aux riches l'emploi qu'ils doivent faire de leur fortune. « Les fêtes des riches sont profitables à toutes les industries et l'or tombé du salon opulent remonte à la pauvre mansarde. Le superflu du riche est le capital de l'indigent. » A ce moment-là, la question sociale commençait à être le sujet de toutes les conversations : rien d'étonnant à ce que Méry offrit son remède comme les autres.

Il est même malheureux que Méry n'ait pas plus souvent mis sa plume au service des grandes causes. Car ce n'est pas à lui généralement qu'il faut demander un plaidoyer romanesque pour les classes laborieuses, ou des mémoires à consulter pour l'amélioration du Code pénal. Certainement il

est spontané, personnel, mobile, brillant d'une lumière propre dans le coin d'azur qu'il a conquis ; mais, pour lui, ce qui est réellement intéressant c'est de savoir à quelle heure s'ouvre cette fleur, s'envole cet insecte, apparaît cette étoile. Il admirera la robe de soie aux chatoyants reflets, la tasse de porcelaine aux frais coloris : amuser, émouvoir, intéresser, voilà sa loi. Il ne déclame pas, pas assez même, il cause, il raconte. L'idéal est sa patrie, l'impossible son élément. Il est à certains moments un peu nuageux, mais il rachète cela à la page suivante par beaucoup de verve, infiniment d'esprit et du style, du beau style, ce qui est rare maintenant.

Après 1853, Méry publia les *Nuits Anglaises*, les *Nuits Italiennes*, les *Nuits Espagnoles*, les *Nuits d'Orient*, les *Nuits Parisiennes*, le *Paradis Natal*, les *Damnés de l'Australie*, etc. En 1858, il écrivit les *Etrangleurs de*

l'Inde, puis les *Damnés de l'Inde* où il a fait intervenir Surcouf, le héros de la marine ; *Boudha-Var*, les *Amours du bord du Rhin* qui contiennent de nombreux détails sur l'Allemagne, *Robert le Diable à Mansfeld*, *Trafalgar*, la *Vie fantastique*, un *Crime inconnu*, un *Mariage à la mode*, les *Damnés de Java*, le *Carnaval de Paris*, *Raphael et la Fornarina*, *Salons et Souterrains de Paris*, le *Château de la Favorite*, le *Château des Trois Tours*, le *Château Vert*, la *Famille Dherbier*, *Marthe la blanchisseuse ou la Venus d'Arles*, roman allemand plein d'intérêt ; les *Mystères d'un Château*, etc.

Il faudrait un volume spécial pour citer toutes les œuvres de Méry et en rendre compte. Une *Histoire de Famille* est un magnifique roman écrit avec verve et ouvrage d'un puissant intérêt. C'est une belle étude de mœurs ayant toutes les qualités requises et

qui obtint un immense succès. La *Vénus d'Arles* a été un des livres les plus lus de Méry. Dans un *Couple affreux* il a égalé Paul de Kock. Il n'y a rien de plus comique, de plus original et de plus imprévu. Dans un *Musicien couronné*, il a été charmant et plein de finesse. Il a critiqué avec beaucoup d'esprit les récompenses accordées aux meilleurs artistes : on leur donne des prix et point de travail, ce qui oblige le grand prix de Rome à mourir copiste, n'ayant pu trouver un directeur complaisant ou intelligent. « Voici un jeune homme qui doit à l'Etat son éducation, ses talents, qui lui doit cinq années de bien-être et de liberté, et, lorsque après un long séjour à Rome, en Italie, lorsqu'après un voyage à travers toutes les capitales de l'Europe, le lauréat rentre dans son pays, il ne sait que faire ; car, 99 fois sur 100, le directeur auquel il présente son opéra lui répond : « Eh quoi ! monsieur, vous ne

vous appelez ni Meyerbeer, ni Auber, ni Halévy, et vous prétendez composer de la musique, et vous vous imaginez que vos opéras je les jouerai, moi directeur? Vous affirmez que vous avez eu le prix de Rome ; c'est possible, mais en attendant, moi, je ne vous connais pas. »

Un des derniers romans de Méry fut *André Chénier*, livre bien écrit, donnant beaucoup de détails sur l'époque révolutionnaire, sur Fouquier-Thinville et sur les mœurs des Montagnards républicains. Tous les romans historiques publiés par Joseph Méry sont, du reste, comme *André Chénier*, savamment étudiés, remplis de détails puisés aux meilleures sources. Bien des scènes de ces romans se passent en Provence, dans notre Midi, dans ce pays charmant, sur cette plage superbe que le poète aima toujours et qu'il décrivit magnifiquement. Taxile Delord a dit de Méry qu'il était «l'un des hommes

qui honoraient le plus et aimaient le mieux la Provence. »

« Les artistes, disait Méry, arrivent chaque semaine à Marseille : ils dînent à l'*Hôtel d'Orient*, et partent le lendemain pour visiter Malte, Alexandrie et Constantinople. Aucun de ces peintres n'a jamais honoré d'une humble aquarelle ce puissant chaînon méridional qui lie la France à l'Italie par des anneaux de mille couleurs, cette côte splendide qui flotte entre le double azur du ciel et de la mer. »

L'amour passionné de Méry pour le pays provençal a fait dire à un écrivain : « Pour peu qu'on vive en rapport avec les livres, dès qu'on arrive en vue de la frontière de la Crau et de la Camargue,un nom vient subitement à l'esprit; on le voit s'inscrire dans la transparence lumineuse de l'azur phocéen... c'est le nom de Méry. Méry personnifie Marseille. Méry a fait aimer Marseille au monde entier. Frag-

ments de chroniques, chapitres détachés de l'histoire des Phocéens, il raconte tout. Il saupoudre les faits et les dates d'une poussière de diamant et de saphir qui les fait rayonner comme un prisme. Sans Méry, ces mille tableaux, pris à toutes les perspectives du pays phocéen, n'auraient jamais existé. »

Un autre écrivain, qui avait plusieurs fois passé de longs mois à Marseille, disait un jour en parlant de la pléiade des auteurs méridionaux : « Ajoutons qu'au milieu de ces astres brillait en Provence, comme un puissant soleil, l'enfant de la cité marseillaise, l'incomparable et spirituel Méry ! Chaque vers de ses poésies ou chaque ligne de ses productions si amusantes devenait un titre de gloire pour ses compatriotes : ils en étaient si fiers, qu'ils se croyaient en quelque sorte transfigurés par son génie, se l'assimilant et en faisant leur propre substance ! Maintenant où est la couronne qui

décore sa statue ? où est le buste du poète ? où son nom même est-il inscrit ? Je le cherche en vain dans cette ville si ingrate et si oublieuse de Marseille ! »

M. de Pontmartin a écrit qu'un marseillais lui avait dit un jour : « Si nous organisions une souscription pour Alexandre Dumas, nous ferions cent mille écus en vingt-quatre heures ; pour Lamartine, cent mille en quinze jours ; pour Méry, pas un sou. »

Est-ce bien vrai ? Nous en doutons. En tous cas, cela donnerait une fois de plus raison au proverbe qui dit que nul n'est prophète dans son pays. Mais ce qui est certain, c'est que la ville de Marseille a été, sans nul doute, quelque peu ingrate envers Méry. Elle a donné son nom à une rue excentrique et elle a orné de son portrait le grand escalier de la Bibliothèque. C'est tout, et ce n'est pas assez.

Mais Joseph Méry s'attendait à cette

ingratitude de Marseille et il écrivait un jour à son ami Gaston de Flotte, enfermé dans sa campagne de St-Jean-du-Désert :

Frère, garde-toi bien de croire
Que, dans le fracas de nos temps,
Les noms suivis d'un peu de gloire
Soient des fleurs qui vivent cent ans.

Heureux qui, dans les premiers âges,
Chanta ses vers et chanta seul !
Il mourut grand et les orages
N'ont pas déchiré son linceul !

Si le vieil Homère ou Virgile
Eût vécu ton contemporain,
On eût fait son buste en argile
Pour économiser l'airain.

Des grands hommes ! Il en fut mille
Dignes chez nous d'être adorés ;
Cherche aux angles de notre ville
Leurs noms sur des marbres dorés !

Si j'étais grand comme un Homère,
Moi qui ne suis rien, Dieu merci,
Moi, qui de Marseille ma mère,
N'attendrai jamais rien ici,

Je ne voudrais dans mon envie,
Pour toute gloire et tout concert,
Que deux vers au bout de ma vie
Par toi chantés à ton Désert.

L'ingratitude de Marseille et des Marseillais envers Méry se comprend

d'autant moins qu'il a été, a-t-on dit, « un des plus brillants esprits du dix-neuvième siècle. » Dans tous ses romans,son style est châtié. Sa prose a les qualités de son vers : elle est vive, imagée et ferme; mais elle se plie plus facilement à toutes ses fantaisies et laisse plus aisément paraître toutes les faces de son esprit. Il y est grave, il y est fin, il y est grand, il y est gai; nobles pensées, larges images, charmante raillerie, larmes, sourires, tout s'écoule par ce large lit. Dans toutes ses œuvres, même les moins réussies, on ferait une récolte de perles et de diamants. Vous diriez une fée nonchalante qui, au lieu d'en former des colliers et des parures, les laisse négligemment tomber sur son chemin.

Méry aimait a faire intervenir dans ses romans des personnes contemporaines connues. Dans la *Circé de Paris,* il a cité beaucoup de types toulonnais. Il parle de M. Mouttet, qui

justement a écrit des *Notes et souvenirs sur Méry*, du docteur Auban, médecin du bagne, auquel il a prêté une foule d'histoire de forçats,etc.,etc.

Ayant voyagé, il ne se contentait pas de décrire l'intérieur d'un boudoir ou d'un salon, il savait qu'« un des charmes du récit est de faire voyager en supprimant les ennuis du déplacement ». Il décrivait les monuments, et d'une façon si parfaite qu'on a pu écrire qu'il avait « tenu un pinceau plutôt qu'une plume ». Il disait les coutumes espagnoles,les mœurs de l'Angleterre, citant des paroles célèbres, des vers de Virgile, et parsemant ses romans d'anecdoctes pleines de charme.

Si Joseph Méry ne mit pas souvent sa plume, ainsi que nous avons eu occasion de le dire déjà,au service des grandes causes, il ne tomba pas du moins dans l'ornière vulgaire des romans de *mœurs parisiennes*,tant à la mode aujourd'hui; ces romans où tout le monde

est riche, tout le monde plus ou moins vicieux ; ces romans qui « prêchent peut-être la révolte plus éloquemment que les plus farouches orateurs de clubs »; ces romans qui, « non seulement effarouchent la pudeur des vierges, mais encore abattent la virilité des hommes. » Méry savait écrire un roman commençant par l'amour de deux jeunes cœurs et se terminant par un mariage. « Le mariage, disait-il, est le plus beau de tous les dénouements; on n'en trouvera jamais de meilleur pour les comédies et les histoires : quand ce mot sacramentel est prononcé. il n'y a plus rien à dire; c'est le grand mot de la fin. Alors, un grand secret commence : la vie privée se mure pour les deux fortunés époux, dans l'histoire; et, sur le théâtre, quand on a prononcé ces mots : *Ils sont unis*, le rideau tombe. » Aujourd'hui les romans, comme les pièces de théâtre, commencent par un mariage et se terminent par

un adultère, un divorce ou un assassinat.

En un mot, si Méry n'était pas de ceux qui ont fait du roman l'œuvre littéraire par excellence et qui ont pu envoyer aux quatre points cardinaux, et du salon jusqu'à la mansarde, de précieux enseignements, il était du nombre des romanciers qui ont voulu instruire en amusant et qui ont cherché à ce qu'on gardât quelque souvenir de leurs œuvres. Il était habile à calculer la portée d'une idée et, en même temps, presque toujours dédaigneux de tout ce qui peut paraître ennui, prétention, pédantisme ; il prend souvent les allures les plus folles pour dire une chose grave. Mais le rire n'est ordinairement qu'à la surface, et quand, à la seconde lecture, il est permis de remarquer des détails échappés à la première, on est tout étonné de trouver quelquefois un penseur là où l'on n'avait vu d'abord qu'un poète et qu'un homme d'imagination.

C'est tout cela qui lui valut longtemps d'être aimé et légitimement populaire.

LE POÈTE ET LE LIBRETTISTE

—

« J'écris volontiers en vers, parce que c'est plutôt fait; les lignes sont plus courtes. » C'est Joseph Méry qui a dit ces paroles et, en effet, pour lui la poésie n'était qu'un jeu. Il avait une facilité qui tenait du prodige.

Un jour, au *Caducée*, il s'amusa à mettre en vers les mouvements du port de Marseille, les avis de bourse, les annonces judiciaires, les réclames :

La Bourse de Paris fait parfois des folies.
Les opérations ne s'étant pas suivies,
La mobile faveur n'a pu se soutenir :
Nous avons vu les cours chanceler et faiblir.
. . . .
Les huiles ont aussi perdu le mouvement.
Très faibles dans leurs prix, surtout pour fin courant.

Nous avons déjà signalé un grand nombre de poésies de Méry ; nous

avons cité et fait connaître l'œuvre considérable qu'il accomplit avec la collaboration de Barthélemy ; nous n'y reviendrons pas. Toutefois, nous devons dire qu'il n'est pas facile de marquer dans cette œuvre la part qui revient à chacun des deux poètes. On a mis cependant au compte de Méry toutes les pièces où l'esprit pétille, où la grâce domine, où l'épigramme vole. Le vers de Méry se reconnaît en effet, ordinairement, à son allure aisée et coulante, à sa rime riche et sonore.

Barthélemy, plus vigoureux et plus énergique peut-être, mais d'une improvisation plus bornée, plus remplie de fiel, ne possédait que la corde d'airain; Méry, ondoyant et divers, amoureux de soleil, de musique, de poésie pure, traitant ses satires comme des fantaisies et ses malices comme des songes, se riant de la politique comme d'une maîtresse qui ennuie, était prompt à faire bon marché de ses ran-

cunes et de ses haines; nature inoffensive et bienveillante, esprit aimable et charmant, cosmopolite de sensations et d'idées, il ne haïssait réellement que le froid et la pluie; il voyageait en rêve dans l'Inde et sous les tropiques; Marseillais par le tempérament, Parisien par la causerie, il était irrésistible de dix heures à minuit, entre habitués de divan ou de club, génie prodigue, favori et victime des fées.

Afin de donner une idée de la merveilleuse facilité que possédait Méry pour la versification, il nous suffira de dire qu'un samedi, Barthélemy l'ayant prévenu qu'une indisposition l'empêchait de faire la *Némésis* qui devait paraître le lendemain, Méry se mit au travail à six heures du soir, au bureau de l'imprimeur, et, le lendemain matin à sept heures, *Némésis* était distribuée dans tout Paris. Cette satire avait été imprimée à mesure que les vers étaient dictés par l'improvisateur; et, loin de

se ressentir de la hâte du travail, elle est une des plus belles de tout le recueil; elle a pour titre : le *Palais royal en hiver*.

Mais quand il écrivit cette poésie, Joseph Méry avait quelque peu abandonné la politique : il n'était plus le pamphlétaire de 1826 et avait oublié la *Villèliade*. Retrouvons-le un moment à Marseille peu après l'apparition de ce pamphlet. Le 18 novembre 1827, une élection eut lieu à Marseille : les royalistes, dont M. Strafforello était le candidat, triomphèrent, et les libéraux furent battus. Le candidat de ces derniers était un nommé Thomas

Montagnard bas-alpin et de naissance obscure.

Le lendemain de la défaite des libéraux, Méry publia une pièce de vers intitulé : les *Elections à Marseille* et dédiée à la jeunesse marseillaise constitutionnelle. Il y proclamait que les royalistes avaient été vainqueurs pour la dernière fois :

Leur dernière victoire est à la fin venue !
Le labarum français a brillé dans la nue ;
Marseille a retenti d'un cri de liberté.
. . . .
Sa voix a foudroyé des ennemis obscurs ;
Et la liberté sainte, élevant sa bannière,
Célèbre par des chants sa défaite dernière.

C'est cette jeunesse marseillaise constitutionnelle qui, quelque temps après,se groupa au cercle de l'Athénée. Depuis des années on désirait réunir à Marseille, ville jusqu'alors toute commerçante, des hommes d'art, de science, de lettres. Méry, profitant des loisirs que lui laissait la politique sous le ministère Martignac, se donna tout à cette organisation. Le cercle de l'Athénée, qui a vécu jusqu'à ces dernières années, débuta dans la salle Thubaneau. Il s'ouvrit le 31 mai 1829. Dans cette première séance, Méry lut l'*Ode à Marseille :*

Toute joie est ici : bains tièdes sur nos plages
Gais festins sur le roc, parfum de coquillages,
Promenade du soir dans le golfe riant ;
Quand l'automne à l'hiver abandonne la plaine,
Un beau port, où janvier réchauffe son haleine
Sous notre soleil d'Orient.

..... D'autres cités ont la mer pour voisine,
Claires eaux, bois de pins qu'embaume la résine,
Côteaux de thym semés, doux réservoirs de miel;
Mais nous avons de plus sur ces filles de l'onde
Le plus grand bien que Dieu puisse accorder au monde:
La liberté sous un beau ciel.

Méry obtint un brillant succès. Le lendemain, les journaux disaient : « Les applaudissements qui l'ont interrompu à plusieurs reprises ont dû lui prouver que tous ceux qui l'écoutaient sont orgueilleux de son beau talent et savent partager l'enthousiasme et les nobles sentiments qu'il venait d'exprimer avec tant de verve et de poésie. »

Toutefois, dès que l'*Ode à Marseille* eût été publiée, elle fut attaquée par quelques adversaires du poète. On reprochait à Méry de tomber dans le romantisme et d'avoir risqué des expressions telles que : *parfum de coquillages* ! Que diraient les prudes de l'époque et les classiques enragés s'ils revenaient aujourd'hui et s'ils lisaient les romans de M. Emile Zola?

Parmi les adversaires de Méry était l'*Echo Provençal*, journal officieux et *ultra carliste*, comme on disait alors, dirigé par le marquis d'Arbaud, conseiller d'Etat, préfet des Bouches-du-Rhône. Ce journal attaquait souvent Méry et Barthélemy au sujet de leurs poésies. Au lendemain de l'apparition du poème sur *Waterloo*, il disait : « Mais de tous les littérateurs de l'époque, ceux qui ont fait les plus nobles sacrifices aux passions du siècle, sont sans contredit MM. Barthélemy et Méry. Doués d'une heureuse facilité de versification, dont le travail aurait pu faire un talent, ils ont renoncé en notre faveur à toutes leurs espérances de gloire et d'avenir. Ils ont fait abnégation de tout amour-propre au point de se dévouer à servir les haines, les caprices de cet enfant gâté qu'on nomme le public. Insultant ce qu'il insulte, adorant ce qu'il adore, ils ont eu la noble modestie de se résigner à

ne gagner que de l'or, quand ils auraient pu peut-être aspirer à des succès et à quelque renommée. »

Méry trouva l'attaque injurieuse, envoya ses témoins au rédacteur, et demanda raison de l'insulte. Le critique répondit qu'il n'avait pas dépassé les bornes de son droit, et la provocation demeura sans effet. Mais le lendemain, le *Sémaphore* contenait une note ainsi conçue : « Plusieurs des amis de Méry l'ont blâmé de sa démarche; nous nous joignons à eux. Les illustres auteurs de la *Villèliade* et de *Napoléon en Egypte* ne doivent jamais se mettre en contact avec des sacristains, des bedeaux, des ex-censeurs et des marquis, poétereaux sifflés. »

Toutefois, malgré ces colères, il faut reconnaître que le critique de l'*Echo Provençal* avait quelque peu raison. En effet, si on vante dans les vers de Méry la netteté du rythme et la richesse extraordinaire des rimes, si son

style brille par un éclat et une couleur qui répondent bien à la vivacité toute méridionale de son imagination, on peut dire cependant que la facilité prodigieuse de versification qu'il avait, et que nous avons déjà plusieurs fois signalée, fut, en somme, plus nuisible qu'utile au talent et à la gloire du poète.

Sans doute, nous ne sommes plus au temps où Boileau faisait son *Lutrin* en six ans, où il cherchait tout un jour la construction d'un vers dans le labyrinthe de son jardin, où il disait :

Molière, enseigne-moi l'art de trouver la rime.

Sans doute, nous ne sommes plus au temps où Thomas Corneille demandait à son frère, vingt fois en un jour, l'aumône d'une idée, où les beaux esprits remettaient à chaque heure sur le métier un quatrain qui n'en sortait pas meilleur. Sans doute, la spontanéité de l'inspiration et du mot a remplacé

la lenteur de la pensée et de la plume, mais tout cela n'empêche point le travail. Or, Méry ne travaillait point assez; il avait les défauts de ses qualités; il comptait trop sur sa facilité. « J'ai composé, a-t-il écrit quelque part, plus de deux cent mille vers. » Nous sommes de ceux qui pensent que sa gloire aurait été plus parfaite, s'il n'en avait composé que cent mille et s'ils eussent tous été irréprochables et marqués par l'élévation de la pensée. Avec plus de raison encore que pour Lamartine, on peut dire de lui : « Rien n'a nui à son génie comme la facilité. »

Joseph Méry avait donc pris une part active à la fondation du cercle de l'Athénée à Marseille. Des soirées littéraires furent organisées par ses soins et il donna lecture devant une brillante société de plusieurs de ses travaux : *Marseille avant et après* 1814, *le Boulevard des Dames*, etc.

En 1833, à l'ouverture du Grand-

Théâtre, Méry écrivit : l*Art dramatique à Marseille.* Le 8 novembre 1838, jour de l'inauguration du théâtre de la Renaissance à Paris, la représentation de *Ruy-Blas* fut précédée d'un discours en vers que le poète marseillais avait composé.

Deux ans après, Méry adresse au lieutenant général vicomte Tiburce Sebastiani, pair de France, un magnifique poème daté de Marseille, le 1er novembre 1840. Il parle de la malheureuse campagne de Russie et dit :

. . . .
Un jour, quand nos enfants, amoureux de merveilles,
Feront de ce malheur l'entretien de leurs veilles
Et que les vétérans, témoins de ces grands jours,
Seront dans le sépulcre, endormis pour toujours,
Les fronts s'inclineront sur les places publiques,
Quand les derniers de tous, ces vivantes reliques,
Passeront, étalant leurs uniformes bleus,
Ce trophée immortel d'un âge fabuleux.
. . . .
Et vous, jeune témoin du grand pèlerinage,
Quand vous aurez atteint les limites de l'âge,
Vous êtes réservé par un heureux destin,
A parler le dernier de ce passé lointain ;
Cet honneur vous est dû : la Corse maternelle
Qui garde tous ses fils à l'ombre de son aile,

Et qui vous aime tant, un jour viendra s'asseoir
Chez vous, pour écouter vos entretiens du soir :
Croyez-en le poète, il sait où va le monde.
Oui, ce doit être un fils de cette île féconde,
Qui, survivant à tous, lui parlera souvent
Du Corse impérial qu'il vit passer vivant.

Peu de temps après, Joseph Méry fut invité à donner son concours à une fête de charité qui avait été organisée à Marseille au profit des orphelins du choléra. Il lut une belle pièce de vers :

. . . .
Non, il ne faut jamais que le soleil qui brille
Sur vous tous, cœurs heureux, opulente famille,
Vous empêche de voir que, loin de vos maisons,
Loin de l'azur, riant à vos doux horizons,
Il existe dans l'ombre, aux riches inconnus,
Tout un peuple couché sur de la paille nue,
Et des enfants chrétiens, marqués du divin sceau,
Condamnés, en naissant, à mourir au berceau,
Qui ne connaîtront pas dans une vie amère
Le sourire ou les pleurs qui viennent d'une mère.

Henri Monnier, le célèbre caricaturiste qui illustra les *Chansons* de Béranger, et Courdouan, le peintre provençal distingué qui peignit les sites et les côtes maritimes de l'Algérie et de nos contrées méridionales, se rencontrèrent à cette époque à Marseille.

M. Mouttet raconte qu'un soir tous deux étaient assis à la même table et travaillaient ; l'un dessinant un désert d'Orient, l'autre des sujets d'observation comiques ; Méry était à leur côté. On coupa seize morceaux de papier sur lesquels quatre personnes de la société écrivirent seize rimes ; on les remit l'un après l'autre au poète qui lança instantanément les vers suivants :

A COURDOUAN et à Henri MONNIER

Réunis tous les deux chez une noble *femme*,
De votre art ravissant vous prodiguez les *fleurs* ;
Tous deux sur le velin peignant avec votre *âme*,
L'un fait sourire et l'autre a fait verser des *pleurs*.

L'un peint le grand désert, le palmier, la *fontaine*,
Sites pleins de terreur et de grâce et d'*amour*,
L'arbre qui voit passer sous sa cime *hautaine*
L'arabe à son départ, l'arabe à son *retour*.

L'autre, venu du nord sur notre tiède *plage*,
Tient le monde comique au bout de son *crayon* ;
Sa plume et son pinceau semant sur chaque *page*
L'esprit, ce don du ciel, brillant comme un *rayon*.

Tous deux portez au front une vive *étincelle* ;
L'un aime la cité, l'autre le pied des *monts*,
Et l'on dit à tous deux à chaque œuvre *nouvelle*,
C'est la grâce de l'ange et l'esprit des *démons*.

20 janvier 1844.

Méry était ce jour-là en pleine verve, puisque c'est quelques heures après cette improvisation, qu'il écrivit sa fameuse *Ode à l'ail.* Le comte de Marcellus, ancien chevalier de Malte et député royaliste, puis pair de France sous la Restauration, était à cette époque la bête noire des journalistes satiristes et des pamphlétaires libéraux; il composa un poème sur l'ail qui fut pour eux le prétexte d'une recrudescence d'innombrables facéties et quolibets. Le comte de Marcellus se contentait d'en rire, car il était homme d'esprit. Toutefois l'ail était le sujet de bien des conversations et le condiment de bien des mets, même à Paris.

Méry reçut un jour cette lettre :

Vendredi, ... janvier 44.

Mon cher Méry,

Nous dinions hier jeudi, chez notre ami D..., un dîner tout parfumé d'ail.

La jeune et charmante fille de la maison a

vivement défendu l'ail fort attaqué par quelques convives; elle a témoigné le regret que vous ne fussiez pas là pour lui venir en aide et chanter les louanges du condiment provençal.

Je me suis engagé en votre nom, et j'ai promis pour jeudi prochain, courrier par courrier, une *Ode à l'ail* signée Méry.

Je l'attends.

Tout vôtre, toujours du même cœur.

CONSTANTIN JOLY.

Méry répondit par la lettre que voici :

20, au soir.

Mon cher Constantin,

L'hiver retarde l'heure des arrivées du courrier ; j'ai reçu votre lettre aujourd'hui fort tard après dîner. J'ai fait illustrer mon ode par Henri Monnier ; j'allais la faire graver, mais le seul graveur de Marseille était couché.

Votre ami de cœur.

MÉRY.

Excusez le griffonnage de mon ode ; ma paresse m'a empêché de la copier. Je vous envoie le premier jet. Envoyez-m'en une copie.

Cette lettre était accompagnée de l'Ode à l'ail qui a été reproduite depuis

un peu partout. Dans cette ode, Méry disait que l'ail avait été aimé de tous

Depuis David, ce roi qui faisait des cantiques
Jusqu'à Napoléon . . . .

Mais cet ail,

. . . . enfant des bastides voisines,
N'est pas en bonne odeur dans vos fades cuisines.

Le poète ajoutait que les Romains faisaient de l'ail leurs délices :

Lorsque l'amphithéâtre ouvrait ses vomitoires
Aux antiques héros de toutes les histoires,
Au peuple souverain, au consul triomphant,
Cent mille spectateurs, pour charmer leur attente,
Achetaient l'ail vendu sous une fraîche tente
Entre le tigre et l'éléphant.

L'ail fût-il tant aimé des Romains ? C'est douteux. En tous cas, Horace ne l'a pas célébré, mais maudit :

Parentis olim si quis impia manu
Senile guttur frugerit,
Edat cicutis allierum nocentius.

Ce fut sans doute un oubli de Méry dans le feu de son improvisation. L'ode à l'ail fut publiée pour la première fois

dans le journal le *Satan*. Un prince russe eut, à cette époque, la fantaisie de faire terminer l'*Enéide* qui est restée, comme on le sait, inachevée. Il chargea Méry de ce soin, et ce dernier s'en acquitta merveilleusement. Le poète traduisit ensuite les *Eglogues* de Virgile.

Au mois d'octobre 1844, Joseph Méry visita à Toulon l'escadre qui venait du Maroc, après avoir bombardé le port de Mogador. A bord du *Suffren*, il écrivit une ode et la laissa entre les mains des marins auxquels il disait :

Oui, pour des jours plus beaux, des destins plus prospères,
Vous êtes bien les fils des grands marins nos pères ;
Prince, chefs ou soldats, artilleurs, matelots !
Les morts de Trafalgar dans leurs tombes ouvertes
Soulevant à demi leurs cercueils d'algues vertes
Vous ont applaudi sous les flots.

Méry demeura alors absorbé, pendant quelques années, par ses romans, et il ne toucha que rarement à la poésie. En 1853, seulement, il publia les *Mélodies poétiques*, recueil de piè-

ces de vers inspirées par les événements et lues solennellement dans divers théâtres, ou mises en musique sous le nom de cantates. Cinq ans plus tard, en 1858, il écrivit les *Vierges de Lesbos*, poème antique qui fut édité par son ami Georges Bell, avec des dessins de L. Haman, photographiés par Bertsch et Arnaud. Ce poème fut tiré seulement à trois cents exemplaires : il est aujourd'hui très rare, mais, à la vérité, il n'est pas fameux et contient des vers bien peu harmonieux, comme ceux-ci :

A la saison des fleurs, lorsque je t'ai laissée
Chez les Athéniens. . . . .
. . . .
Tu connais Crinéas ? Je suis très familier
Avec lui. . . . .

En 1859 éclata la guerre d'Italie. Dès l'ouverture des hostilités, Méry décida d'écrire un poème, sorte de pendant à *Napoléon en Egypte*. Le jour où il traita avec son éditeur la cam-

pagne commençait à peine. « Si je prévoyais, lui disait-il, une seule interruption dans mes livraisons ou dans nos victoires, je ne commencerai pas.» *Napoléon en Italie* fut publié. L'exécution matérielle fut digne d'une œuvre qui restera comme un monument contemporain de la glorieuse guerre d'Italie et comme un poème sans précédent dans lequel la fougue et la rapidité de l'improvisation n'ont rien enlevé à l'éclat du style, à l'élévation de la pensée et aux soins minutieux des détails.

Le soir de la bataille de Magenta Méry disait :

A Magenta ! ce nom, hier obscur encore,
D'un merveilleux éclat aujourd'hui se décore,
Des grands noms de victoire il deviendra l'égal;
Il ajoute, ce soir, en sortant de son ombre,
Un étoile de plus aux étoiles sans nombre
Du firmament impérial.

C'est dans la maison où habitait le poète, à Auteuil, qu'il apprit la signature du traité de Villafranca.

Sous mes arbres d'Auteuil ma muse est abritée,
Les voix parlent dans l'air, j'écris sous leur dictée.
Je n'entends que le bruit des feuilles et de l'eau.
Trois heures ont sonné dans le parc de Boileau,
Tout à coup, une voix aux oreilles avides
Retentit; le canon qui tonne aux Invalides,
Cette fois, colporteur de messages amis,
Réveille dans Auteuil les échos endormis.
On annonçait la trêve et la paix l'a suivie !

Napoléon en Italie fut un des derniers poèmes de Joseph Méry. Après, il s'adonna rarement à la poésie. Cependant quand, au retour de son beau voyage au Caucase, les intimes d'Alexandre Dumas lui offrirent un banquet, Méry, au dessert, salua l'illustre voyageur :

Je veux vous raconter ce que peut faire un homme,
Mais je n'ose, Messieurs, vous dire qu'il se nomme
Alexandre ou César; entre amis on se sert
De ces ménagements à la fin du dessert.
Je ne le nomme pas; si quelqu'un veut connaître
Son nom, il peut venir, là, près d'une fenêtre,
Et je vais le lui dire, à l'oreille en sortant,
Comme un secret d'État, le secret d'un instant.
. . . .
. . . . A Paris arrivant
Il va bientôt encore rendre la voile au vent.
. . . .
Qu'il parte ou qu'il arrive, envoyons au poète
Ou nos adieux d'amis, ou nos hymnes de fête !

S'il arrive, il apporte à nous qui l'écoutons,
D'harmonieux récits notés sur tous les tons,
Au monde qui le lit des histoires sans nombre,
A l'acteur qui le joue, une œuvre gaie ou sombre,
Trois assises de plus que l'architecte met
A cette pyramide où manque le sommet.
S'il part, nous graverons sur sa corvette agile
Les vers que chante Horace au vaisseau de Virgile;
Nous le suivrons de loin, sur la mer, en priant
Le Dieu du bon retour, le soleil d'Orient,
Le soleil qui toujours fut propice aux poètes.
Et quand il reviendra nos coupes seront prêtes
Et nous l'honorerons, parmi nous arrivant,
Quoiqu'il soit notre maître et quoiqu'il soit vivant.

Paris, 2 avril 1859.

Alexandre Dumas et Méry se promenaient un soir sur les boulevards de Paris; ils rencontrèrent un jeune poète qui venait de faire paraître un volume.

— Comment avez-vous trouvé mes vers ? demande le débutant.

— A la vérité, repond Méry, je suis obligé de vous dire que les rimes ne sont pas riches.

— Oui, réplique Dumas, mais elles sont à leur aise.

Joseph Méry toucha aussi au théâtre, bien qu'il n'aimât pas beaucoup la

scène en tant qu'auteur. Il disait qu'on se met sur le lit de Procuste lorsqu'on arrive devant le trou du souffleur et sous un lustre de gaz. Son premier pas dans la carrière dramatique fut curieux. Lui-même, dans une préface, l'a raconté :

« Il y a douze ans, c'était un jeudi de mars, je sortais avec Victor Hugo de la place Royale et, sur le boulevard, nous rencontrâmes Anténor Joly et Ferdinand de Villeneuve, les directeurs du théâtre St-Martin.

— Maître, dit Anténor, à l'auteur d'*Hernani*, quand donc nous ferez-vous un drame ?

—Êtes-vous pressé ? demande Victor Hugo.

—Très pressé.

—Alors, voilà Méry qui vous en fera un, et qui viendra vous le lire chez moi lundi prochain à midi.

Le poète parlait sérieusement.

Les deux directeurs me regardaient

fixement, pour m'interroger par un silence expressif, et je leur dis que, pour rien au monde, je ne voudrais démentir une seule parole de notre maître Victor Hugo, et que ce drame serait fait au jour désigné par le roi des poètes. Le lundi à midi, je lus mon drame la *Bataille de Toulouse*, lequel, malgré son nom belliqueux, n'est qu'une lamentable histoire d'amour. »

La *Bataille de Toulouse* fut représentée pour la première fois au théâtre Saint-Martin le 12 avril 1836. Le succès du drame fut complet ; il eut cent représentations. Au mois d'octobre suivant on le joua à Marseille et les troupes de province le jouent encore.

Venu dans sa ville natale après ce premier succès, Méry fut obligé pendant quelques années de s'éloigner de la scène. Cependant il s'intéressa au début du théâtre Chave à Marseille, théâtre d'élèves pour lesquels il com-

posa une comédie en un acte et en vers intitulée les *Châteaux en Espagne.*

Méry amena, sur la scène du théâtre Chave, Mlle Rachel qui y joua *Polyeucte* au mois de juillet 1842. Il a raconté dans un spirituel article l'histoire de cette représentation. C'est une page humoristique et étincelante :

« Alexandre Dumas arrivait alors d'Italie à Marseille; il apportait de Gênes un bouquet de fleurs, grand comme le bouclier d'Achille et il le déposait aux pieds de Mlle Rachel, dans un salon de l'hôtel de l'*Univers*, rue du Jeune-Anacharsis.

Avant son départ pour Paris, Alexandre Dumas reçut une visite. Je lui présentais un industriel alors inconnu, nommé Chave, qui réclamait un grand service. Dumas a toujours la bouche et la main ouvertes pour obliger ; il sème les ingrats et n'exige aucune reconnaissance.

— Quel service? demanda-t-il, du ton charmant de l'homme qui ne prépare pas un refus dans la réponse.

— Avant tout, dit Chave, je voudrais que vous eussiez la bonté de m'accompagner à la Plaine.

— Allons à la Plaine, dit Dumas, en prenant son chapeau, est-ce bien loin?

—Oui, Monsieur, c'est sur la montagne.

— Ah bien! dit Dumas, cette Plaine est une montagne, allons toujours, nous gravirons la plaine.

Et nous escaladâmes les pentes abruptes qui conduisent à la plaine Saint-Michel.

Arrivé sur le point culminant, Chave dit à Dumas : — Que voyez-vous, Monsieur?

— Je ne vois que le soleil qui poudroie, et pas un brin d'herbe qui verdoie!

—Eh bien, dit Chave, j'ai fait bâtir un théâtre dans ce désert où vous ne voyez rien.

—Un théâtre pour vous seul, monsieur? demanda Dumas.

—Non, pour le public.

—Mais, où le prenez-vous ce public, monsieur Chave?

—Dans une ville que je veux fonder.

—Mais, monsieur Romulus, dit Dumas, êtes-vous bien sûr d'avoir votre raison?

—Comme je suis sûr d'avoir un public, si vous me rendez un service.

—Il est rendu: demandez.

– Décidez Mlle Rachel a donner une représentation sur mon théâtre.

—Je la déciderai. Mlle Rachel aime les choses originales: elle voudra sortir une fois de ses habitudes; elle jouera dans le désert, comme St-Jean-Baptiste: *Vox clamantis in deserto*... Ah! pardon... Il y a une petite difficulté.

—Laquelle?

— Avez-vous des acteurs à votre théâtre?

— Non, monsieur Dumas, mais j'ai

trois maçons qui déclament *Polyeucte* comme le premier venu.

— Ah ! vous avez choisi *Polyeucte* ? demanda Dumas.

— Oh ! dit Chave, c'est la seule tragédie possible ici... ; tenez, monsieur Dumas..., regardez là-bas, là-bas..., c'est un quartier petit comme un grand village, avec des habitants très dévots qui disent du théâtre : « C'est la maison du Diable ». Voilà mon public. Je débaptise donc *Polyeucte*; je lui donne ce titre : *Le Triomphe de la Religion*, et des affiches grandes comme vous, avec la permission de...

— M. le maire, interrompit Dumas.

— Non, de M. le curé, reprit Chave, et il faut que vous m'obteniez cette permission.

— Volontiers, dit Dumas ; mais, auparavant, laissez-moi inspecter votre ville absente.

— La voilà, dit Chave, en montrant le néant sur les quatre horizons.

— J'y suis, reprit l'illustre poète, vous avez là une superbe rue qui pourrait s'étendre, s'il y avait des maisons, jusqu'au Jarret, qui serait un fleuve s'il y avait de l'eau. C'est le Mançanarez du pays, un fleuve hydrophobe.

Vous avez là encore, mon cher monsieur Romulus, dit-il à Chave, vous avez un futur rayonnement de trente rues superbes, habitées par des lézards qu'il faut exproprier ; voici une large place qui peut devenir publique, si un public prend la peine de naître, chose toujours aisée chez les peuples marins et icthyophages. Vénus naquit dans votre mer ; elle savait bien ce qu'elle faisait en naissant ainsi. Elle engageait les amis de l'amour à peupler les côtes maritimes. Monsieur Chave, vous aurez un public. Maintenant conduisez-moi chez M. le curé.

Ce bon ecclésiastique était fort ignorant des choses de ce bas-monde ; il ressemblait à l'anachorète Paul, qui

demandait aux pèlerins du désert si l'on bâtissait encore des maisons dans le monde ; homme d'ailleurs fort érudit pour tout ce qui n'était pas profane. Dumas, qui a d'exquises aménités de forme, fit, au premier abord, une heureuse impression sur le prêtre; il exposa, avec toute la grâce de sa parole, l'objet de la visite, et demanda que la prochaine homélie dominicale voulût bien être tolérante envers la tragédie chrétienne de Corneille ; à l'appui, il cita vingt ou trente vers frappés à l'orthodoxie et appartenant bien plus aux austérités du cénacle qu'aux profanes jeux de la scène.

Le bon curé se convertit à la foi de Dumas et promit sa neutralité dans l'affaire *Polyeucte*.

Nous sortîmes pleins d'espoir dans l'avenir de la ville de Chave, fondée sous les heureux auspices de *Polyeucte*, d'Alexandre Dumas et de Mlle Rachel.

La jeune tragédienne consentit avec une joie enfantine à jouer sur le théâtre du désert, et Romulus Chave s'évanouit de bonheur.

Jamais Rachel n'a été plus belle, jamais public n'a versé plus de larmes, jamais enthousiasme ne fut plus grand qu'à cette merveilleuse représentation. Les trois ouvriers rugissaient Corneille avec des poitrines de bronze et des voix de mistral, et lorsque Polyeucte s'écria : *Je suis chrétien !* tous les spectateurs tombèrent à genoux dans les loges, en disant à l'unisson : « Et moi aussi ! »

Le lendemain Chave divisa le désert par lots et le jalonna de poteaux, avec cette inscription : *Terrain Rachel à vendre.*

Ce fut une épidémie d'achats. La colonie grecque, arrivée pauvre à Marseille en 1824, avant la bataille de Navarin, et toute composée aujourd'hui d'ultra millionnaires, acheta les

terrains bénis par la fille d'Euripide et les revendit avec des bénéfices énormes.

La campagne se fit ville et changea ses bruyères en maisons. Jamais on ne vit transformation plus subite; ce fut un prodige de féerie, un changement de décor exécuté sur une échelle immense. Le fondateur Chave acheta un buste de Rachel et l'inaugura dans une fête thessalienne dont le souvenir ne s'effacera jamais.»

Mademoiselle Rachel, pendant son séjour à Marseille, obtenait, après chaque représentation, une ovation enthousiaste. Elle écrivait un jour : «Les Marseillais sont charmants. Si leur enthousiasme pouvait être un peu moins bruyant, je les aimerais tout à fait. Ils ne détellent pas mes chevaux à la vérité, mais ils empêchent ma voiture d'avancer. Pour revenir chez moi, après le spectacle, je mets environ une heure à faire cent pas. La dernière fois que

j'ai joué, espérant m'esquiver plus facilement à pied, je priai M. Méry de me donner le bras. A peine avions-nous franchi le seuil de la porte, nous fûmes reconnus et aussitôt poussés, pressés, étouffés par une foule toujours croissante. L'éloquence de mon chevalier échoua devant l'enthousiasme de ces bons Marseillais. Nous ne trouvâmes de salut que dans la boutique d'un chapelier dont la porte fut bientôt assaillie, et le commissaire de police vint nous offrir l'appui de son écharpe, escorté d'une vingtaine de soldats ; mais je vous prie de croire que nous refusâmes dédaigneusement ce secours, et, confiants dans les sentiments de la multitude, nous nous présentâmes à elle, lui demandant de nous livrer passage. Alors ce furent des applaudissements, des acclamations, un vrai triomphe : je parvins enfin à rentrer chez moi, très flattée, mais rendue, moulue, fondue et promettant qu'on ne m'y reprendrait plus. »

Méry s'était constitué le garde du corps de Rachel, raconte M. Cauvière dans ses *Souvenirs marseillais* auxquels nous empruntons cette anecdote; il ne la quittait pas plus que son ombre; c'était glorieux et méritoire, mais non sans danger, surtout au milieu de la foule qui attendait la tragédienne au sortir du théâtre. Un soir, Méry en sortit en piteux état quant à son costume. Son habit des dimanches était devenu veste d'un côté, ou, pour mieux dire, n'avait plus de basque de ce côté-là ; trois boutons survivant aux douze qui formaient la garniture, un seul sous-pied de pantalon resté fidèle : tel était l'état lamentable de sa toilette de gala.

Méry pouvait craindre que l'enthousiasme marseillais, chauffé par le soleil de juin, ne déshabillât aussi quelque peu l'idôle adorée et serrée de trop près. En vrai chevalier, ingénieux autant que dévoué, voici comment il s'y

prit, à la sortie suivante. Il laissa d'abord les admirateurs de Rachel se morfondre dans une longue attente; puis, quand, par une lucarne, il vit que leurs rangs s'éclaircissaient, il parut tout à coup, donnant le bras à une femme voilée, svelte et de taille moyenne : « C'est Rachel, vive Rachel ! » cria la foule ; puis elle se mit à serrer de si près la marche du couple, qu'il dut demander asile au chapelier Riqueau qui avait déjà, la fois précédente, sauvé Rachel des étreintes de la foule. Au moment d'entrer et heureuse de s'abriter, la compagne de Méry souleva son voile; on la reconnut : « Tiens, dit un habitué, c'est la petite Bazu, la septième danseuse du corps de ballet ! » C'était elle, en effet, et l'émeute admiratrice se dispersa sur ce mot. Quant à l'héroïne véritable, n'ayant plus au bras l'illustre écrivain qui lui servait d'enseigne, accompagnée du régisseur, elle avait regagné son hôtel, tout à fait incognito.

Après avoir donné la *Bataille de Toulouse*, Joseph Méry resta dix années sans aborder le théâtre. C'est seulement le 3 novembre 1846 qu'il fit jouer à l'Odéon l'*Univers et la Maison*. L'acteur Bocage, alors dans toute la force de son talent, et qui n'était autre que l'ancien premier abonné du *Caducée*, créa le rôle principal. Deux mille spectateurs applaudirent la pièce scène par scène, acte par acte, du commencement à la fin.

Ce fut un succès que, pourtant, quelques critiques marchandèrent en disant que cette pièce n'était qu'une improvisation comme tout ce que faisait Méry. La *Revue des Deux Mondes* saisit cette occasion pour flageller, même vigoureusement et assez méchamment l'auteur : « M. Bocage, le directeur de l'Odéon, souffre, comme tous les autres directeurs, de la disette de bonnes pièces puisqu'il s'est adressé à un improvisateur pour obtenir une

comédie en cinq actes et en vers, une comédie de mœurs ! Au surplus, le calcul de M. Bocage, le choix qu'il a fait de M. Méry, me semblent un chef d'œuvre de tactique directoriale. « Il me faut une pièce en huit jours, s'est-il dit, une telle pièce ne saurait être bonne. Choisissons donc dans le monde littéraire un de ces noms qui conjurent les sévérités du public. Personne ne suppose que M. Méry soit capable de faire une vraie comédie ; l'opinion ainsi prévenue n'éprouvera pas la colère du désenchantement. M. Méry a le don du vers élégant et facile; il est généralement accepté comme homme de fantaisie originale et de sémillant esprit : le public n'en voudra pas démordre, il trouvera de l'esprit, dut-il en inventer.» Tout s'est passé suivant les prévisions du directeur. Chaque soir une société, pas très nombreuse mais bien choisie, se rend à l'invitation de M. Bocage. On relève la

toile. Alors M. Méry, par l'organe de huit ou dix acteurs, vient débiter deux mille vers sur l'*Univers et la Maison*, titre heureux qui permet de parler de tout à propros de rien. Il arrive à M. Méry, comme à ces causeurs en renom qui ont le privilège de parler seuls pendant toute une soirée, de rencontrer de temps en temps des traits spirituels. Dans la peinture de ce spéculateur dont le regard plane sur le monde et qui ne voit pas clair dans son intérieur, on entrevoit une comédie que l'auteur aurait pu faire, et on lui sait gré de sa bonne intention. Comme il n'y a pas à craindre de perdre le fil de l'action, on cause décemment et à voix basse avec son voisin. De temps en temps on redresse la tête pour saisir au passage une saillie amusante, une tirade agréablement versifiée... On arrive ainsi tout doucement à la fin du cinquième acte; après quoi on se retire en disant à l'ami dont on

prend le bras, que M. Méry est un aimable versificateur, que, d'ailleurs, comme les braves qui ont fait leurs preuves, il n'a pas jugé nécessaire de prodiguer son esprit.»

Cette longue tirade est-elle bien juste ? Nous croyons qu'il est aujourd'hui difficile de donner son avis après la simple lecture d'une comédie de mœurs qui date de cinquante ans. Toutefois, le critique de la *Revue des Deux Mondes* nous paraît bien partial, d'autant plus qu'il se base uniquement sur la rapidité de l'improvisation. Or, cette improvisation Méry la nia et c'est bien le cas de citer le mot connu: les plus grands critiques sont greffés sur les plus petits esprits. La direction de l'Odéon avait demandé à Méry une comédie en cinq actes et en vers. « Je mis quinze jours, a-t-il écrit, à faire le scenario de l'*Univers et la Maison.*» Quand ce premier travail fut terminé Bocage dit à l'auteur : « Le jour où

vous aurez fait deux mille vers avec ce scenario, je vous réponds du succès.»

« Ce nouveau travail me coûta trois mois » ajoute Méry. Mais Bocage avait dit vrai, car, malgré les critiques, ce fut un succès.

Aussi, quelques mois après, le 12 janvier 1847, le directeur de l'Odéon, qui était alors Bocage lui-même, demanda à Méry une comédie en un acte et en vers pour le 15, jour anniversaire de la naissance de Molière. Méry lui répondit qu'il irait le lendemain à quatre heures lire cette comédie aux acteurs désignés.

Dans la nuit, Méry écrivit *Comédiens et Parrain*. Cette pièce fut composée et apprise en vingt-quatre heures; les acteurs la jouèrent admirablement après deux répétitions.

Le 4 avril suivant, Méry donna encore à l'Odéon le *Paquebot*, comédie en trois actes et en vers. C'est à notre avis la meilleure de celles composées

par l'auteur. Delaunay, âgé de vingt ans, mais déjà en possession de son organe délicieux, créa le rôle de Saint-Marcel.

L'année d'après fut fertile en discussions et en événements politiques ; des clubs s'étaient établis de tous côtés, Méry voulut persifler cette manie de toujours pérorer et il écrivit le *Vrai Club des Femmes* qui fut représenté à la Comédie Française le 19 août 1848.

Au mois de mai 1850 il donna, à l'Odéon encore, le *Chariot d'enfant* où, à travers le canevas indou d'une courtisane regénérée par l'amour, — *l'amour est toujours la plus grande des purifications,* — Méry faisait d'ingénieuses allusions aux mèfaits des souverains de tous les pays et des ministres de tous les temps. Ces passages, qui allaient jusqu'aux tirades démocratiques et aux maximes républicaines, soulevaient l'enthousiasme de ce public de l'Odéon qui faisait chanter la *Marseillaise* pendant les entr'actes.

A la fin de l'année 1851, Méry fit représenter au théâtre de la Porte Saint-Martin l'*Imagier de Harlem.* La donnée de cette pièce, racontant les débuts de l'imprimerie, avait de l'audace et de la grandeur. Elle fut applaudie, contrairement au désir de M. de Pontmartin qui appelait l'auteur un « Sgricci provençal à l'alexandrin creux et sonore » et qui disait dans la *Revue des Deux Mondes*, après avoir critiqué l'œuvre nouvelle : « Tout cela n'empêchera pas cet *Imagier* d'être bruyamment loué par ces juges officiels qui distribuent aujourd'hui, avec une égale insousiance, le blâme et l'éloge, éloge de parti pris qui n'engage à rien, qui ne tire point à conséquence, et qui fait partie d'une sorte d'arrangement collectif, où chacun met et retire le même enjeu. »

Méry donna successivement ensuite le *Sage et le Fou*, la *Fiancée aux millions*, *Guzman le Brave*, *Frère et*

Sœur, le *Mari enlevé*, l'*Essai du mariage*, etc., qui parurent soit sur la scène de la Comédie-Française, soit sur celles de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin. Il écrivit ensuite en collaboration avec son spirituel ami Siraudin : les *Deux Frontins*.

Mais le drame, le vaudeville, la comédie ne suffirent point à Méry. Il avait toujours été un enthousiaste de la musique et il voulut toucher à l'opéra. Justement Félicien David venait d'obtenir un grand succès avec le *Désert*. Or, Félicien David n'était point un étranger pour Méry : ils s'étaient connus à Aix, où Félicien David, tout jeune alors, remplissait les fonctions d'enfant de chœur à l'église de Saint-Sauveur, dont il devint le maître de chapelle. Le poète et le musicien renouèrent connaissance, et Méry écrivit le libretto de *Christophe Colomb*, opéra dont Félicien David fit la musique.

Christophe Colomb, bien que ne

rappelant que de loin le *Désert*, fut représenté pendant l'été de 1847 au théâtre Ventadour et souleva l'enthousiasme des Parisiens. Louis-Philippe fut curieux d'entendre cette œuvre nouvelle et *Christophe Colomb* fut exécuté aux Tuileries.

Encouragés par leur succès,le poète et le musicien écrivirent l'*Eden*, mystère en deux parties, qui fut joué le 25 août 1848 à l'Opéra.Dans cette œuvre de musique descriptive, on remarquait plusieurs morceaux à effet, le *Chant des roses*, l'*Hymne au soleil*, la *cavatine d'Eve*; mais l'exécution coïncidait avec l'époque où Paris se ressentait encore des terribles journées de juin, et la guerre civile tua l'ouvrage, qui ne put ressusciter.

La politique,il faut l'avouer,fut aidée un peu par le spectacle. Eve était assez bien représentée par Mlle Grim, une belle jeune femme, douée d'une voix charmante ; mais un certain Poultier,

revêtu d'un habit noir, répondait à l'appel d'Adam. A la vue de ce père de l'humanité, maigrelet et tout en noir, le public se fâcha, et cet Adam ne donna pas longue vie à l'opéra de Méry et de Félicien David.

C'est au moment de cet insuccès de l'*Eden* qu'arriva à Paris un jeune marseillais, Etienne Rey. Fils d'un notaire, Etienne Rey rêvait d'être compositeur de musique et il avait pris le pseudonyme, aujourd'hui célèbre, d'Ernest Reyer. Il se lia avec Théophile Gautier qui écrivit pour lui le *Sélam*, représenté en 1850, puis il fit la connaissance de son compatriote Joseph Méry et ils composèrent ensemble *Maître Wolfram*, opéra-comique en un acte qui fut joué au Théâtre-Lyrique le 20 mai 1854. Cette œuvre eut un joli succès et elle a passé depuis au répertoire de l'Opéra-Comique. Le libretto est écrit avec facilité et il renferme une ou deux situations pleines

d'intérêt,ainsi que de jolies ballades, des romances et des chœurs.

Félicien David voulut alors composer une partition de grand opéra ; Méry lui prêta son poème d'*Herculanum* et les deux auteurs se mirent à l'œuvre. A ce propos, Joseph Méry écrivait à son frère Louis :

« Félicien et moi, nous voilà semblables au bon Titus qui perdait quelquefois ses journées ; de même que le nom de César fait flamboyer tout à coup ces trois prétérits latins : *Veni, vidi, vici,* de même celui de Titus est inséparable de l'*amisi diem.*

« Nous avons donc fait, Félicien et moi, élection de domicile dans la voluptueuse cîté d'Herculanum ; je ne reconnais plus mes vers dans le splendide vêtement musical que le musicien leur donne. Ce qui me plaît dans mon jeune ami, c'est qu'il n'a jamais l'air inspiré et que ses cheveux ne se hérissent pas quand le dieu descend dans

sa poitrine. Il déjeune presque tous les jours chez moi. Il emploie, pendant le repas, une partie de son temps à faire des boulettes avec la mie de pain ; il les range devant son assiette en leur faisant de légers sourires. La première fois que je le vis se livrer à la confection de ses boulettes qui s'arrondissaient si bien sous ses doigts, je voulus savoir la destination qu'il leur réservait. — J'ai, me répondit-il, une nombreuse famille à nourrir, une famille charmante ; je vais, en vous quittant, renouveler pour elle la miraculeuse multiplication des pains.

« David occupe une petite maison qui s'élève au fond d'un jardin plein d'arbres qu'habitent des troupes d'oiseaux, devenus les pensionnaires du musicien. David met pour eux en action le vers de Racine :

Aux petits des oiseaux, il donne la pâture

« A peine Félicien est-il rentré dans

son salon, les poches pleines de boulettes, qu'un nuage de plumes descend sur la terrasse des cimes voisines. C'est le moment choisi par Félicien pour lancer les boulettes sur lesquelles ses hôtes aériens se précipitent, en poussant de joyeux petits cris. »

C'est pendant les heures de travail, coupées par ces distractions, que fut composé *Herculanum*. Cet opéra en quatre actes fut représenté pour la première fois à l'Académie impériale de musique le 4 mars 1858. Il contient des scènes fort belles, mais le libretto est peu intéressant et manque de couleur historique. Toutefois, la critique frappa principalement le musicien qui n'avait pas su peut-être tirer tout le parti possible de l'œuvre de Méry.

En principe cet opéra ne devait être qu'un drame avec chœurs intitulé : *La fin du monde* ou *le dernier amour*. Plusieurs auteurs de paroles, entre autres Hadot, avaient participé à ce dra-

me,et une contestation judiciaire suivit sa transformation en opéra. Mais les tribunaux donnèrent à l'affaire une solution favorable à David et à Méry.

Plus tard, eut lieu une reprise d'*Herculanum*. Les critiques recommencèrent et celles-ci visèrent le librettiste. La *Revue des Deux Mondes* disait : « Les plus graves torts de cette partition doivent être imputés au librettiste. M. Méry ne fut jamais qu'un faux poète. Dupe lui-même des éternels mirages de son imagination méridionale, il a passé sa vie à amuser ceux qui l'ont écouté. Ses illusions, auxquelles, à force de parler, il finit par croire, ont persuadé à la longue les auditeurs bénévoles qu'elles ont amusé. *Herculanum* fut une illusion de ce genre. »

Mais si, comme toujours, la critique est aisée, l'art est difficile. Méry a répondu à tous ceux qui l'ont si vivement attaqué dans une page qui est à

signaler. Elle indique bien la nature du poète dont nous nous occupons, elle montre son caractère, elle laisse deviner son bon cœur.

« Quant à moi, a-t-il écrit, je ne puis me défendre d'une vive émotion toutes les fois qu'après la dernière mesure de l'orchestre, je vois lever le rideau pour l'œuvre nouvelle d'un confrère. Il m'est impossible de me faire public et de ne voir que la marche des aiguilles sans songer au labeur du mécanicien. Tout ce que le pauvre auteur a subi d'angoisses, de courses, de veilles, d'insomnies, de fièvres, de sueurs, se représente à mon imagination. Les âmes du purgatoire sont sur des roses, elles ne sont pas auteurs dramatiques. Je le vois, ce jeune martyr, copiant cinq fois son manuscrit et le lisant à sa mère, qui le trouve admirable et compte sur lui pour le loyer. Quatre termes s'écoulent, et bien davantage! L'ouvrage est

enfin reçu. Les artistes ne sont pas tous enchantés de leurs rôles. Commence le supplice des répétitions ; Sisyphe n'est qu'un joueur de paume. On psalmodie vingt jours les vers ou la prose du patient devant un quinquet oléophobe et un public, composé du pompier mélancolique, chargé de veiller aux incendies sous un casque romain. Un artiste n'est pas content de son entrée ; un autre trouve sa sortie sans effet ; celui-ci demande qu'on lui ajoute quatre lignes ; celui-là exige la suppression d'un monologue comme faisant longueur ; et, notez-le bien, je le dis avec toute la sincère conviction de l'expérience personnelle, ces artistes sont dans leur droit ; ils défendent leur réputation et leurs intérêts, et, presque toujours, pour ne pas dire toujours, ils ont raison contre l'auteur. Cette opinion me paraît si juste que je n'ai jamais rien refusé aux artistes, ni suppression, ni addition, ni change-

ment. Aucun d'eux ne me démentira. Après quarante ou cinquante répétitions, qui ont argenté quelques cheveux sur la tête du jeune Sisyphe, le grand jour vient, *venit summa dies.* C'est, en particulier, une miniature du jugement dernier. Il y a une histoire de loges, de places, de stalles, de journaux, de critiques, d'amis, d'ennemis, d'indifférents, une histoire de cinq heures au moins, où il faut dépenser plus de combinaisons pour adoucir, calmer, contenter, prévenir, concilier, que César n'en dépensa pour vaincre Vercingétorix. Le rideau se lève ; l'exposition va se faire; toutes les loges s'ouvrent, toutes les serrures grincent, toutes les lorgnettes s'agitent, toutes les ouvreuses crient, tous les amis se saluent, tous les nez murmurent, tous les rhumes éclatent, tous les satins frissonnent, tous les petits bancs clapotent, tous les couloirs s'insurgent.

L'auteur agonisant dit au pompier :

— Mon exposition est perdue! on ne l'entendra pas!

Le pompier le rassure d'un geste paternel. Hélas! que peuvent les pompiers contre l'incendie du cœur un jour de première représentation! L'auteur est là voyant partout la critique, ce tigre hebdomadaire, *quœrens quem devoret*. Quelle agonie! ... J'ai vu les amphithéâtres de Nîmes, d'Arles, de Verone; j'ai vu le Colisée de Titus, et, souvent, assis sur leurs ruines, je me suis demandé si le gladiateur, voué aux lions d'Hyrcanie et entendant grincer la grille sous la main du belluaire, avait subi les angoisses d'un jeune et même d'un vieux auteur un soir de première représentation!

Quand on a vu ces choses pendant vingt ans, on est prédisposé à l'indulgence, ou du moins à la justice, au respect, à l'impartialité: on ne blesse personne; on applaudit le bon, on conseille le médiocre, et, quand on a trop de mal à dire, on se tait. »

Joseph Méry traduisit ensuite la *Sémiramidé* de Rossini qui fut représentée à l'Académie impériale de musique le 4 juillet 1860. Le poète était à Paris au mois de décembre 1825 quand cette œuvre du grand maître italien fut représentée pour la première fois en France. Il devint dès lors enthousiaste de la *Sémiramidé* à tel point que, même lorsqu'il était à Marseille, il affrontait l'hiver et les ennuis du voyage pour assister à Paris à la reprise par les troupes italiennes de son opéra de prédilection.

M. de Pontmartin raconte qu'un soir de 1832 Méry et lui étaient au café Bodoul à Marseille ; la conversation tomba sur la *Sémiramidé* et sur la fameuse élégie : *In si barbara Sciagura.*

« Cette élégie, s'écria Méry dans une superbe improvisation, est notée avec des larmes et accompagnée par les sanglots du désespoir. Le musicien

a pleuré lui-même sur cette page émouvante, mais il ne l'avouera jamais. Il fallait un prodige de sensibilité mélodique pour réconcilier Octave avec sa mère, après l'épouvantable révélation qui dénonce au fils le crime de celle qui lui a donné le jour. La transition est ménagée avec un art merveilleux ; l'orchestre plaide le premier en faveur de Sémiramis et module des notes suaves, fondues dans le creuset des miséricordes célestes, au jour du premier repentir de l'homme. Ces ineffables accents de la commisération, exhalés des instruments et de la voix, arrivent au cœur après avoir ravi l'oreille, font oublier la reine coupable et attendrissent sur la femme malheureuse. On oublie le passé en écoutant ces deux voix divines, ces miraculeux accords où la douleur, puis la joie du fils s'unissent à la tendresse de la mère, et, dès que le pardon est donné, on se demande avec stupéfac-

tion dans quel trésor de l'infini le maître a trouvé cette mélodie angélique, cet hymne de repentir et de réconciliation. »

C'est, plein de ce poétique enthousiasme, que Méry demanda un jour à être présenté à Rossini qui était à Paris. Dès qu'il fut en présence du célèbre musicien le poète s'évanouit. De la part de ses compatriotes, familiers cependant avec toutes les exagérations, Rossini n'avait jamais été l'objet de pareilles démonstrations ; naturellement sceptique et railleur, il se défia de ce genre d'hommage et ne voulut pas laisser croire qu'il en était dupe.

Il attendit que Méry eût repris ses sens, puis, sans en avoir l'air, presque avec commisération, il dit à l'ami commun qui avait servi d'introducteur :

—Puisque ma présence produit sur M. Méry une si fâcheuse impression, il sera peut-être bon que vous lui évitiez de me rencontrer.

Méry eut froid au cœur, mais il se retourna vers Rossini et lui dit avec douleur:

—Ah ! maître, j'avais cru qu'il n'y avait dans votre vie que des heures fortunées; mais,pour que vous méconnaissiez ainsi l'homme qui vous admire et qui vous aime, et qui, d'émotion, a défailli ainsi en face de vous, il faut que vous ayez subi aussi bien des déceptions,bien des trahisons et des douleurs !

Rossini comprit qu'il avait affaire à un idolâtre ; il s'avança vers le poète encore tout pâle, lui présenta ses excuses et garda longtemps dans sa main la main de Méry. Des relations familières ne tardèrent pas à s'établir entre eux. Méry devint un des assidus et un des ornements du salon du maître où toutes les notabilités s'honoraient de paraître. Dans une nouvelle intitulée *Maria*, Méry mit en scène Rossini, raconta sa vie et déclara qu'il

avait été son idole depuis son adolescence.

En 1839, Rossini rencontra Méry à Marseille. Le grand maître passa une soirée aux Aygalades chez les de Castellane. C'était pendant l'été, on fit de la musique sur la terrasse. L'élite de la société littéraire et artistique marseillaise se trouvait là. Dans l'auditoire il y avait aussi Georges Sand et Chopin qui revenait alors de Mayorque où le doux et tendre pianiste était allé chercher un rétablissement introuvable.

Cependant Méry ne tarissait pas en éloges sur son opéra chéri, la *Semiramidé*. Quand il l'eût assez célébré dans ses conversations étincelantes et dans des articles qui ne l'étaient pas moins, il écrivit à ce sujet sous le titre *Semiramidé* une nouvelle romantique où il montra un jeune diacre irlandais dévoré de passion depuis qu'il avait entendu la Malibran chantant le chef-

d'œuvre de Rossini ; ce diacre parvint à étouffer sa passion sous une robe de prêtre et, comme pénitence, bénit le mariage de celle dont la voix lui avait ravi son âme au troisième ciel.

Tout amoureux qu'il était de la *Semiramidé*, Méry n'était point satisfait de l'entendre chanter toujours en italien, car il désirait que tout le monde pût connaître les beautés de cet opéra. Il travailla donc à une traduction qui fut représentée avec éclat. En publiant cette traduction, Méry la fit précéder d'une préface enthousiaste qui fut l'objet de quelques railleries.

Alexis Azevedo, le critique de l'*Opinion Nationale*, disait : « Méry vient enfin d'épouser Sémiramis en secondes noces. Depuis que la grande et coupable veuve de Ninus, réhabilitée par l'immortelle musique de Rossini, est rentrée dans le monde, après avoir subi la peine de son crime aux pénitences de la tragédie, le poète s'est pris à l'ai-

mer comme jamais femme ne fut aimée. Un tel amour méritait une récompense proportionnée à son ardeur. Il vient de l'obtenir après trente-huit ans d'une attente qui n'a fait qu'activer ses feux.»

Après la *Sémiramidé*, l'œuvre de Rossini que Méry préférait c'était le *Barbier de Séville*. Il en parla pendant vingt ans sans jamais se répéter. Une belle espagnole, Mme Josépha Gassier, excitait alors l'enthousiasme dans le rôle de Rosine. Méry était un de ses admirateurs : il lui dédia ce quatrain :

Soit de Cadix, soit de Séville,
Tu nous viens du ciel espagnol
Où naissent, dans la même ville,
La Rosine et le rossignol.

Un maëstro du nom de Venzano avait aussi composé pour Mme Gassier une valse entraînante. Méry mit des paroles sur cette valse qui fut ainsi chantée en forme de romance. Le poète écrivit enfin sur la musique de Rossini et sur celle des autres grands maîtres

des pages qui dénotent un penseur et un artiste.

En 1861, Joseph Méry donna *Etre présenté* au théâtre de Bade, et,l'année suivante, le 21 août 1862,il fit exécuter sur le même théâtre un nouvel opéra, *Erostrate*, musique de Reyer, traduction allemande de Dranler et Pasquin. Cet ouvrage eut du succès à Bade, et pourtant il ne valait pas grand chose si l'on en croit Reyer lui-même : « Ce qui sauvera peut être ma partition de l'oubli, disait-il, c'est qu'elle pourra servir de point de comparaison. On dira, en parlant d'un ouvrage ennuyeux : « C'est presque aussi assommant qu'*Erostrate.* »

Le 25 octobre 1865, Méry fit représenter au Grand Théâtre Parisien un opéra en cinq actes intitulé : *Jeanne d'Arc*, musique de Duprez. Au mois d'août de la même année, il donna au théâtre d'Ems un opéra comique : *Valse et Menuet*. Il écrivit ensuite

pour Verdi *Don Carlos*, grand opéra en cinq actes. Il ne put malheureusement pas le terminer complètement ; c'est M. du Locle qui le remplaça. *Don Carlos* fut représenté à l'Opéra le 11 mars 1867. Cet ouvrage, où une instrumentation très soignée s'unissait aux grands effets dramatiques et rappelait la puissante manière de Meyerbeer et d'Halévy, eut à Paris un succès mêlé de beaucoup de discussions, et passa sur les principaux théâtres de l'Europe.

Méry a donc pris une large part à la création de plusieurs opéras ; nous ne savons trop s'ils ont les uns et les autres complètement réussi ; mais ce que nous savons bien c'est que, n'auraient-ils point réussi du tout, la réputation littéraire de Méry n'aurait pas à en souffrir ; et, pour le prouver, il n'y a qu'à citer ces paroles de Weber : « Un musicien est responsable du sujet qu'il traite, et vous ne vous

imaginez pas peut-être qu'on mette un *libretto* dans les mains d'un compositeur comme dans celle d'un enfant l'on met une pomme. » Weber a bien raison ; ainsi, en ce qui concerne particulièrement *Don Carlos*, on a dit que si Schiller avait composé, sur ce sujet et avec ce titre, une admirable tragédie il ne s'en suivait pas qu'on pût avec cela composer un opéra. On a peut-être dit vrai, mais c'est Verdi qui l'avait voulu et Méry n'avait qu'obéi.

Méry fut encore mêlé au libretto de l'*Africaine*, car les uns lui ont attribué le dénouement de cet opéra, tandis que d'autres l'ont accusé d'avoir dérobé ce dénouement à son profit. Dans l'*Africaine*, au cinquième acte, un arbre apparaît. Sinistre, solitaire, immense, il se dresse au bord de la mer : des fleurs d'un rouge de sang pendent en grappes à ses branches, jonchent le sol à son ombre. A cette ombre, une

femme vient s'étendre pour mourir. Cette atmosphère vénéneuse qu'elle absorbe à longs traits, ces fleurs qu'elle arrache par grappes et respire, la pénètrent de leurs influences mortelles, tandis qu'elle s'endort pour toujours dans une caresse charmante et dans une extase suprême d'amour.

Dans les *Damnés de l'Inde*, Méry fait endormir, sous l'ombrage homicide d'un mancenillier, un malheureux désespéré d'amour. Les situations sont donc bien identiques; seulement Méry publia son volume en 1853, et la première idée de l'*Africaine* remonte à 1854. Il était donc bien difficile au romancier de dérober un dénouement qui n'existait pas. Maintenant, est-ce lui au contraire qui est l'auteur du dénouement de l'*Africaine*? C'est possible, bien qu'il semble s'en défendre dans une lettre datée de 1865, et publiée en tête d'un de ses volumes, dans la collection Michel Lévy.

En tous cas, ce qui est certain c'est que Méry fut lié avec Meyerbeer, qu'il vit en 1835 dans les salons de mademoiselle Taglioni, ouverts à toutes les illustrations des arts et des lettres, et dont elle faisait les honneurs à une société d'élite avec un charme d'esprit, une élégance de nuances, une noblesse de simplicité admirables.

Meyerbeer venait de soulever l'enthousiasme avec les *Huguenots*, et Méry disait :

Oh ! si l'art n'est pas là dans la beauté puissante
Qu'on ne le cherche plus ; c'est une chose absente.

Méry a écrit qu'après Rossini, Meyerbeer était le compositeur qu'il avait le plus aimé et admiré. Il eut du reste d'excellentes relations avec tous les grands musiciens de l'époque. Un, pourtant, ne fut jamais son ami : Wagner, l'auteur du *Tannhauser* et du *Lohengrin*. Le nom seul de ce poète dans l'âme et de ce musicien passionné avait

le privilège de l'agacer ; il ne pouvait l'entendre prononcer sans éprouver un instant de sensation désagréable, que du reste il ne se donnait point la peine de cacher, lui d'ordinaire si discret, si ingénieux à signaler au microscope les moindres qualités de chacun.

Un des derniers ouvrages de Méry écrits pour le théâtre est une comédie intitulée : *Sous les Palmiers*, datée à Monaco au mois de mars 1864, et représentée seulement sur la scène du casino de la principauté le 26 janvier 1869.

Toutes les œuvres de Méry n'abordèrent pourtant point la scène; aussi publia-t-il en 1861 deux volumes; l'un intitulé: *Théâtre de salon*, l'autre, *Nouveau théâtre de salon*. Il composa, en outre, diverses mélodies qui furent mises en musique par E. Reyer. Il écrivit aussi de très jolies pages sur le *Bonheur des grandes artistes*, description vraie de la vie des femmes

actrices, souvent très différente de celle supposée par le public.

Malgré ses nombreuses attaches avec le théâtre, répétons que Méry ne l'aimait pas beaucoup en tant qu'auteur; mais ce qu'il aimait encore moins ce sont les chansons stupides créées pour les scènes de nos casinos et de nos cafés-concerts, « ces fléaux de bêtise qui désolent périodiquement la capitale de l'esprit; on les chante partout, à la mansarde, au salon, à l'antichambre, à la chaumière, au château et les orgues de barbarie martyrisent les oreilles des populations en écorchant l'air ignoble de ces incommensurables stupidités.

« Par quel subit accès de crétinisme, la haute, la moyenne et l'infime société de Paris s'éprend-elle de passion pour ces turpitudes périodiques, c'est ce qu'on n'expliquera jamais. On a vu les plus nobles lèvres se vautrer dans cet infect bourbier de poésie chif-

fonnière, et le liquéfier sur un piano de palissandre où s'étalent les partitions de Rossini et de Mozart ! »

Et, dans un spirituel article sur la *Popularité,* Méry se demandait comment il pouvait se faire qu'on ne connût ni les grands écrivains, ni les grands artistes, qu'on ne lût ni Victor Hugo, ni Lamartine, ni Rossini, ni Hérold, mais que tout le monde chantât ce qu'on aurait dû ignorer.

« Allons, disait-il, poètes et musiciens de génie, faites des chefs-d'œuvre, jamais vous n'atteindrez la cinq cent millionnième partie du succès de *Mon Ami Pierrot*, de *Malborough* et du *Roi Dagobert.* »

Combien Méry avait raison ! Mais qu'écrirait-il maintenant? A l'époque les chansons étaient bêtes, mais elles n'étaient pas ordurières ; à l'heure actuelle elles sont sales, ignobles, crapuleuses, et pourtant on les chante toujours un peu partout et, comme il

y a trente ou quarante ans, les orgues de barbarie apprennent à ceux qui pourraient les ignorer : *Joséphine, elle est malade* ou bien *Angèle, tu me fais languir.*

L'HOMME

—

Quand Joseph Méry rentra à Paris, au retour de ses premiers voyages, il trouva la capitale livrée à la *Caricature*, au *Vert-Vert*, au *Corsaire*, au *Figaro*, à la *Mode*, au *Mousquetaire*. Il collabora à ces divers journaux, mais toucha rarement à la politique qu'il avait abandonnée. Les articles qu'il écrivit dans le *Monde Parisien*, en 1837, où il avait pour confrères Eugène Guinot et Taxil Delord, ceux qu'il adressa au *Journal* d'Alphonse Karr, furent très remarqués. Nous avons dit que plusieurs de ses romans furent publiés dans la *Revue de Paris*; il écrivit ensuite dans la *Chronique de Paris*, puis dans la *Revue du XIXe Siècle* qui succédèrent à cette première publication.

En même temps, Méry se faisait une réputation de causeur et était recherché dans tous les salons. C'était une fête pour l'esprit de l'entendre parler. Il était assidu aux matinées du duc de Choiseul, le gouverneur du Louvre, aux soirées du comte de Castellane et à celles de Madame Emile de Girardin.

Chez le duc de Choiseul, Méry connut M. de Jouy, alors conservateur de la bibliothèque du Louvre et qui avait servi glorieusement dans l'Inde, puis lord William Bentinck, gouverneur des Indes anglaises. C'est, en prenant part à la conversation de ces deux hommes éminents, qu'il apprit les nombreux détails qui lui servirent pour écrire ses romans indiens. Lord Bentinck dit un jour à Méry : « La France est le pays le plus spirituel du monde, et vous êtes, monsieur, l'homme le plus spirituel de la France.» Il était difficile de mieux dire.

Victor Hugo venait de publier *Han*

d'Islande et cet ouvrage était très critiqué. Méry s'en fit, au contraire, le défenseur dans les *Tablettes universelles* auxquelles il collaborait, et il prêta au nouveau roman « le double appui de son énergie et de son talent, » suivant l'expression de Mme Victor Hugo. Le grand poète eut dès lors pour Méry une vive sympathie, et dans une charmante poésie des *Voix intérieures* intitulée : les *Oiseaux envolés*, il nomma

.............................le poète charmant
Que Marseille la grecque, heureuse et noble ville,
Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile.

A la reprise d'*Hernani*, par Mme Dorval, Méry écrivit sur ses genoux, au fond de sa loge quelques vers à l'adresse de Victor Hugo, qui lui envoya cette réponse :

1er janvier.

Que vous êtes bon, mon poète, et que vous êtes heureux ! Faire éclore de pareils vers avec

quatorze degrés de froid, c'est avoir plus de rayons dans l'âme que le soleil n'en a au ciel. Quel magnifique privilège vous avez là ! Ma femme a pleuré, moi j'ai été touché jusqu'au fond du cœur, et puis, le soir, j'ai lu vos vers à Dona Sol, toute palpitante de son triomphe, et cette ravissante poésie a trouvé moyen de l'émouvoir encore après les acclamations de toute la salle. C'est que quatre vers de vous, Méry, c'est de la gloire. Mme Dorval a une couronne : vous venez d'y attacher des diamants. Je vous aime.

VICTOR.

C'est chez Victor Hugo, d'abord place Royale, ensuite rue de la Tour-d'Auvergne, que Méry entra en relations avec Alfred de Musset, Emile de Girardin, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Alexandre Dumas, Alphonse Karr et de Balzac avec lequel il fut très lié. A l'Abbaye-au-Bois, chez Madame Récamier, il rencontra souvent Châteaubriand. Méry connut aussi M. de Ballanche, Louis Blanc, le comte de Marcellus, etc.

Appelé dans le salon si élégant et si littéraire de Madame Emile de Girardin, c'est là surtout que Méry se fit admirer comme causeur au milieu d'une foule d'hommes remarquables dans les lettres, les arts, les sciences et la politique. Le salon de Madame de Girardin a été le centre d'une des dernières réunions d'esprit et d'élégance de notre pays ; celle qui avait été Delphine Gay y trônait entourée des Gautier, des Balzac, des Soulié, des Lamartine et des Victor Hugo. Joseph Méry s'y montra aussi éblouissant, aussi aimable,aussi spirituel qu'on peut l'imaginer. « Quels écrits, quelles inventions,quels paradoxes,quelle verve, quel feu ! Que de génie jeté au vent et à jamais perdu.Personne n'eut plus d'esprit et n'en fut plus prodigue. » C'est lui qui a dit : « La France n'aime que les revues et les processions. » « Si Dieu avait nommé une commission pour créer la terre, la lune en se-

rait encore à chercher son centre d'attraction. »

« Un jour de joie, un jour de deuil,
La vie est faite en un clin d'œil. »

Madame de Girardin, causant un soir avec Balzac, disait : « Méry est le roi de l'esprit. »

« Méry est un feu d'artifice, écrivait à son tour Théophile Gautier, mais un feu d'artifice qui ne s'éteint jamais. Ses soleils tournent toujours et ses bombes lumineuses, à pluie d'argent, se succèdent sans interruption. Il n'y a que les ânes sérieux et les hiboux qui se puissent offusquer de cette crépitation étincellante, de ce bouquet d'esprit que tire perpétuellement sur le pont de la Concorde le roi de l'improvisation poétique. »

« L'homme le plus spirituel, a encore écrit Alexandre Dumas, a ses bons et ses mauvais jours, ses lourdeurs et ses allégements de cerveau. Voulez-vous que Méry parle ? Approchez la

flamme de la mèche et mettez le feu à Méry. Méry partira. Laissez-le aller, ne l'arrêtez plus, et que la conversation soit à la morale, à la littérature, à la politique, aux voyages, qu'il soit question de Socrate ou de M. Cousin, d'Homère ou de M. Viennet, d'Hérodote ou de M. Cottu, vous aurez la plus merveilleuse improvisation que vous ayez jamais entendue. »

Malgré sa prodigieuse facilité, ou plutôt peut-être à cause de sa prodigieuse facilité, Méry travaillait beaucoup, quoiqu'il se levât toujours tard; il se proclamait lui-même à tout propos très enclin à la paresse, et il a écrit la plupart de ses ouvrages dans son lit. Il faisait chaque matin ses trois articles avant de se rendre au Louvre, chez le duc de Choiseul, où son couvert était toujours mis au milieu d'une pléiade d'hommes de lettres et d'artistes. A table surtout, Méry était intarissable de verve et d'esprit. C'est,

du reste, pour un Français, ainsi que le dit Taine, le meilleur moment de la vie. Il se fait alors chez tous un bouillonnement et un pétillement du sommet de la cervelle. En deux heures, la causerie aventureuse a fait le tour du monde. Chacun a donné un résumé de sa pensée en mots bouffons ou graves, avec excès,paradoxe ou fantaisie, sans prendre ses saillies au pied de la lettre, ni chercher autre chose qu'une fête pour son esprit.

Méry n'avait ni bibliothèque, ni cabinet de travail. Il composait partout, en voyage, dans les hôtels, à la campagne, chez ses amis, à Paris, dans les inprimeries. Il s'enfermait avec une plume et du papier, et il rendait un article ou un livre. Il traitait en même temps les matières les plus diverses et les plus opposées,et il lui suffisait d'une minute pour s'abstraire, pour s'identifier à son sujet et repousser tout ce qui était étranger. Il travaillait très ra-

pidement, ne cherchait jamais et écrivait sans rayer un seul mot avec une pureté irréprochable.

Lorsqu'on annonça la prochaine apparition de la *Lucrèce* de Ponsard, le salon de Madame de Girardin fut en révolution. En effet, en même temps que la pièce de Ponsard devait paraître à l'Odéon, Madame de Girardin allait faire jouer *Judith* au théâtre Français. Il y avait rivalité entre *Judith* et *Lucrèce*.

—Savez-vous, dit Méry à Madame de Girardin, que ce serait une jolie malice de publier cinq jours d'avance, dans cinq feuilletons de la *Presse*, une fausse *Lucrèce* qu'on ne manquerait pas de prendre pour la vraie ?

— L'espièglerie serait peut-être un peu violente. D'ailleurs qui pourrait accomplir ce tour de force ?

— Je puis toujours essayer, reprit Méry.

— Quoi, Méry, vous feriez cela ?

Pourquoi pas ? vous en êtes bien capable, s'écria celle qu'on appelait la muse de la patrie.

Méry demanda à Madame de Girardin la permission de s'enfermer deux heures dans son cabinet de travail et, au bout de ce temps, il revint avec le premier acte d'une *Lucrèce*. Pour ne point faire connaître que la jalousie était l'unique cause de cette improvisation, ce premier acte fut inséré, non pas dans la *Presse*, mais dans le *Globe*, qui venait de paraître et qui était dirigé par M. Granier de Cassagnac.

Le lendemain matin les classiques dupés, qui ne rêvaient que de Ponsard, furent dans l'étonnement à la lecture de ce premier acte. Ils se demandaient pourquoi l'auteur avait publié sa pièce avant la représentation, mais ils allaient néanmoins partout louant la *Lucrèce* qu'ils croyaient de Ponsard et qui était de Méry. Toutefois, dans la journée, on connut le fin mot de la

chose et on s'amusa beaucoup de la mystification des classiques qui devinrent furieux. Le directeur de l'Odéon menaça d'intenter un procès, et Méry n'acheva pas sa pièce.

L'auteur de cette fausse *Lucrèce* était à ce moment le chroniqueur journalier de la *Presse* et, comme Emile de Girardin, Joseph Méry émettait une idée nouvelle chaque matin. Un jour, il annonça que, pour chasser du ciel de Paris les nuages porteurs de la pluie et fléau des villes, il fallait construire douze tours *imbrifuges* qui devait dissiper sans sommation les rassemblements de nuages sur la ville de Paris. Et, pour appuyer son dire, Méry ajoutait qu'en parcourant la collection du *Moniteur* il avait vu cette phrase maintes fois reproduite à peu près dans le même ordre de mots : « Dès que le cortège a paru, le ciel, qui jusqu'à ce moment était pluvieux, a repris sa sérénité et le soleil a brillé

dans tout son éclat. » Pourquoi? Tout simplement parce qu'on avait tiré cent et un coups de canon et qu'au bruit des détonations les nuages avaient pris la fuite. Méry voulait qu'on mît ce système journellement en pratique.

M. Victor Meunier lui répliqua en lui disant que M. Arago avait remarqué que le tir de Vincennes n'avait eu aucune influence sur l'état atmosphérique de Paris.

« Cela me paraît incontestable, lui répondit Méry ; mais j'ai appris, par expérience personnelle, que le même tir a une grande influence sur l'état atmosphérique de Vincennes. J'ai assisté, en 1828, à toutes les écoles de tir, au polygone de Vincennes. M. le colonel de Saint-Cyr y commandait alors un régiment d'artillerie de la garde. Tous les matins, à cinq heures, je me rendais, en amateur, à la batterie qui détruisait les cibles du polygone à trois cents toises de distance. L'aurore

ne se levait pas toujours avec des doigts de rose; mais, après les premiers coups de canon, et surtout après les décharges d'obusiers et des grands mortiers à bombe, le ciel s'éclaircissait et le soleil ne manquait jamais de luire dans tout son éclat. En septembre et octobre je n'ai pas vu un seul jour de pluie à Vincennes,et pendant ces deux mois il pleuvait souvent à Paris. J'ai consigné cette remarque dans une lettre adressée à l'époque au *Courrier Français.*»

On voit, par ces quelques lignes, que les idées lancées chaque matin par Méry n'étaient pas des rêves creux.En ce qui concerne l'influence des détonations sur l'état atmosphérique la chose est aujourd'hui complètement prouvée, et c'est Méry, qui un des premiers sans doute, en fit la remarque.

Joseph Méry occupait alors une des premières places du monde littéraire, et il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur le 9 août 1837.Cepen-

dant, malgré tout ce qui le captivait à Paris, il regrettait Marseille et était obligé souvent d'aller revoir sa ville natale. La diligence le conduisait jusqu'à Lyon ; là il s'embarquait sur le Rhône, « sur ce diable de Rhône qui fait peur à tout le monde, » depuis Mme de Sévigné, et il allait en bateau jusqu'à Marseille. Quand les premiers chemins de fer parurent il les salua dans des vers pleins d'esprit :

La vapeur et le feu, ces moteurs sans rivaux,
Veulent destituer les antiques chevaux,
Qui vont, en remorquant les diligences viles,
Au pas sur la grand'route, au galop dans les villes.

Méry sembla vouloir décidément alors demeurer à Marseille. C'est là que, loin du bruit de la capitale, il écrivit plusieurs de ses meilleurs romans. Mais son absence était regrettée des Parisiens, et son ami Joseph Autran lui écrivait un jour :

On dit que de Paris, métropole enchantée,
Où le destin plaça tous les terrestres biens,
La voix de tes amis, par les vents apportée,
Arrive chaque jour pour te dire : Reviens !

. . . .

Oh ! reviens ! Parmi nous, déjà ta place est faite,
Et le bonheur commun te convie à ses dons !
Afin que rien ne manque à la première fête,
Poète bien-aimé, reviens, nous t'attendons !

Ainsi chaque journée apporte à ton oreille
De tes amis du Nord le séduisant appel,
Tandis qu'auprès de toi, tes amis de Marseille
Disent un autre chant à ton cœur fraternel :

Oh ! reste parmi nous, le triste hiver s'avance,
Déjà de ses rigueurs Paris est attristé ;
Et pourtant dans le ciel de ta chaude Provence
Nous possédons encore notre soleil d'été.

Ainsi, pendant qu'épris de l'existence agreste,
Tu rêves sous nos pins, nonchalamment assis,
La voix qui dit : Reviens ! et la voix qui dit : Reste !
Mêlent leurs sons rivaux dans ton cœur indécis.

Une femme enleva à Méry toute indécision. Ses attraits lui dirent : Reste! et il resta. Cette femme c'était lady Suzanna Thérésa Greig. Elle venait d'arriver à Marseille, et s'était installée rue St-Ferréol, 40. Elle adorait les poètes et les gens de lettres : le talent de Méry la fascina ; elle s'éprit d'enthousiasme pour lui et ouvrit au poète, à deux battants, les portes de son salon

qui devint un centre artistique et littéraire dont elle faisait les honneurs avec une grâce infinie.

Lady Greig était née à Malte, s'il faut en croire Méry :

> Malte, rocher de fleurs, plein de tièdes asiles,
> Sois bénie à jamais entre toutes les îles,
> C'est toi qui la vis naître.

Mais si elle était née à Malte, elle était d'origine corse. Elle tenait par sa mère, qui était de Bastia, à la famille Benedetti dont le nom restera attaché aux souvenirs diplomatiques de la déclaration de la guerre de 1870. Elevée à l'anglaise, avec cette liberté d'éducation qui n'est point dans nos mœurs, miss Suzanna Thérésa fut recherchée en mariage par sir Hector Greig, premier secrétaire du gouvernement de l'île de Malte et devint lady Greig.

M. Mouttet qui lui fut présenté nous dit : « Elle était brune, et non seulement très belle, mais encore elle était charmante. » Méry,parlant d'elle assu-

rément, a écrit quelque part : « C'était une de ces femmes qui réunissent en leur faveur, et du premier coup d'œil, les admirations les plus exigeantes. Elle paraissait avoir vingt-deux ans; sa taille superbe et fière se divinisait par une souplesse gracieuse. Sa robe blanche ne portait aucun préjudice à l'ivoire des épaules et des bras ; ses cheveux noirs, à reflets de pourpre, tombaient en boucles, avec une opulence anglaise, sur les dentelles du corsage et encadraient une figure céleste, illuminée par des yeux limpides et ressemblant à deux étincelles sur deux petits cercles de velours. »

Elle causait avec la même facilité en français, en italien et en anglais. Un soir, raconte M. Mouttet, nul ne fut étonné à l'entendre tenir conversation en arabe avec un caïd des environs de Bougie. Habituée à mêler tous les idiomes ensemble, elle avait une manière très originale dans certains

tours de la conversation. Ses phrases avaient justement à cause de cela un charme particulier et une saveur piquante.

Tous les marseillais distingués, Joseph Autran, Adolphe Carle, Sébastien Bertaut, Pastré, Louis Méry, le docteur Gastal, Bénédit, George Bell venaient habituellement chez lady Greig. Joseph Méry était l'âme de ces réunions. Il mettait tout son esprit en quatrains, strophes, boutades rimées, poésies humoristiques qu'il versait à pluie d'or dans le salon de cette charmeuse. Ce que Méry fit de vers à cette époque de sa vie est incalculable. Lady Greig était très fière de cette manne poétique qu'elle enfermait dans un précieux coffret en palissandre incrusté d'or, qui ne la quittait jamais. C'est à lady Suzanna Theresa Greig que Méry dédia son poème la *Planète inhabitable* qui fut inséré dans *Babel*, première publication de la Société des Gens de let-

tres. Ce poème, daté de Gémenos, octobre 1839, portait pour dédicace les initiales de la femme aimée A L.S.T.G.

« C'est encore ici un de ces tours de force dont notre compatriote a peut-être seul le secret en France. C'est la rare alliance de l'esprit et de la poésie dans sa plus haute expression; son poème de la *Planète inhabitable* est une œuvre vraiment excentrique; si c'est un paradoxe, jamais une pensée voisine de l'étrangeté n'a plus ressemblé à la vérité, et n'a été développée avec une chaleur aussi entraînante, un style aussi merveilleux. M. Méry a versé à flots dans cette œuvre incroyable, toutes les perles de son inépuisable écrin poétique. M. Méry fait dans quatre cents vers le tour du monde; il n'est pas un coin de notre planète où ne s'abatte le vol de sa muse, et chaque relais des voyageurs fait éclater des gerbes de poésie imprévue, d'étonnantes saillies d'esprit, le tout

couronné de ces rimes opulentes, et que personne avant lui n'a placées dans les vers. »

En même temps que Méry enchantait par sa parole et par ses vers lady Suzanna Greig, il attirait chez elle toutes les illustrations contemporaines de passage à Marseille ; Alexandre Dumas, Victor Hugo, de Balzac, Théophile Gautier, Jules Sandeau, Henry Monnier, pour ne citer que quelques noms, y vinrent plusieurs fois.

« Vous rappelez-vous, écrivait Méry quelques années plus tard, ce noble salon de la rue Saint-Ferréol, si hospitalier aux artistes ? Vous rappelez-vous le jour où Autran revint d'Italie, rapportant à la maîtresse de la maison une branche de laurier cueillie sur la tombe de Virgile au Pausilippe ? Marseille possédait dans ce moment, pour quelque jours, Victor Hugo et Alexandre Dumas. Le laurier du poète fut reçu avec enthousiasme par cette réunion

d'élite. On l'encadra de vers, et Alexandre Dumas, pour accompagner tous les autographes, fit un de ces chefs d'œuvre de calligraphie qui lui sont aussi familiers que les chefs-d'œuvre littéraires. »

C'est dans le salon de lady Greig que prirent naissance *Héva*, la *Floride* et la *Guerre du Nizam*, cette dramatique et amusante trilogie de romans qui fit la fortune du feuilleton de la *Presse*.

Le comte Jules de Castellane prenait grand plaisir à ces réunions de la rue Saint-Ferréol. Il convia un jour à son château des Aygalades les habitués de ce salon. On causait sur la terrasse du château renommé par son splendide panorama :

De ce haut perron où les roses
Montent pour toucher notre main,
On peut voir d'un coup d'œil trois choses,
La mer, la ville et le chemin.

Tout à coup lady Greig s'écrie : « Ce rideau d'arbres est superbe, mais

comme il gâte cette magnifique vue! c'est dommage!...» Cette exclamation sembla se perdre dans la conversation, mais le comte avait entendu...

On passa à table, et la fête se termina joyeusement.

Peu de jours après, les mêmes convives se retrouvaient sur la même terrasse, et rien ne paraissait changé dans l'aspect des lieux. On venait de dîner; le comte s'avança de lady Greig et lui demanda si ces beaux arbres offensaient toujours ses regards?— Toujours, répond-elle... Au même instant, l'allée s'abat comme par enchantement. « Vous les aviez condamnés, ajouta le comte en souriant, ces arbres devaient périr! »

Comme l'a dit M.Mouttet, on ne faisait pas mieux du temps de Louis XIV.

Pour ne pas montrer à tous que les charmes d'une femme le retenaient seuls dans sa cité natale, Méry avait demandé et obtenu au mois de janvier

1840, de remplacer à la Bibliothèque de Marseille, le fabuliste Jauffret. En annonçant sa nomination le *Sémaphore* disait : « Ce qui, dans cette occasion, touchera le plus nos compatriotes, c'est la préférence donnée par M. Méry à un emploi bien éloigné de réaliser les avantages de positions élevées qui lui ont été souvent offertes à Paris, par d'influents amis politiques. Il y a, dans l'acceptation des fonctions de bibliothécaire de notre ville, une sorte de renonciation à la brillante existence que M. Méry s'était faite dans la société la plus distinguée de la capitale : mais l'amour du lieu natal l'a emporté chez lui sur toutes ces considérations; on le sait, même à l'époque de ses premiers succès littéraires, M. Méry se dérobait aux ovations parisiennes,pour venir vivre à Marseille au milieu de ses amis ; à présent qu'il n'a plus rien à demander à la réputation, il a voulu se consacrer à la prospérité d'un éta-

blissement appelé à contribuer si puissamment au développement intellectuel de la jeune génération marseillaise. »

Il est inutile de dire que Méry s'occupa fort peu des livres de la ville de Marseille, et qu'il profita de ses loisirs pour demeurer plus souvent encore dans les salons de lady Greig. Toutefois, on lui fut reconnaissant d'habiter sa cité natale et,pour le remercier, le 28 mai 1840, on le nomma membre de l'Académie de Marseille.

Il fut reçu à l'Académie le 21 juin. C'est au milieu d'une foule nombreuse et élégante qu'il fitson entrée, et qu'il prononça un magnifique discours dans lequel il développa, avec un luxe inouï de style et une grâce inimitable, des aperçus d'une ingénieuse justesse sur le rôle que sont appelées à jouer dans le monde les opulentes villes de commerce. Il montra comment toutes les merveilles de l'Italie des âges moder-

nes avaient été créées à l'aide des ressources du génie commercial. Il décrivit tour à tour les magnifiques demeures de marbre des nobles génois, les palais de Florence, les basiliques, les clochers, les dômes, les peintures, les statues qui sollicitent à l'envi, au delà des Alpes, l'admiration fatiguée du voyageur. Ensuite, faisant un retour sur notre situation, Méry établissait une sorte de parallèle entre nos projets, dont la réalisation est toujours renvoyée dans l'avenir, et l'énergie d'exécution déployée par les Anglais dans leurs gigantesques créations.

Un journal, parlant du discours de Méry, disait le lendemain de la séance de réception : « Ce discours, où la plus délicate familiarité s'allie aux mouvements de la grande éloquence, est une des choses les plus remarquables qui soient sorties de la plume de Méry. »

M. Réguis, président du Tribunal civil de Marseille, répondit au récipiendaire :

« ..... Il n'appartenait qu'au peintre brillant des scènes délicieuses de la vie italienne, à l'écrivain vif et spirituel qui dessina avec tant de charme le souvenir de ses voyages en Angleterre, de nous montrer, dans toute leur splendeur, ces merveilles de l'art que possède l'Italie, ces trésors du génie échangés contre les trésors du commerce ; et, nous transportant du midi au nord, de nous faire apparaître dans leurs proportions gigantesques, ces monuments, prodiges de l'industrie, que la vieille Angleterre, ce sol classique de l'industrie et du commerce, enfante avec tant de facilité.

« Dans ce tableau, Monsieur, comme dans vos écrits, on retrouve cette couleur brillante et poétique, cette richesse de style, cette verve originale, ces saillies piquantes, cet imprévu, caractère distinctif de votre talent, et jusqu'à cet aimable abandon, cet heureux laisser-aller qui, souvent, est une grâce de plus.

« Soit que, saisissant la lyre du poète, vous célébriez avec enthousiasme les grands souvenirs de la Grèce et de Rome, ou les hauts faits de nos guerriers, soit que, causeur spirituel, vous livriez vos observations de touriste à des feuilles légères destinées à enrichir nos recueils périodiques, on aime à vous suivre tantôt dans la nue où votre esprit s'élève comme l'aigle qui plane au haut des cieux, tantôt sur la terre, dans nos rues, sur la place publique, comme l'hirondelle qui rase le sol de nos champs, le toit de nos maisons rustiques, en se jouant autour de nous.

« Oui, Monsieur, vos succès nous sont chers à plus d'un titre ; né dans notre cité, c'est un orgueil de famille, en même temps qu'un sentiment de justice, qui nous fait applaudir à vos travaux.

« ... A votre voix, nos portes se sont ouvertes devant vous par acclamation. Venez donc, riche de votre

passé, de votre présent, plein de votre avenir, venez parmi nous, vous y rencontrerez de nombreux amis, de justes appréciateurs de votre mérite; venez répandre sur nos séances privées et publiques le charme de votre aimable érudition, de votre verve féconde et de votre brillante imagination, et croyez que nul plus que nous ne se montrera heureux et fier de vos couronnes et des applaudissements que vous obtiendrez. »

Cet éloge était bien mérité, et Méry en était tout ému encore quand, pour couronner la séance, il lut un magnifique poème, brûlant de patriotisme et d'inspiration lyrique, qui obtint un vrai triomphe et qui souleva l'enthousiasme général. Il était intitulé : la *France en Afrique* :

Oui ! rien ne dégénère au pays où nous sommes !
Toujours, sous d'autres noms, naissent les mêmes hommes;
Toujours le saint honneur, noble vertu des camps,
Brille le lendemain à l'égal de la veille
Comme ce feu qui dort, et toujours se réveille,
Dans les entrailles des volcans.

L'honneur parle toujours ; sa voix ne peut se taire;
Elle entretient, chez nous, la vertu militaire;
Elle nous fait franchir d'un gigantesque pas
La montagne ou la mer, la barrière ou l'abîme ;
Et, tant que nous aurons cette vertu sublime,
La France ne périra pas.

Plus tard, Méry communiqua à l'Académie de Marseille plusieurs de ses travaux; citons entre autres une étude sur *Pierre d'Orange*, un éloge de *Pierre Puget*, *Marseille en 1942*, le *Canal de Marseille*, etc. Il s'occupait alors beaucoup de sa cité natale et discutait les nombreux embellissements proposés.

Le journal le *Garde National* recut souvent à cette époque les inspirations de Méry. Ce dernier collaborait aussi au *Sémaphore* et au *Tambourinaïre* de Marseille, à la *Presse* de Paris, à la *Revue britannique*, à la *Revue du Midi*, etc., etc. Il trouva même le temps d'écrire une pièce dans le genre de Petit Poucet pour le général Tom-Pouce qui était en représentation à Marseille.

Au mois de juillet 1841, le duc d'Aumale, à la tête du 17e léger, rentre en France après la campagne d'Afrique. Il arrive à Marseille et la ville entière est en fête. Méry invita à dîner dans une des salles de la Bibliothèque tous les sous-officiers du 17e léger et paya ainsi sa dette de français envers les braves de l'armée d'Afrique. Le duc d'Aumale connut ce curieux incident de son passage à Marseille, et en témoigna au poète, à diverses reprises, sa satisfaction.

Peu de temps après, Roger de Beauvoir, revenant d'Espagne et ayant passé quelques jours à Marseille, écrivait le 3 novembre 1841 :

Méry, poète élu de la noble Provence,
Vous êtes le fanal sur qui l'onde s'avance ;
Vos feux sont les premiers que j'aperçus du bord ;
C'est vous qui signalez les voiles à la côte,
Et dont le câble en fleurs, par la mer la plus haute,
Conduit les naufragés au port.

Nous avons déja signalé bien des choses qui rendaient à Joseph Méry le

séjour de Marseille agréable. Mais ce séjour lui était agréable encore à d'autres titres. « Maintenant, à mon tour, écrivait-il plus tard à un de ses amis, permettez-moi de vous rappeler les agapes fraternelles qui nous réunissaient si souvent aux tables de Courty, au Prado, à la Réserve, au Château-Vert, à la villa Etienne. Là, que de fois, nous nous sommes trouvés, Marseillais et Parisiens mêlés ensemble, tous amis, tous heureux de nous rencontrer, tous unis de cœur et d'intelligence. La moindre occasion nous servait de prétexte à banquet. Nous saisissions au passage, et avec empressement, comme une aubaine, tout ce qui pouvait nous faire déserter la ville et aller, sous couleur de repas champêtre, causer en face de cette Méditerranée, dont la poésie est si grande que Byron a pu l'appeler le plus poétique de tous les océans.

« C'est ainsi que nous échappions

au spectacle commercial qu'offrent sans cesse à la vue les rues de Marseille, lorsque venaient dans cette ville, où l'univers passe en détail, Victor Hugo, Alexandre Dumas, son fils, Théophile Gautier, H. de Balzac, Henri Monnier, tous ces hommes dont la France du dix-neuvième siècle est si fière et à juste droit... Et aussi M[lle] Rachel et M[me] Dorval, ces deux grandes reines de l'art dramatique, qui plaçaient Marseille au premier rang de leurs villes bien-aimées !...

« Courty, la Réserve, le Château-Vert étaient pour nous des asiles où liberté entière était laissée à la causerie. Si l'on s'occupait de Marseille, là du moins on pouvait le faire avec les grandes pensées que fait naître la vue de ces golfes, sentinelles avancées des ports dans lesquels cinglent sans cesse des navires de toute forme, de toute grandeur, de toute nation. »

Joseph Méry était aussi très souvent

l'hôte du *Bastidon des Douze*, ce lieu de joyeuse réunion marseillaise dont M. Tamisier a raconté l'histoire, et où chaque dimanche « on savourait l'onctueuse et traditionnelle *bouillabaisse* aux senteurs marines, entassement majestueux de poissons de toutes espèces, baignant dans une sauce safranée. »

« Il me semble encore le voir, ajoute M. Tamisier en parlant de Méry, maigre, jaune, osseux, la barbe inculte et négligée, l'air bohème; il avait une mine à glacer trois italiens, mais un esprit à réchauffer dix anglais.

« Héros des petits soupers de Paris, Joseph Méry n'attendait pas le champagne pour amuser ses convives. Entre les huîtres et le sauterne, il commençait à lancer ses mots, au rôti cela flambait comme un feu de bourrée, et quand les bouchons sautaient au plafond c'était une explosion de paradoxes éblouissants, et comme un feu d'artifice dans la nuit.

« Il lui manquait peut-être cette distinction souveraine de l'homme du monde qui a fréquenté les salons aristocratiques, mais il y avait en lui la familiarité,le sans-gêne et la brusquerie de l'artiste. »

Vers le même temps, Méry, parcourant un soir le quartier de Mazargues, s'égara dans les environs de la Fontaine-d'Ivoire. L'aspect de cette solitude pittoresque l'impressionna si vivement qu'il imagina d'y faire exécuter, pendant une belle nuit d'avril, des morceaux de musique et de chant. Il y revint en effet une nuit, accompagné de cent musiciens et artistes, et de trois fourgons d'instruments de cuivre. Il avait fait appel à tout un orchestre d'amis et on lui avait répondu avec zèle. « Ce fut une fête comme il n'y en aura plus sous cette fade planète. »

Au mois de décembre 1842, eut lieu le soulèvement de Barcelone. Don

Espartero, régent d'Espagne, fit impitoyablement bombarder la grande cité commerçante de l'extrême Méditerranée. M. Ferdinand de Lesseps, alors consul général français à Barcelone, abrita sur les navires en rade, portant le pavillon de la France, le plus grand nombre de personnes possible, prouvant ainsi que le sol de nos navires continue la touchante hospitalité du sol français.

Marseille et Barcelone sont sœurs. La nouvelle de ce bombardement fit une profonde impression dans la capitale du midi. Mais on apprit aussi avec une vive satisfaction la conduite héroïque qu'avait tenue, pendant ces jours néfastes, M. Ferdinand de Lesseps. Il n'y eut donc qu'une chose fort naturelle dans la réception splendide, qui lui fut faite par la Chambre de Commerce de Marseille, lorsqu'il revint en France après cet événement. Méry assista au banquet of-

fert au consul général et, au dessert, déclama une belle poésie, qui se terminait ainsi :

Convive glorieux, votre sublime exemple
D'un nouvel héroïsme inaugure le temple ;
La France, à l'étranger vous bénira souvent :
L'homme et le ciel, lançant leurs foudres dans les nues,
Peuvent abattre un jour ses couleurs si connues,
Vous êtes son drapeau vivant !

Méry était alors assidu chez M. Gaston de Flotte, un poète et un écrivain marseillais. Il allait souvent lui rendre visite dans sa charmante campagne de St-Jean-du-Désert.

Combien de fois Méry sur sa fraîche terrasse
Improvisa des vers pleins d'esprit et de grâce,
Chanta la mer qu'on voit, du seuil de ma maison,
Étinceler au loin à l'immense horizon !
Que de fois ses bons mots que la verve nous lance
Ont de ma solitude enchanté le silence !
Autran et lui rêvaient à mes soleils couchants
Et, comme dans Virgile, ils alternaient leurs chants.

Gaston de Flotte, qui a écrit les vers qui précèdent, reçut du poète Jean Reboul la lettre suivante : « Non je n'ai point oublié mon voyage à Mar-

seille. . . . Et M. Méry, dont le nom est sur toutes les lèvres quand on parle littérature ou poésie ; si attachant quand on le lit, plus attachant encore, s'il est possible, quand on l'entend parler ! Ce méridional si complet, qui joint l'ironie des troubadours du moyen âge à la mélancolique profondeur des poètes de notre temps ; à qui nulle corde de la lyre n'est étrangère, depuis la fantaisie jusqu'aux sublimes élans de l'ode. Ah ! si j'avais pu l'oublier, ses beaux vers à M. de Lesseps l'eussent bientôt rappelé à ma mémoire. . . »

Nous avons déjà dit plusieurs des travers de Méry. En voici un autre : c'est M. Cauvière, dans son *Caducée*, qui le fait connaître.

Pendant son séjour à Marseille, Méry collabora au *Messager* et s'amusa bien souvent à faire *piter* le public. Un jour, le *Messager* annonça la découverte d'un sarcophage antique,

dans les gorges de Saint-Jean de Garguiers, près de Gémenos. L'auteur de la découverte,un savant italien nommé Mascredatti, s'en était attribué le mérite dans un article que le *Messager* inséra, en lui donnant une place d'honneur. Le triomphe du savant fut court. Un autre savant, son compatriote, le docteur Biffi, membre de la Société philharmonique de Bologne et de plusieurs académies, riposta dans une autre feuille marseillaise, le *Mistral*, et refuta de point en point tout ce que Mascredatti avait avancé.

Les répliques marchèrent bon train, de part et d'autre, pendant plusieurs semaines. La polémique allait s'aigrissant et des menaces de duel perçaient à travers les lignes des deux journaux ; les plumes des deux savants semblaient s'aiguiser en pointes d'épées. Mascredatti traita son compatriote d'*intrigant effronté*. A ce moment on vit s'émouvoir l'autorité judiciaire, gardienne

vigilante de l'ordre et de la vie des citoyens, fussent-ils même docteurs italiens. La police se tint aux aguets. Mais la perspicacité des agents fut mise en défaut. Un beau jour, le *Messager* annonça la mort et publia l'oraison funèbre de Mascredatti; certain docteur Craquetti, les larmes dans la voix, avait prononcé sur la tombe de Mascredatti un discours « bien senti ».

Biffi et Mascredatti avaient lutté à coups de stylet, non loin de l'endroit où le sarcophage problématique avait été arraché aux entrailles de la terre, Biffi, le traitre, était armé d'un stylet empoisonné, et, frappé déloyalement, Mascredatti était tombé mort.

Cette controverse et cette catastrophe eurent en Italie un grand retentissement dont Méry s'amusa beaucoup, car Mascredatti, Biffi et Craquetti n'étaient autres que lui-même.

Il ne s'en tint pas à cette première farce, et il raconta un beau jour, dans

le *Sémaphore*, l'histoire des Corsaires du Rhône. Ces forbans, venus de la Méditerranée, avaient pu remonter jusqu'à Beaucaire et avaient enlevé toutes les vierges de la ville pour le service du pacha de Négrepont.

C'était l'époque des *Orientales*. Paris fut épouvanté. Le ministre de l'intérieur écrivit à Nîmes ; il réprimanda le préfet, qui écrivit à son tour au procureur du roi à Tarascon, lui demandant ce qu'il faisait en présence de tels événements. Ce dernier se transporta sur les lieux en traversant le Rhône, apprit la fausseté de la nouvelle et répondit que jamais des corsaires n'avaient osé enlever des vierges à Beaucaire, et *même qu'on doutait qu'il y en eût*. Le préfet se hâta de rassurer Paris, qui ne s'en tint pas plus en garde contre les nouvelles du *Sémaphore*.

En effet, ce journal publia bientôt après l'histoire d'une jeune inconnue, nommée Juliath, qui venait d'arriver

toute seule à Marseille, disait-il, et qui ne parlait aucune langue connue. Il ajoutait que les parents de la jeune fille avaient été assassinés, à ce qu'elle faisait comprendre par signes. Justement dans les environs de Valence, un crime mystérieux avait été commis quelques jours auparavant. Le *Garde National*, sous l'inspiration de Méry, mêla ce crime à l'arrivée de la jeune inconnue. Alors les journaux des divers départements du Midi s'occupèrent de l'affaire; le parquet, les maires se mirent en campagne pour avoir et pour donner des renseignements ; la presse de Paris, le *Globe*, le *Constitutionnel* prirent part au débat et, encore un peu, un député interpellait le ministre à la tribune de la Chambre.

En fait, la jeune fille n'existait pas autre part que dans l'esprit inventif de Méry, heureux d'avoir une fois encore intrigué tout le monde.

Mais c'en était trop contre Paris. La

capitale se fâcha de voir Marseille tenir, durant plusieurs semaines, Paris en haleine et l'univers en émoi. Voici où elle reconquit sa supériorité.

Il avait été, disait-on, constaté à Marseille par un corps de savants que Juliath ne parlait aucune langue connue.

« Vous dites, fut-il répondu aux descendants des Phocéens, que Juliath ne parle aucune langue connue... à Marseille ? Mais peut-être est-ce simplement qu'elle parle le français ! »

Quelqu'un qui rit bien de ces aventures, ce fut M. Borély, procureur général à Aix et ancien collaborateur de Méry au *Caducée*. M. Borély avait invité plusieurs fois le poète à venir passer une journée chez lui, à Aix. Méry ne se pressait pas de répondre à l'invitation. Mais, un matin, on frappe rudement à sa porte. La servante va ouvrir et se trouve en présence de deux gendarmes, dont un bri-

gadier qui exhibe un mandat d'amener contre Joseph Méry. Elle conduit les deux agents de l'autorité dans la chambre du poète.

—C'est bien vous qui faites des *versss?* demande le brigadier. Eh bien, j'ai l'ordre de vous emmener chez M. le procureur général à Aix. Une chaise de poste est en bas, et la force armée vous accompagnera.

Méry comprit aussitôt la plaisanterie de Borély et, entre deux gendarmes, il fit la route de Marseille à Aix. Ce furent les gendarmes qui restèrent ébahis quand, arrivés chez le procureur général, ils virent Borély se jeter dans les bras de leur prisonnier, en l'appelant son ami et son poète. Le brigadier se retira, en disant : « Je crois qu'on s'est f.... de nous ! »

Si Méry n'avait pas répondu plus tôt à l'invitation du procureur général d'Aix c'est que, dans son cabinet de bibliothécaire de la ville de Marseille,

il était assailli par les visiteurs: un, entr'autres, nommé Bernard, se disant poète, harcelait continuellement Méry en lui adressant des vers de ce genre :

Que j'aime ouïr la voix de ta pure cithare.
Comme j'aime écouter un doux son de guitare !
Elle charme l'esprit le plus séduisamment
Et fait épanouir d'allégresse mon âme
Que le plaisir ennivre et que l'amour enflamme
Comme un bonheur parfait l'enchante attrayamment.

Méry ennuyé de l'enchantement de Bernard lui fit défendre sa porte. Le soi-disant poète se fâcha et, comme il était peu responsable de ses actes et de ses paroles, il jura de tuer Méry pour se venger. Dès ce jour, il poursuivit le bibliothécaire de la ville, armé d'un pistolet, qui n'était heureusement pas chargé. Cette poursuite dura un mois; à la fin Méry pria quelques-uns de ses amis de faire entendre raison à Bernard. Il paraît que les paroles ne suffirent pas et qu'ils eurent recours contre lui à des « violences peu séan-

tes » d'après ce que raconte M. Cauvière dans ses *Souvenirs Marseillais.*

Méry porta un certain temps une longue et ample redingote de molleton blanc et des pantalons à sous-pieds de même étoffe. Il sortait ainsi, presque en robe de chambre, mais dans son quartier seulement, car il semblait qu'il était chez lui tant qu'il arpentait les Allées, la Madeleine, le Chapitre et la Plaine Saint-Michel. Au mois de mars 1844, il était à Hyères et il adressait une lettre à Alexandre Dumas pour lui décrire avec un merveilleux talent les belles ruines romaines dont notre pays devrait tant s'énorgueillir ; il signalait à l'attention des touristes et des archéologues, les restes de Tauroentum, ville que la mer et le sable avaient jusqu'alors recouverte d'un double linceul que sa main poétique cherchait à soulever.

On touchait à l'année 1845, et Méry, depuis 1838, n'avait fait en sept

années qu'une seule visite à Paris, en 1843. Mais on le sollicitait beaucoup : il recevait de continuelles lettres l'invitant à revenir; il céda, et partit laissant à Joseph Autran, qui était sous ses ordres, le soin de le remplacer dans son emploi de bibliothécaire. Pendant trois années il demeura à Paris collaborant à la *Mode*, organe légitimiste, où il publia en feuilleton la *Circé de Paris*, animant de sa verve intarissable les jolis déjeuners du vicomte Edouard Walsh, et prenant rang parmi les habitués de l'Opéra et de la Comédie Française.

Méry avait complètement oublié les livres de la Bibliothèque de Marseille, mais n'avait, par contre, jamais oublié d'encaisser son traitement de bibliothécaire, quand la révolution de 1848 éclata. Les amis du poète furent mis à la porte de l'hôtel-de-ville marseillais et le conseil municipal se mit à harceler le nouveau maire, M. de

Chanterac, pour tâcher d'obtenir de Méry un semblant de résidence.

Méry demanda un délai jusqu'au 20 mars 1850. « Au 20 mars, mon congé expire. Si au 20 mars je n'ai pas quitté Paris, je donne ma démission. »

Le 20 mars, Méry était encore à Paris. Il envoya sa démission, mais en narguant Marseille et en lançant comme défi ce mot resté fameux : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ! » C'est alors qu'il laissa croire qu'il n'était point né à Marseille, mais aux Aygalades. Cependant, il ne conserva pas longtemps sa rancune et écrivit peu après son charmant livre : *Marseille et les Marseillais*. Depuis, toutes les fois où il put relever l'honneur de Marseille, il le fit.

C'est dans les années qui suivirent cet incident, que Joseph Méry écrivit plusieurs de ses romans et qu'il accomplit divers voyages. Nous avons signalé déjà la plupart de ses œuvres ;

en voici quelques-unes encore : *Les Confessions de Marion Delorme*, *Constantinople et la mer Noire*, *Ems et les bords du Rhin*, *La grotte d'azur*, *Muses et fées*, *Perles et parures*, *Paris dans la Lune*, comédie qui fut jouée chez Madame de Girardin ; *Aimons notre prochain*, parabole en un acte; *La Bourse*, épître à mon ami Zabban ; *La Comédie des animaux*, histoire naturelle en action, etc., etc.

Nous venons de dire tantôt qu'il collabora à un organe légitimiste ; c'est que ses injustices contre la Restauration, Joseph Méry les avait alors reconnues ; ses passions de jeunesse, il en avait éprouvé le vide et le néant; c'est qu'il n'était plus ce jeune poète qui, plein d'ardeur et prompt à traduire en rimes riches le sentiment public, s'était laissé emporter par le tourbillon du libéralisme et ne songeait qu'au succès. Il avait combattu pour la Révolution, et que fit-elle pour lui ? Abso-

lument rien. Aussi fut-il obligé d'attaquer la monarchie de juillet comme il avait attaqué la Restauration, puis, enfin, d'abandonner la politique plein de dégoût et d'ennui.

Il disait un jour à M. de Pontmartin : « Je n'ai jamais eu d'opinion, et je maintiens que de toutes les opinions c'est la meilleure, parce que c'est celle qui nous expose le moins aux désillusions et aux mécomptes. » C'était un paradoxe et M. de Pontmartin se fâchait. Il avait peut-être raison à l'époque, mais certainement aujourd'hui, combien d'hommes pensent comme Méry et qui oserait leur trouver tort ?

En 1857, nous retrouvons Méry chargé du feuilleton de critique théâtrale dans le *Pays* ; un peu plus tard, nous le voyons inaugurer le feuilleton du *Moniteur du Soir*. Il était lié avec tous les journalistes et les gens de lettres de l'époque, ainsi que le raconte Philibert Audebrand dans son livre: *Un*

café de journalistes sous Napoléon III. Méry était encore plein de gaieté ; comme M. de Talleyrand, il pouvait dire dans les dernières années de sa vie, en regardant autour de lui avec une satisfaction souriante : « C'est nous qui sommes encore les jeunes aujourd'hui. » Le 11 mai 1861, il fut promu officier de la Légion d'honneur.

Vers 1864, Joseph Méry revint à Marseille et y tomba malade. Il fut atteint d'une ophtalmie purulente et faillit perdre complétement la vue. Il logeait à l'hôtel du Petit Louvre dans une chambre qu'avait occupée autrefois Alexandre Dumas. Celui qui fut alors son secrétaire nous a raconté bien souvent comment Méry travaillait, car il faisait à ce moment pour le *Courrier de Marseille* quelques articles sur les Péripatéticiens. Méry, malade, avait sur tout le corps des petits vésicatoires qui le faisaient horriblement souffrir. Il allumait, dans

sa chambre, un feu ardent et ne voulait, même le soir, voir aucune autre lumière que celle du foyer. Son secrétaire était obligé d'écrire, éclairé par un tout petit bout de bougie, qui rendait tout juste visible sa feuille de papier. Méry se promenait de long en large dans la chambre et lâchait quelques phrases que le scribe devait saisir au vol. Quand le malheureux secrétaire relisait, il s'en suivait souvent une scène, mais enfin l'article finissait toujours par être charmant.

L'empereur Napoléon III, qui tout jeune avait vu Méry à Florence chez sa mère, apprit la maladie du poète et accorda une pension de 5,000 francs à l'auteur de *Napoléon en Egypte* et de *Napoléon en Italie*. « J'ai maintenant, disait Méry, du pain pour mes vieux jours. »

Mais ses vieux jours ne furent malheureusement pas longs. Toutefois, quand il quitta Marseille, bien qu'âgé

et souffrant, rien ne laissait présager chez lui une fin prochaine. Il travaillait, dit-on, à un grand poème sur Jeanne-d'Arc. Rentré à Paris, il fit à l'Opéra, devant les artistes, une série de dissertations intéressantes sur diverses œuvres importantes. Dernièrement cette mode a de nouveau cherché à s'implanter.

Vers le milieu de l'année 1866, Méry soutint au profit de la Société des Gens de lettres une thèse historique contre M. Frédéric Thomas, un des premiers écrivains de Paris. En sortant de cette conférence, où il avait recueilli de nombreux applaudissements, il prit froid et s'alita. Tous ses amis l'entourèrent aussitôt, leur nombre était grand et on peut dire qu'il fut aimé de tous ceux qui l'approchèrent, car, s'il avait mauvais caractère, surtout pendant les dernières années, il avait bon cœur ; on n'en connaissait de meilleur. Mais son plus intime ami fut George

Bell, dont nous avons déjà assez souvent écrit le nom et qui a publié sur Méry des pages charmantes qui parurent en tête des œuvres du poète et du romancier, en 1853.

George Bell, après avoir passé plusieurs années à Marseille, avait été jeté dans la politique en 1848. Il fut condamné à la déportation par la haute-cour de Bourges à la suite du procès du 15 mai. Il obtint ensuite de rentrer en France et se tourna dès lors vers la littérature. Malgré tous les soins qu'il prodigua à Joseph Méry, bientôt une affection cancéreuse au cou se déclara et le mal fit de tels progrès qu'on ne put plus se faire illusion. Le docteur Trousseau, qui soignait Méry, espérait cependant le conserver encore quelques semaines. C'était le samedi 16 juin 1866; mais, dans l'après-midi, George Bell vit que le mal faisait des progrès et n'hésita pas à envoyer chercher un prêtre.

Si Méry n'était pas un pratiquant, c'était du moins un croyant. M. Berteaut nous dit qu'en 1852, le poète était assidu chez Mgr Sibour, archevêque de Paris. Il avait, du reste, défendu l'Eglise catholique dans divers écrits, entr'autres dans les *Variations de l'Eglise française* et les *Païens de 1842*. Il aimait beaucoup les cérémonies religieuses faites avec pompe et, à Marseille, où divers prédicateurs remarquables se firent entendre pendant plusieurs années, il était au premier rang des auditeurs.

Méry, se souvenant des conseils que lui avait donnés autrefois sa mère, reçut sans difficulté les derniers sacrements qu'on vint lui administrer vers le soir, et il mourut dans les bras de quelques-uns de ses amis à l'heure même où s'ouvraient les hostilités entre l'Allemagne, l'Italie et l'Autriche. Ces hostilités préoccupaient tous les esprits et cependant la mort de Méry

fut partout accueillie avec les plus vifs regrets.

Les funérailles eurent lieu dans l'église de Notre-Dame de Lorette. L'Empereur avait pourvu lui-même aux frais de l'enterrement. MM. Thiers, Emile de Girardin, Georges Bell, Alphonse Royer tenaient la tête du convoi. Au cimetière des discours furent prononcés par le baron Taylor, président des cinq associations artistiques, par MM. Paul Féval, président de la Société des Gens de Lettres, Emile Perrin, de l'Opéra et Millaud, directeur du *Petit Journal*. Léon Gozlan parla aussi sur la tombe de Méry et s'écria : « Nous enterrons aujourd'hui un rayon de soleil. » Il avait doublement raison puisque ce jour-là le soleil, comme en deuil, s'était voilé. Théophile Gautier publia dans le *Moniteur* un grand article nécrologique, et la plupart des journaux firent de même.

Méry était mort dans sa soixante-dixième année. Il repose toujours au cimetière Montmartre, où un monument lui a été élevé grâce aux soins de ses amis de Paris. La presse marseillaise eut l'intention de faire transporter le corps de Méry dans le cimetière de sa cité natale. Cette idée fut bien accueillie, puis des préoccupations nouvelles s'emparèrent des esprits et le projet ne fut pas mis à exécution.

Bien des notices biographiques furent publiées sur Joseph Méry, mais aucune n'est quelque peu complète. Son frère, Louis Méry, devait écrire un travail sur ses œuvres et sa vie, mais ce travail n'a pas paru. Nous avons alors cherché à le faire, et nous espérons que ces pages feront vivre longtemps encore le souvenir de celui dont Gaston de Flotte a dit : « Méry fut un vrai poète et aussi le plus merveilleux des conteurs. Il n'avait pas besoin, comme Voltaire et Mme de Staël, d'être entouré

d'un triple rang d'admirateurs ; son inépuisable causerie était pour tous ; toujours et partout il était, comme dans ses livres, éblouissant d'esprit, de saillies, d'originale et d'inépuisable gaieté. »

On a reproché à Méry de n'avoir pas été plus avisé et plus habile, de n'avoir pas su profiter de sa situation et de ne pas s'être fait une place au premier rang en prenant mesure du fauteuil académique. M. de Pontmartin a écrit les lignes suivantes en 1864 : « Depuis trente-quatre ans M. Méry n'a pu encore prendre un rang bien déterminé dans la littérature. Bel esprit, habillé à la mode d'hier, malgré ses efforts pour rester jeune; vivant sur des paradoxes qui s'éventent, sur une réputation qui s'use, poète de cantates, romancier difficile à classer, forcé de soutenir un rôle qui lui pèse, de continuer des manies et des tics qu'on sait par cœur, se gaspillant en variations

monotones sur des airs trop vieux pour les paroles ou sur des paroles trop vieilles pour les airs. Ruggieri d'un feu d'artifice qui s'allume et s'éteint tous les soirs à la même heure, M. Méry, avec des dons remarquables de facilité, de mémoire, d'improvisation et de verve n'est pas, en définitive, plus avancé que le jour où son premier succès le lança violemment sur le trottoir littéraire. »

Tout n'est pas à nier dans cette amère critique sans doute, mais elle contient pourtant des exagérations telles qu'on se demande si M. de Pontmartin n'a pas de beaucoup dépassé le but qu'il voulait atteindre. Comment, par exemple, peut-il appeler Méry un poète de cantates ? Poète de cantates celui qui a écrit *Napoléon en Egypte*, le *Fils de l'Homme*, *Waterloo*? Autant alors répéter que Voltaire ne savait pas l'orthographe, et que Rossini n'a été que « cet italien qui ne

s'élevait pas au-dessus de la *musique mécanique* et qui ne savait faire que des arabesques. »

Ce qu'on peut reprocher à Méry, ce que nous lui avons déjà reproché, c'est, avec le talent qu'il possédait, de n'avoir pas laissé une de ces œuvres qui font époque. Malheureusement il vivait à l'heure où le feuilleton était en vogue, où on payait un écrivain seulement quand il savait faire naître des situations dramatiques empoignant le lecteur. Méry, toujours besogneux, fut obligé de subir cette situation. Oui, voilà ce qu'on peut lui reprocher.

Du reste, quels sont les romanciers les plus recherchés de nos années présentes qui ne subiront pas le sort de Méry? Nous ne faisons pas de personnalité; nous ne voulons donc parler ni d'Alphonse Daudet, ni de Ludovic Halévy, ni d'Emile Zola, ni de Guy de Maupassant, ni d'Hector Malot, ni de

Victor Cherbuliez, ni de Catulle Mendès, ni de Paul Bourget, ni des autres. Mais n'est-il pas vrai que les livres de ces romanciers ont beaucoup d'admirateurs ? Eh bien, laissez le temps faire un pas, et vous serez étonné de la décrépitude précoce de toutes ces belles choses. Sans parler d'une postérité bien lointaine, les générations qui, dans trente ans, disposeront de la renommée auront-elles les mêmes passions, les mêmes fantaisies que celles de nos jours ?

Ce n'est pas probable.

Est-ce à dire que Joseph Méry doive faire époque dans le siècle ? Assurément non. Le jugement qu'on peut porter sur lui le voici :

Méry vécut en original; il ne fut pas suffisament rangé, mais il suivit de bon cœur la route de la vie, s'inquiétant à peine du présent, nullement de l'avenir. Ainsi il a amusé deux gé-

nérations. Tout le monde en fait-il autant?

On a dit qu'il ne laissait point d'œuvres mais un nom. Tout le monde en laisse-t-il un ?

TABLE DES MATIÈRES

Marseille. — Imprimerie A. Garry et Cᵉ, rue Sainte, 6.



Marseille.— Imp. A. Garry et Ce, rue Sainte, 6.